

New York

DE HARLEM À BROOKLYN

Les quartiers qui bougent

BROADWAY Dans les coulisses
des comédies musicales

GROUND ZERO Visite guidée
avec les familles des victimes

CENTRAL PARK Les coins
préférés des New-Yorkais

+ 32 PAGES D'AUTRES DÉCOUVERTES

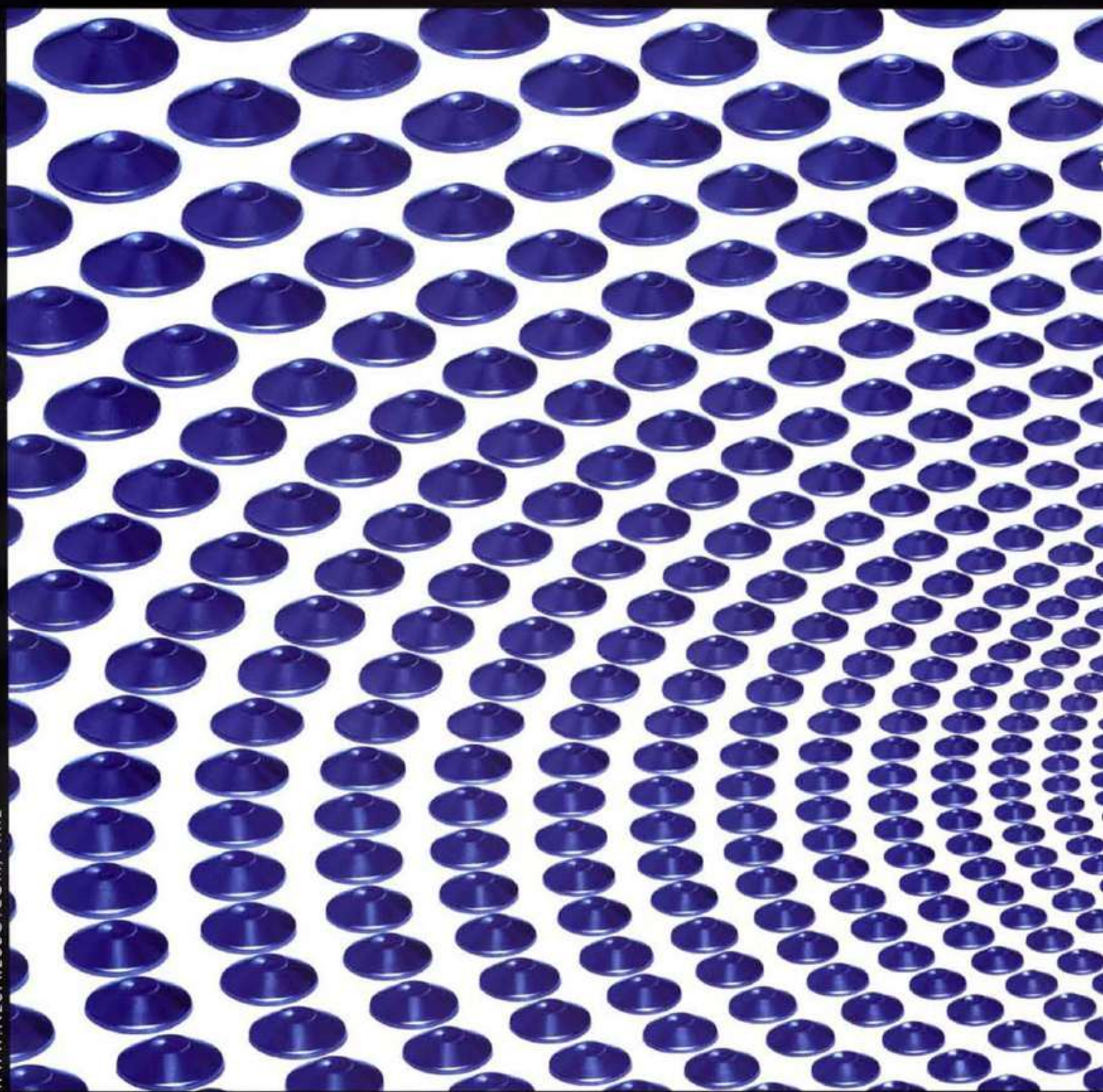
■ **BOLIVIE : LES CATCHEUSES DE L'ALTIPLANO**

■ **INDE, NÉPAL, THAÏLANDE... GLOIRE ET MISÈRE DES ÉLÉPHANTS D'ASIE**



PIXIE

MORE THAN YOU SEE*



WWW.NESPRESSO.COM/PIXIE

*AU-DELÀ DU PREMIER REGARD



NESPRESSO
Le café corps et âme

Partir en croisière avec GEO, c'est voir le monde autrement.

Une croisière majestueuse vers les rives sacrées de la Méditerranée du 15 au 26 octobre 2011

PRIX SPÉCIAL
LECTEURS
GEO
À partir de
1095€
par personne

PARTAGEZ NOTRE PASSION DU VOYAGE...

**De Rome à Ephèse, arpentez des sites mythiques
sous le regard avisé de notre grand reporter**



Avec cette croisière en terres sacrées, GEO vous offre un voyage dans le temps des dieux. Depuis l'Olympe, berceau de divinités grecques, jusqu'à la Turquie foyer ardent des premiers chrétiens, en passant par Rhodes, bastion des Chevaliers de Saint-Jean et Chypre que conquiert Soliman Le Magnifique, je vous invite à découvrir ces terres uniques où souffle l'Esprit et où s'est jouée notre histoire.

Christiane Rancé

Ecrivain et Grand reporter à GEO

12 jours/11 nuits au départ de Savone

LES PRIVILÈGES EXCLUSIFS GEO :

- La présence exclusive d'un grand reporter de GEO
- Une accompagnatrice de croisière exclusive lecteurs GEO
- Des réunions découvertes sur les escales
- 2 cocktails réservés aux lecteurs de GEO
- Des cadeaux de bienvenue pour chaque participant
- La croisière offerte pour les enfants de moins de 18 ans ⁽²⁾
- Chèques vacances acceptés pour le règlement



Demandez dès maintenant les renseignements nécessaires pour réserver votre croisière !

☐ **OUI**, je souhaite recevoir gratuitement la documentation sur la croisière **GEO**

Mme - M. : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

Tél. : _____ E-mail : _____

GEOVOY38

Renseignements et inscriptions :

www.geo.fr

N°Azur 0 811 020 033

0,09€ TTC/MN depuis un poste fixe en métropole

Complétez et retournez ce coupon à :

Costa Crociere S.P.A

Croisière GEO 2011

2, rue Joseph-Monier - Bat. C

92859 RUEIL-MALMAISON CEDEX

(1) Tarif à partir de 1095 €. Prix par personne en base double, logement en cabine, à partir de et en fonction des disponibilités au moment de la réservation au départ de Nice / Savone. Taxes portuaires, transferts Nice / Savone A/R inclus et forfait de séjour à bord inclus. Animations et privilèges exclusifs GEO inclus. Offre non cumulable avec toutes autres réductions. Cette croisière est organisée et commercialisée par Costa Crociere S.p.A et proposée par GEO. L.C. 092 (06 004). (2) Croisière offerte enfant de - 18 ans : la croisière est offerte pour les enfants de - 18 ans partageant la cabine de 2 adultes payant (2 enfants maximum), hors taxes portuaires, transferts et forfait de séjour à bord dans la limite du stock disponible, hors frais acheminement aérien. Offre non cumulable avec toutes autres réductions.

Costa
CROISIÈRES

New York, ville-oxymore



Dans cinq mois, le 11 septembre 2011, à Ground Zero, sur ses cicatrices d'acier et de béton, New York inaugurerait le mémorial aux victimes des attentats. Puis, en 2013, une tour, un temps baptisée la Tour de la Liberté. 1776 pieds de haut, 1776 comme la date de la fondation des États-Unis. Il y aura, comme toujours dans ce pays, des restaurants, des bureaux, des terrasses d'observation, on fera la queue pour monter, mais peu importe, tout le monde aura envie d'aller découvrir ce nouveau visage de la ville.

Au sud de Manhattan, mais aussi au nord, à Harlem, ou à l'est de l'East River, c'est une renaissance de New York qui se dessine. De nouveaux quartiers ont émergé – Dumbo, Red Hook, Coney Island, Williamsburg, Carroll Gardens, Meatpacking – autrefois scènes de crime ou friches industrielles lugubres. Sur la High Line, une sorte de coulée verte qui traverse une zone d'anciens abattoirs, on se dore au soleil et on passe en vélo. Les architectes construisent à nouveau des gratte-ciel. Il y a dix ans, rappelez-vous, on disait que Ben Laden avait mis fin à la folie des grandeurs.

New York va ainsi qu'elle bouscule les certitudes, déconstruit les vérités. C'est une ville-vertige parce qu'elle est une ville-oxymore. Il ne faut pas y séjourner longtemps pour saisir son ordre tapageur et son élégante anarchie. A Manhattan, on erre sans se perdre. On tourne en rond dans des carrés. On déguste l'agression sucrée de l'Amérique. On marche dans des rues qui ne laissent pas apparaître un coin de ciel mais qui soudain s'ouvrent sur la mer, car dans cette ville de fer et de verre, au bout de la rue, parfois, il y a la mer.

New York dérange, New York fascine. On en revient donc rarement sans emporter avec soi ce qu'elle a d'unique, sa vitalité. Et l'on s'interroge sur sa capacité à la produire. D'où lui vient

cette «pêche»? Sans doute du talent qu'elle a pour évacuer le passé, se tourner vers le présent et l'avenir. «New York est un éternel maintenant, nous dit l'écrivain Colum McCann, où les triomphes d'hier ne seront pas grand-chose la semaine prochaine.» Les triomphes, certes, mais les douleurs aussi. C'est l'avantage. Cette ville lave ses plaies et les efface comme la marée passe sur une plage. New York a été surendettée (dans les années 1970), terrorisée par la criminalité (dans les années 1980), assommée par les attentats (2001). Elle s'est relevée à chaque fois et a tourné la page. «Move on, guy!» Bouge-toi, mon gars! Regarde devant.

Jusqu'au prochain obstacle. Celui qui se dessine à l'horizon est écologique. En 2030, New York comptera, disent les prévisions, 1 million d'habitants de plus qu'aujourd'hui. Elle lâche dans l'atmosphère environ autant de gaz à effet de serre que l'Île-de-France. Son maire veut réduire ces émissions (- 30 % d'ici 2030), faire en sorte que chaque habitant vive à moins de dix minutes à pied d'un espace vert, respire l'air le plus propre d'Amérique, et puisse profiter des 2 900 kilomètres de pistes cyclables. Voilà pour le programme. Reste la question : dans un monde où l'énergie sera plus rare et plus chère, quelle sera la place d'une ville qui vit 24 heures sur 24, dopée à l'air climatisé, en flux tendu et dépendante des réseaux informatiques et d'Internet? New York est une cité qui a su effacer la frontière entre les jours et les nuits. Mais un matin viendra où le réveil sonnera.

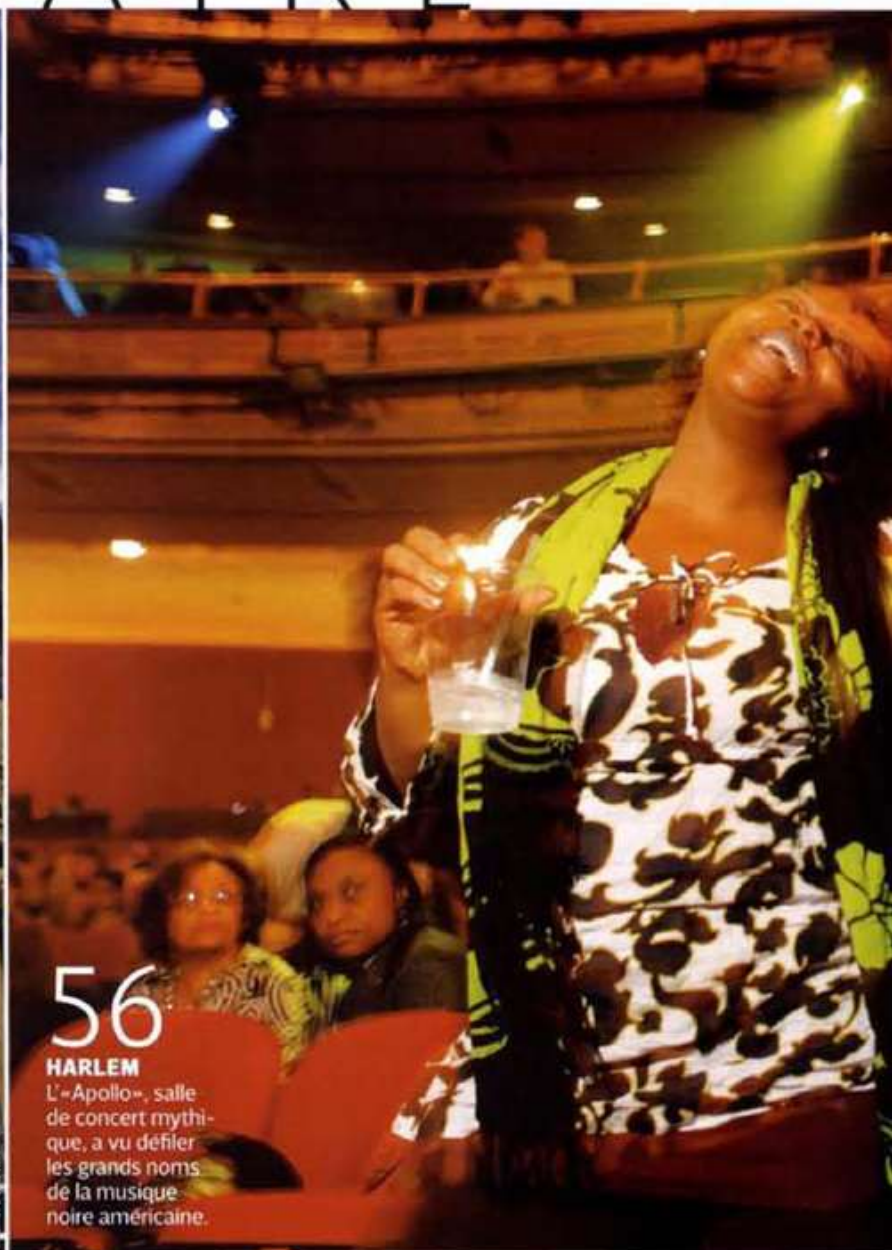
ERIC MEYER, RÉDACTEUR EN CHEF



20

GRATTE-CIEL

Le Westin NY Hotel est l'un des nombreux buildings construits depuis dix ans.



56

HARLEM

L'«Apollo», salle de concert mythique, a vu défiler les grands noms de la musique noire américaine.



En couverture :
une vue de New-York.
Photo de Philip Koschel/
Jalag-Syndication.de.

Abonnement :
carte jetée à l'intérieur
du magazine.

8 LE DÉCOR

New York, star de cinéma

Elle symbolise la liberté, le plaisir et l'argent pour les spectateurs du monde entier.

18 «Ici, chaque rue est un monde»

Le romancier irlandais Colum McCann, New-Yorkais d'adoption, raconte ses premières émotions dans la ville.

20 Le nouvel élan des gratte-ciel

Ni le 11-Septembre ni la crise de 2008 n'ont entamé la volonté de construire des buildings démesurés.

26 Voyage autour de Ground Zero

Des visites du site sont organisées par des proches des victimes pour les touristes.

30 LA CULTURE

Bienvenue dans les coulisses de Broadway

Son seul nom évoque les paillettes et la fantaisie. Découverte de la face cachée de ce temple du divertissement.

40 Au bonheur des mécènes

Les grandes familles new-yorkaises passionnées d'art ont enrichi les musées de la ville de leurs fabuleuses collections.

50 LES QUARTIERS

Des habits neufs pour les vieux faubourgs

Docks, abattoirs et autres friches, jadis livrés à l'abandon ou à la violence, ont été réhabilités. Ils sont même particulièrement à la mode.

56

Harlem change de peau

L'ancien ghetto attire touristes et nouveaux résidents, souvent blancs.

67

LA POLITIQUE

«Ma ville est un cocktail»

Le maire Michael Bloomberg nous raconte la New York dont il est fier : solidaire, écolo et innovante.

68

LES PARCS

L'envers d'une mégapole

A deux pas de la jungle bétonnée, des havres de végétation.

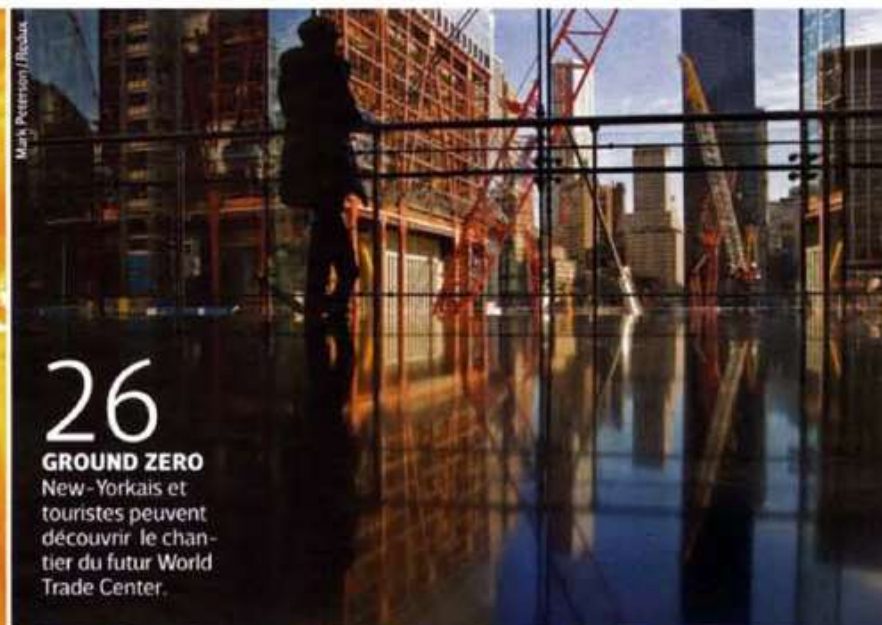
74

Central Park : les tribus de la forêt

Joggeurs, écoliers ou amoureux des animaux se partagent le cœur vert de la cité.



Mark Peterson / Redux



26
GROUND ZERO
New-Yorkais et touristes peuvent découvrir le chantier du futur World Trade Center.



30
BROADWAY
Les acteurs de «La Cage aux folles», une pièce venue de France, font salle comble au «Longacre Theater».

82 LES HABITANTS
Les paysans urbains prennent le pouvoir
Jadis soumis à la malbouffe, les New Yorkais se rebellent. Dans tous les quartiers fleurissent potagers, jardins et étals bio.

88 L'ART DE VIVRE
Des chambres à grand spectacle
Amoureux d'architecture, de littérature ou de musique... Chacun peut trouver ici un hôtel à son goût.

96 GUIDE Célébrités
Les personnalités de New York aujourd'hui. Et une exposition photo parisienne sur Marilyn Monroe à Manhattan en 1955.

98 GUIDE Culture / Société
176 langues parlées ; les Indiens de Long Island ; les festivals...

100 GUIDE Sorties / Livres
Des bonnes adresses et des lectures recommandées.

Notre dépliant sur les parcs de la mégapole, avec des images étonnantes de Joel Meyerowitz. Le photographe a saisi ces espaces naturels dans leur aspect le plus sauvage (voir page 68).



+ 32 PAGES D'AUTRES VOYAGES

108 DÉCOUVERTE
Mémoires d'éléphants
En Asie, les pachydermes sont aimés comme des dieux... mais battus par les éleveurs.

124 REPORTAGE
Les catcheuses de l'Altiplano
Les lutteuses boliviennes se battent pour leur dignité.

A low-angle, close-up photograph of the Statue of Liberty's head and raised right arm holding the torch. The statue is set against a deep, dark blue sky. The lighting highlights the texture of the copper and the sharp points of the crown's spikes.

LE DÉCOR

Ici, on s'attend sans cesse à voir surgir Woody Allen ou Al Pacino, Madonna ou Marilyn Monroe. Car la ville a servi de décor à d'innombrables productions. Elle symbolise la liberté, le plaisir et l'argent pour les spectateurs du monde entier.

NEW YORK, STAR DE

DANS «SABOTEUR», ALFRED HITCHCOCK FAIT MOURIR LE MÉCHANT DANS LA MAIN DE LA STATUE

Pour le génial metteur en scène, la statue de la Liberté sert au châtement du traître, qui glisse de la main en pierre et dégringole dans le vide... La statue a vécu bien d'autres



CINÉMA

aventures cinématographiques. «Le Jour d'après» la montre cernée par les flots et, dans «Ghostbusters II», elle marche!

GEO VOYAGE 9



Jong Deckmann / Getty Images

ATTENTION, ROBERT DE NIRO POURRAIT BIEN VOUS ATTENDRE AU VOLANT DE CE TAXI JAUNE !

De «Taxi Driver» (Robert De Niro) à «New York Taxi» (Queen Latifah), les «yellow cabs» furetant sous les néons de Times Square ont accueilli plusieurs héros du





Alan Schein / Imagopresse / No. 2 - Qu

SUR LE QUEENSBORO BRIDGE, SPIDERMAN VOLE AU SECOURS DE SON AMOUREUSE

Dans «Manhattan», Woody Allen conte fleurette à Diane Keaton devant ces arches fantômatiques. Spiderman, lui, sauve ici sa fiancée Mary Jane et les passagers d'une





VISITEZ LES APPARTEMENTS DES HÉROÏNES DE «SEX AND THE CITY»

Ces «brownstones» (maisons brunes) ont offert leur décor typique à de nombreux films. Ainsi, Carrie Bradshaw, la jeune première de «Sex and the City», habite l'une





A WALL STREET, UN GOLDEN BOY NOMMÉ LEONARDO DICAPRIO

Les crises passent, les stars se succèdent. Cet homme en bleu a-t-il un rendez-vous d'affaires avec Michael Douglas, le requin flamboyant des deux épisodes de «Wall





“ICI, CHAQUE RUE

Deux séjours, quelques visions et une rencontre ont fait

par Colum McCann

Traduit de l'anglais par Jean-Luc Piningre

Né à Dublin en 1965, Colum McCann vit à New York depuis 1994. Il est l'auteur de cinq romans et de deux recueils de nouvelles dont les magnifiques «Danseur» et «Ailleurs en ce pays». En 2009, il a obtenu le National Book Award, le plus prestigieux prix littéraire américain pour «Et que le vaste monde poursuive sa course folle». Tous ses ouvrages sont publiés en français chez Belfond.

Souil ou sobre, avec des hauts et des bas, entre ombre et lumière, au centre ou en marge, je vis maintenant à New York depuis seize ans. C'est un mystère pour moi, comme pour la plupart des New-Yorkais, que cette ville affreusement séduisante, ce splendide tas d'ordures grossier et tapageur, grisâtre et anarchique, impitoyable et brutal, narcissique, égoïste, vénal et, surtout, d'une insolence rare, ait pu devenir «ma» ville affreusement séduisante. Elle n'a pas le style de Paris. Peu de la beauté de Rome. Peu de l'élégance historique de Londres. Peu, aussi, de la douce désespérance de Dublin, ma ville natale. Mais cela n'a pas grande importance. New York est la cité d'un éternel «maintenant», où il n'y a ni ordre ni fin, où le jour se fond dans la nuit comme un clin d'œil au coin de la rue, où aujourd'hui compte plus que demain mais où vos triomphes de la veille ne seront plus grand-chose la semaine prochaine.

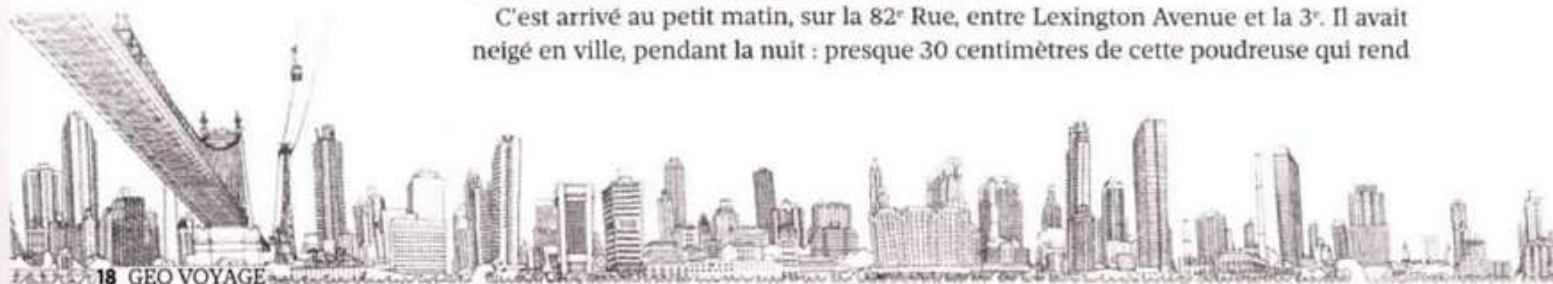
New York est une forme de fiction, une vue de l'esprit, un récit dans lequel vous pouvez entrer et cheminer à tout moment et dont vous sortirez aveuglé ou bouleversé ou émerveillé.

Dans cette ville, chaque carrefour est un monde.

Je garde en mémoire des dizaines de moments des premiers jours où j'ai découvert la ville, en 1982, jeune et naïf Dubloinois. J'avais 17 ans et j'étais venu pour l'été. Engagé comme coursier par l'Universal Press Syndicate, je sillonnais les rues du centre, je me précipitais vers les sandwiches, je livrais les lettres et les colis. Mes oreilles se bouchaient dans les ascenseurs de «Time-Life». Un après-midi de juillet, je me suis allongé sur le dos au milieu de l'Avenue of the Americas, j'ai regardé les gratte-ciel et j'ai ri pendant que les passants me contournaient ou m'enjambaient : à Dublin, l'immeuble le plus haut ne comptait que seize étages. Ce que je voyais ici, c'était un ciel privé de ciel. Le culot de cette ville me donnait le vertige. J'ai traversé Time Square, perdu dans les brumes de l'adolescence. Je me suis rêvé en écrivain, assis au fond du «Lions Head Pub.» J'ai bluffé pour entrer au «Limelight», une boîte de nuit. J'ai calmé une envie de cocaïne dans le D Train qui me ramenait vers Brighton Beach où je louais une chambre infestée de cafards. Tout était un rêve délirant et fantastique : les souvenirs se télescopent et ma mémoire est comme une suite de pièces tapissées de miroirs qui renvoient des éclairs de couleurs et de bruits, de graffitis et de rugissements. Après quelques mois, je suis reparti vers Dublin, ébloui et enchanté.

Mais je ne suis vraiment tombé amoureux de New York que bien plus tard, au début des années 1990, lors de mon second séjour. Je ne savais pas encore si j'étais fait pour vivre dans cette ville. C'est une rencontre silencieuse qui m'en a persuadé, l'un de ces instants fugitifs et étincelants que New York peut offrir à n'importe quelle heure du jour, en n'importe quelle saison et n'importe où.

C'est arrivé au petit matin, sur la 82^e Rue, entre Lexington Avenue et la 3^e. Il avait neigé en ville, pendant la nuit : presque 30 centimètres de cette poudreuse qui rend



EST UN MONDE"

du romancier irlandais un New-Yorkais d'adoption.

la ville magique avant les traces des pneus, les flaques, la gadoue et les merdes de chien posées dans la soupe. Tout était silencieux. Les voitures étaient encore enfouies sous une couette épaisse. Les fils du téléphone ployaient sous la neige. Les branches des arbres étaient comme soulignées d'un trait de pinceau. Rien ne bougeait. Les vieux immeubles bruns paraissaient recroquevillés devant tant de blancheur. Au loin, une sirène hurlait et renforçait le silence.

Un sentier étroit avait été déblayé du côté sud de la rue, à peine assez large pour que deux personnes se croisent. La neige entassée de chaque côté formait un petit canyon sur le trottoir.

Je remontais la rue quand je l'ai vue, à une centaine de mètres. Elle marchait à ma rencontre. Elle était déjà courbée sur le jour naissant. Elle portait un foulard. Son vieux manteau avait dû être à la mode, quelques années plus tôt. Elle poussait devant elle son déambulateur. Sa marche était hachée, lente, laborieuse. Avec son cadre de fer, elle occupait toute la largeur de l'allée. Il n'y avait pas de place pour la croiser. Je me suis arrêté pour me coller à la neige et la laisser passer. Elle avançait péniblement vers moi.

Il y a toujours une part de New York qui doit continuer à bouger, à s'agiter, comme si tout souffle devait s'éteindre faute d'une activité frénétique, éperdue, envahissante. J'ai pensé un instant à escalader le petit mur de neige et à poursuivre mon chemin de l'autre côté de la rue pour m'occuper de mes affaires. Mais j'ai attendu et regardé. Des flocons tombaient encore sur le trottoir nu. Son déambulateur glissait et dérapait. Elle luttait pour continuer. J'aurais voulu l'aider, mais ne savais que faire. Elle leva les yeux, croisa mon regard, et courba de nouveau l'échine. Elle avait l'allure consciencieuse, triste et courageuse des immigrés. Une forme de «saudade», cette nostalgie d'un autre lieu. Quand elle s'est approchée, j'ai remarqué ses gants magnifiquement brodés de petites perles. Son foulard était noué serré autour de son visage ridé. Elle fit glisser son cadre de métal sur une plaque de verglas, parcourut les derniers pas et s'arrêta devant moi.

Je cherchais quelque chose à dire mais ne trouvais rien. Le silence des étrangers.

Alors, elle a retiré l'un de ses gants brodés, m'a tendu la main et, sans sourire mais pleine d'assurance, m'a demandé :

«On danse?»

Durant une seconde, nous avons esquissé un pas sur le trottoir. Elle a gardé son cadre métallique entre nous. Le monde était réduit à cela : le hasard d'une rencontre dans l'Upper East Side. Elle ne souriait toujours pas. Elle lâcha ma main. Je posai un genou à terre pour la saluer. Elle remit son gant. Ne dit rien de plus, s'agrippa à son cadre de fer et s'éloigna un peu plus rapidement le long du corridor de neige, avant de disparaître au coin de l'immeuble.

Je ne connaissais rien d'elle, absolument rien, et pourtant je savais tout. Elle avait rendu le jour inoubliable. J'aime imaginer qu'elle souriait en tournant à l'angle de la rue.

Elle était mon New York. Elle l'est encore. ■

Manhattan en panoramique

Ce dessin est un extrait de la frise «Manhattan Unfurled» (Manhattan déployé), réalisée par Matteo Pericoli. Cet artiste et architecte italien, qui a vécu treize ans à New York, est célèbre pour ses œuvres consacrées aux villes du monde. Il est l'auteur de l'impressionnante «Skyline of the World» qui orne le terminal d'American Airlines à l'aéroport John F. Kennedy.



**HEARST MAGAZINE
BUILDING [2006]**

Du neuf posé sur du vieux

Dessiné par Norman Foster, le siège du groupe de presse Hearst Corporation se dresse sur un bâtiment datant de 1928. Son ossature en «diagride» (maillage triangulaire) contient 20 % d'acier de moins qu'une structure classique.

Où ? 300 West 57th St., 959 8th Ave.



Le nouvel élan des gratte-ciel

Ni le 11-Septembre ni la crise de 2008 n'ont entamé la volonté des New-Yorkais de bâtir des buildings de plus en plus démesurés.

PAR RAFAEL MAGROU (TEXTE)

BLUE CONDOMINIUM [2007]
**Des vitres bleues imitant
 les facettes d'un saphir**

Bernard Tschumi, auteur du Parc de la Villette, à Paris, a enveloppé cet immeuble résidentiel de panneaux en verre de diverses teintes de bleu. Chaque appartement dispose de baies vitrées diffusant une abondante lumière et offrant à ses occupants une vue exceptionnelle. Où ? 105 Norfolk St.

Jake Rapp



WESTIN NY HOTEL [2002]
**Son originalité : des façades
 aux couleurs latinos**

L'hôtel a été conçu par le cabinet Arquitectonica de Miami, dont le fondateur est d'origine sud-américaine. Avec sa base peinte comme un mural mexicain et sa tour colorée, ce building marque, selon le «New York Times», «l'arrivée de l'architecture latino à New York». Où ? 270 West 43rd St., at 8th Ave.

La ville veut rester le leader mondial de la course à la verticalité

Avec les attentats de 2001, on a cru que la dynamique des gratte-ciel, cette nécessité absolue de bâtir toujours plus haut, était menacée. Pourtant, passé le choc, New York a repris sa course à la verticalité. Même la crise de 2008 ne l'a guère freinée. «Les New-Yorkais sont des optimistes et des promoteurs motivés, soutenus par les aspirations des architectes», explique Rick Bell, directeur exécutif de l'American Institute of Architects. Quelques semaines après le 11-Septembre, avec le concours du maire Rudy Giuliani, l'idée a été lancée de reconstruire, mieux et plus élevé qu'auparavant.

Carol Willis, directrice du Skyscraper Museum (musée du Gratte-ciel), note cependant que «la municipalité a décidé d'imposer de nouvelles contraintes architecturales». Les nombreux projets ajournés ont repris leur cours, mais les nouveaux «supertall buildings» (très hauts immeubles) qui sortent de leurs cartons sont encadrés par des règles de construction strictes, conséquences immédiates des attentats. Les nouveaux gratte-ciel doivent être dotés de cages d'escalier plus solides, mieux isolées et plus larges, afin de permettre une évacuation fluide. Moins sensibles au feu, les structures en béton armé prennent le pas sur celles en acier. En revanche, la hauteur n'est pas remise en cause. Au contraire, chacun y va de sa prouesse technique pour affirmer des conceptions ambitieuses, flirtant avec le seuil symbolique des 300 mètres, celui des constructions mythiques du siècle dernier, comme le Chrysler Building. L'Empire State Building, bâti en 1931 à Manhattan, compte parmi ces icônes dominantes. Mais bientôt ses 381 mètres risquent d'être concurrencés, à deux blocks de distance, par les 365 mètres du 15 Penn Plaza. Une réalisation soutenue par le maire Michael Bloomberg, qui y ●●●

BEEKMAN TOWER [2011]

A deux pas de Ground Zero, une cascade de verre et d'acier

Œuvre de Frank Gehry, cet immeuble résidentiel présente sur ses façades ondulées des baies vitrées que le soleil illumine tour à tour. Dix ans après les attentats de 2001, il est devenu, pour nombre de New-Yorkais, le symbole d'une ville qui a retrouvé son énergie créatrice. Où ? 8 Spruce St.



UN SIÈCLE DE CONSTRUCTIONS AUDACIEUSES

Si les premiers gratte-ciel ont vu le jour à Chicago, New York en a fait des emblèmes qui dessinent sa célèbre «skyline». Au fil du XX^e siècle, ses tours de béton, d'acier et de verre ont épousé diverses formes et styles. Au point de faire de la ville un musée à ciel ouvert qui résume l'histoire de l'architecture américaine.



1902 FLATIRON BUILDING

Adresse : 175 5^e Ave.
Hauteur : 87 m.
Style : Beaux-arts ou néo-classique (colonnes et pilastres sur les façades inspirés de l'architecture grecque antique).



1913 WOOLWORTH BUILDING

Adresse : 233 Broadway.
Hauteur : 241 m.
Style : néo-gothique. Le sommet pyramidal est ainsi orné de créneaux, de gargouilles et de quatre pinacles.



1929 NEW YORKER HOTEL

Adresse : 8^e Ave, 34^e St.
Hauteur : 146 m.
Style : Setback Style (superposition de niveaux de plus en plus étroits donnant au bâtiment la forme d'une pyramide).

100 ELEVENTH AVENUE [2007]

Un puzzle démesuré de plus d'un millier de fenêtres

Signé par le Français Jean Nouvel, ce bâtiment présente 1647 panneaux de fenêtre de tailles et de teintes diverses, divisés par des montants en aluminium argenté. L'impression de fragmentation de la façade est accentuée par l'ouverture des fenêtres suivant des écarts variables. Où ? 100 11^e Ave.



1930 CHRYSLER BUILDING

Adresse : 405 Lexington Ave.
Hauteur : 319 m.
Style : Art déco.
La flèche composée de sept arches en forme de soleil rayonnant est un chef-d'œuvre du genre.



1931 EMPIRE STATE BUILDING

Adresse : 350 5th Ave.
Hauteur : 381 m.
Style : Art déco épuré. L'exubérance de ce style se retrouve dans le hall, décoré d'un bas-relief géant en aluminium.



1958 SEAGRAM BUILDING

Adresse : 375 Park Ave.
Hauteur : 157 m.
Style : international. L'architecture est géométrique, austère, aux lignes élancées, et dépourvue d'ornementation.



1977 CITIGROUP CENTER

Adresse : 601 Lexington Ave.
Hauteur : 279 m.
Style : post-moderne. Il marie le style international à des formes plus fantaisistes, tel, ici, un toit biseauté.

Des tours conçues pour respecter l'environnement

●●● voit «une belle addition à la skyline (silhouette créée par les toits) de NYC». Mais cette vision n'est pas partagée par tous. Et surtout pas par les propriétaires de l'Empire State Building, qui craignent que l'édifice en projet ne fasse de l'ombre au leur. Selon la perspective, le 15 Penn Plaza pourrait en effet paraître plus haut que le légendaire monument Art déco ! Ainsi, à New York, deux courants s'affrontent. Tandis que les «conservateurs» prônent le respect de l'harmonie existante, les «modernes» sont prêts à bouleverser la skyline de leur ville. Le futur World Trade Center (voir article page 29) est au cœur de ce débat. L'une de ses flèches, la «One WTC», devrait atteindre les 541 mètres, soit 15 mètres de plus que les jumelles antérieures.

Par ailleurs, certains jugent ces immeubles de bureaux peu inventifs, monolithiques. Ce qui n'est pas le cas d'autres nouveaux gratte-ciel, conçus par des architectes de renommée mondiale et destinés, eux, à être habités. La Carnegie 57 Tower de Christian de Portzamparc, déjà auteur à New York des découpes en biseaux de la tour LVMH, deviendra ainsi, en 2013, la tour résidentielle la plus haute du

pays (306 mètres). Elle accueillera des appartements derrière des vitrages aux textures variées. La Beekman Tower de Frank Gehry dresse, sur 267 mètres, des façades ondulantes comme une peau de serpent. Les Suisses Herzog et de Meuron, pour leur part, empilent des lofts luxueux à TriBeCa. Enfin, miltoienne du MoMA, la future tour de Jean Nouvel superposera dans son pic de verre une extension du musée, un hôtel et des logements.

Autre axe de développement : le gratte-ciel éco-responsable. Le New York Times Building, signé par l'Italien Renzo Piano, propose ainsi un système d'aération sophistiqué. Achèvement fin 2009, la Bank of America Tower de Cook & Fox revendique, avec ses 366 mètres, le statut de premier immeuble écologique de grande hauteur bâti sur le sol américain. Sa structure cristalline optimise la captation de lumière naturelle dans les bureaux. Une grande part de l'énergie nécessaire à son fonctionnement est produite grâce à des équipements appropriés (éclairage reliés à des détecteurs solaires, récupérateurs d'eau de pluie et filtres à air). Même l'Empire State Building s'est doté de triple vitrage et de LED (diodes électroluminescentes) pour sa mise en lumière. «L'attaque du WTC a ouvert les yeux des élus sur la dépendance énergétique du pays», souligne Rick Bell. Ce jour-là, les États-Unis ont en effet pris conscience qu'ils ne vivaient pas en autarcie. Mais le 11 septembre 2001 n'aura fait chanceler New York qu'un court instant. La ville conserve son statut de «City of Inspiration». Et sa chaîne de montagnes artificielles n'a pas fini de nous surprendre. ■



LE SUD, TERRE DES GÉANTS

La plupart des immeubles remarquables se trouvent dans le sud de Manhattan. Le Flatiron, l'un des premiers à avoir été appelé «gratte-ciel», se dresse au centre de cette aire. Nombre de ses successeurs, concentrés dans Midtown, sont classés «site historique national». Ceux construits depuis les attentats de 2001 s'élèvent plutôt près des berges.



BANK OF AMERICA TOWER [2009] L'un des bâtiments les moins polluants au monde

Avec ses 366 m, c'est la plus haute tour de New York après l'Empire State Building. Bâti avec un maximum de matériaux recyclables ou recyclés, le gratte-ciel est doté d'un système de récupération d'eau de pluie et sa plus petite flèche contient une turbine éolienne. Où ? 42nd St., 6th Ave.

21h00 - Partir avec du lundi au vendredi

Tous les soirs "partir avec" propose à l'auditeur de découvrir d'autres façons de penser, de rêver, d'habiter, bref de retrouver le goût des autres.

Partir avec : **Sandrine Mercier** (lundi), **Marie-Pierre Planchon** (mardi)
Gwenaëlle Abolivier (mercredi), **Sandra Freeman** (jeudi)
et **Stéphanie Duncan** (vendredi)

Retrouvez Géo Voyage spécial New York
du 18 au 22 avril dans Partir avec sur France Inter



franceinter.com



Voyage autour de Ground Zero

Dix ans après les attentats, des visites guidées du site sont organisées par des proches des victimes. Pour eux, c'est une thérapie, pour les touristes, une façon d'appréhender ce drame.

PAR PIERRE SORGUE (TEXTE) ET MARK PETERSON / REDUX (PHOTOS)

C'est à ce moment-là qu'elle se met à pleurer. Le groupe de touristes qu'elle conduit est arrivé sous l'immense voûte de verre du jardin d'hiver, dans le World Financial Center. La petite troupe tourne le dos à la douzaine de grands palmiers qui poussent tout droit au milieu du marbre beige. Par les baies vitrées surplombant un gigantesque chantier, les visiteurs regardent les grues qui s'affairent autour des carcasses d'acier. Une tour est en construction, quelques chênes encore étiques ont été plantés, presque incongrus dans ce désordre de béton et de fer. Mais ce que les tou-



ristes cherchent du regard, ce sont les deux larges carrés creusés dans le sol, empreintes laissées par deux gratte-ciel détruits, futurs bassins d'un mémorial qui portera les noms de 3 000 victimes. Ils ne sont pas venus voir le futur World Trade Center mais veulent retrouver le «Ground Zero» du 11 septembre 2001. Dix ans après l'attaque terroriste qui frappa New York et stupéfia le monde, il ne s'agit pas encore de lire l'avenir mais de scruter les souvenirs.

Et c'est ici que, comme chaque semaine, Tracy Gazzeni, sexagénaire juvénile aux yeux clairs, raconte au groupe comment elle embrassa son fils Terry, 24 ans, en

ce très beau matin du 11 septembre 2001, lorsqu'il quitta la maison de Brooklyn pour son travail, dans la tour nord du World Trade Center. Comment elle rejoignit l'école où elle enseignait avant qu'un coup de téléphone de son mari ne lui apprenne qu'un avion de ligne avait percuté l'immeuble mais que Terry avait appelé pour dire qu'il allait rentrer. Comment elle ne mesura l'ampleur de la catastrophe qu'en sortant de l'école, devant la télé qui montrait les gens sautant des tours. Comment Terry ne revint pas, ni le soir, ni les jours d'après. Comment, avec son mari, ils essayèrent de s'approcher des décombres, collèrent des affichet-

tes portant le nom et l'image du disparu, attendirent des mois sans que rien ne soit jamais retrouvé du corps. «Puis, nous avons commencé notre vie sans Terry», dit-elle en tendant la dernière photo de son fils que les touristes passent de main en main. C'est à ce moment qu'elle se met à pleurer.

Depuis trois ans, Tracy accompagne bénévolement les touristes autour de Ground Zero pour le compte du «Tribute WTC Visitor Center» créé par une association regroupant des familles de victimes du 11-Septembre. Parce que parler de Terry et pleurer un peu lui fait du bien, ●●●

Les Twin Towers se dressaient ici

Depuis le jardin d'hiver du Financial Center qui surplombe «Ground Zero», passants new-yorkais et touristes observent la construction de la tour sur le chantier du futur World Trade Center. Ils cherchent aussi les empreintes des Twin Towers détruites qui seront au centre d'un vaste mémorial.

... parce que venir ici c'est «célébrer sa mémoire» et pour que «cette partie de notre histoire ne soit pas oubliée».

Un peu avant, c'est Maria qui s'est adressée aux visiteurs depuis un autre point surplombant les 6,5 hectares de chantier. Grandes photos en main, elle a montré les deux anciens gratte-ciel qu'avait imaginés le Japonais Yamasaki dans les années 1960 et qui avaient fini par symboliser New York. Employée de l'autorité portuaire qui occupait plusieurs étages du World Trade Center, Maria est venue ici chaque jour pendant vingt et un ans. Elle vante l'immensité des Twin Towers dont l'ombre pouvait atteindre Central Park, le vaste centre commercial souterrain, les spectacles donnés sur le parvis, le restaurant («Windows of the World») qui survolait la ville du haut de la tour nord : «Chaque jour était différent, c'était un bel endroit pour travailler.»

Sauf, bien sûr, le 26 février 1993, lorsqu'une voiture bourrée de 500 kilos d'explosif sauta dans le parking et tua six personnes dont une femme enceinte. Premier attentat. Mais ce jour-là, Maria était absente. Le 11 septembre 2001, pour venir du

LA MÉMOIRE DU 11/09

■ **Tribute WTC Visitor Center**

Ce musée rappelle ce qu'était le WTC et fait revivre la catastrophe. Entrée : 10 dollars. 120 Liberty St.

■ **Saint-Paul's Chapel**

L'église expose les hommages aux victimes et secouristes. Angle de Broadway et Fulton St.

■ **Memorial Preview Site**

Des maquettes présentent le futur site et le mémorial. 20 Vesey St.

■ **Ground Zero Museum Workshop**

Documentaire, photos et objets retracent les mois de fouilles et de deuil. Entrée : 25 dollars. 420 West 14th St, 2^e étage.

New Jersey, elle a choisi de ne pas grimper dans le train bondé mais d'attendre le suivant pour avoir une place assise. Elle est arrivée avec cinq minutes de retard sous le World Trade Center. Au moment où le premier avion percutait la tour nord et où ses collègues parfaitement ponctuels étaient dans les ascenseurs. Tous sont morts. Depuis septembre 2005 que sont proposées à Ground Zero ces visites guidées par des volontaires affectés par les événements, elle vient une fois par semaine raconter tout cela d'une voix ferme et sans pathos : «C'est peut-être comme une thérapie», dit-elle.

Ceux qui l'écoutent sont américains, australiens, japonais, britanniques... Tous, bien sûr, se rappellent très exactement ce qu'ils faisaient le jour où ils ont appris que deux avions avaient frappé les immeubles les plus hauts de New York. Certains sont là pour donner corps à des images qu'ils ont vues et revues. D'autres sont venus éprouver de nouveau la compassion que provoqua la tragédie. D'autres arrivent après les visites de la statue de la Liberté, de l'Empire State et de Central Park parce que Ground Zero fait désormais partie des étapes obligées du tour de New York en quatre jours.

Marie et son amie Marie-Liesse, deux étudiantes françaises, sont là pour apprendre. Elles avaient 9 ans en 2001 : «Quand mon père a dit que le WTC avait été détruit, je croyais que c'était New York tout entière. Après, j'ai mélangé un peu tout, Ben Laden, la guerre en Irak, les islamistes... Cela fait dix ans que le monde est marqué par ça», raconte Marie-Liesse. «J'ai vu des images, mais on se rend vraiment compte du drame en venant sur les lieux», ajoute Marie.

Les jeunes filles sont restées longtemps dans le petit musée créé par le Tribute WTC Center, sur Liberty Street. Un film rappelle la splendeur des deux tours, une galerie retrace l'attaque, retransmet les voix des pompiers qui progressaient dans les étages en feu, expose des objets couverts de poussière blanche. Les centaines de visages disparus et une vidéo qui projette les noms de milliers de victimes sur un voile blanc disent sobrement le côté humain de la dévastation. Près de deux millions de personnes sont passées ici depuis l'ouverture, en 2006.

Un autre million visite la chapelle Saint-Paul, à quelques pas de là, où ceux qui fouillèrent les décombres trouvèrent repos et repas

Les reliques du désastre

La salle qui présente le futur musée du Mémorial abrite cette statue de la Liberté qui avait été dressée devant une caserne de pompiers après les attentats, et que les passants avaient couverte de badges, de drapeaux et de messages. Dans le petit Ground Zero Museum Workshop, Marlon Suzon, qui photographia les fouilles pour les pompiers, expose photos et objets trouvés dans les décombres.



chauds. Drapeaux américains, cartes postales, ex-voto, dessins célèbrent la solidarité d'une communauté. Quelques-uns, bien sûr, ont crié au miracle parce que l'église, proche de Ground Zero, est restée debout (mais le pub irlandais «O'Hara», encore plus près et qui devait abriter les premières victimes, a lui aussi été totalement préservé, pourtant personne ne se demande si Dieu aime la bière.)

En tout cas, Dieu est très présent dans un autre lieu, le Ground Zero Museum Workshop, entreprise à but non lucratif qu'un site de voyages qualifie de «plus grand des petits musées new-yorkais». Il a été imaginé par Marlon Suzon qui fut le photographe officiel des pompiers durant les opérations de recherche. Les clichés d'un soldat du feu agenouillé dans les gravats, comme en prière sous son masque à gaz, d'un morceau d'acier en forme de croix tombé du 67^e étage, d'une Bible retrouvée dans les ruines et ouverte au chapitre 11 de la Genèse (la tour de Babel), ne lésinent pas sur le divin... Ce qui surprend dans cette ville qui n'a jamais été particulièrement bigote ni confite dans la sacralisation du passé. Mais peut-être que depuis septembre 2001, New York est vraiment américaine. ■



Quel visage pour le futur World Trade Center ?

Le projet de l'architecte Daniel Libeskind a été dévoyé pour mieux assouvir la convoitise des promoteurs.

Depuis son agence au 19^e étage de Rector Street, l'architecte d'origine polonaise Daniel Libeskind observe le chantier du site de Ground Zero. Son projet de nouveau World Trade Center, retenu sur concours en 2003, commence enfin à prendre forme, dix ans après l'attentat sur les tours jumelles. Comme toujours, avec cet architecte, il s'agit d'une réalisation hautement symbolique, chargée de sens et d'émotion. Libeskind a ménagé un espace vacant entre les quatre futurs buildings du site de façon à ce que les rayons du soleil illuminent l'emplacement des Twin Towers tous les 11 septembre, aux heures précises de leur destruction. C'est à cet endroit que s'élèvera le mémorial qu'il a imaginé : deux vastes bassins en granit gris figurant en creux des stèles funéraires, sur les côtés desquelles seront gravées les noms des 2 976 victimes du 11/09/2001. Suivant la tradition des cimetières américains, ce sanctuaire sera aménagé en parc et planté de quatre cents chênes. Baptisés «Memory Foundations», les vestiges du soubassement des tours feront office de mur de recueillement.

Hélas, en raison de la crise, des contraintes de sécurité et des remaniements successifs du schéma d'implantation des bâtiments, les dimensions du mémorial ont été réduites et le projet d'ensemble largement vidé de son sens initial. Libeskind avait prévu d'élever une tour, la «Freedom Tower», surmontée d'une flèche élançant cristallisant l'espoir d'un peuple. De cette



Le nouveau toit de la mégapole

Le WTC en cours d'édification sera composé de quatre buildings dont la «Freedom Tower» (à gauche) qui, avec ses 541 mètres, sera le plus haut bâtiment de New York. A leur pied, deux bassins formeront un mémorial à l'emplacement des tours jumelles.

sculpture de verre et d'acier ne demeure que... sa hauteur, imaginée par l'architecte : 1 776 pieds (541 mètres), en hommage à la date d'indépendance des Etats-Unis. Pour le reste, la tour a été confiée à une agence d'architectes qui lui a donné une silhouette plus massive afin d'accueillir plus de bureaux. Les trois autres tours prévues, également retirées à Libeskind et confiées à d'autres architectes, ne révolutionneront pas non plus la «skyline» new-yorkaise. A l'exception du mémorial, seuls deux autres bâtiments du site offriront une architecture vraiment remarquable : le théâtre Joyce de style cubiste, signé Frank Gehry, et la gare dessinée par Santiago Calatrava figurant les ailes déployées d'une colombe. Actuellement, quelque 2000 ouvriers s'activent sur le chantier de Ground Zero, pour une fin de travaux fixée en 2014. Au vu de l'état actuel de leur avancement, cela semble fort optimiste. Mais aux Etats-Unis, tout est possible. ■

RAFAEL MAGROU

A photograph of a man standing in a theater's backstage area. He is looking at a large, draped fabric structure that resembles a giant's foot or a large piece of machinery. The scene is dimly lit, with warm stage lights visible in the background.

LA CULTURE

Bienvenue dans les coulisses de

Depuis 145 ans, quelques dizaines de théâtres ont fait de ce quartier la capitale mondiale des shows. Des machineries géantes aux magasins d'accessoires, les dessous du succès.

PAR RÉMY BATTEAULT, AVEC NADÈGE MONSCHAU (TEXTE)
ET JOAN MARCUS (PHOTOS)

A large, ornate chandelier is being lowered by a crane in a theater. The chandelier is made of brass and has many glass shades and crystal ornaments. A man in a dark suit is standing next to the chandelier, looking up at it. The theater has a high ceiling and many lights.

Un lustre qui pèse une tonne

Au «Majestic Theater» comme ailleurs, les normes de sécurité draconiennes imposent des contrôles permanents. Avant chaque représentation du «Fantôme de l'Opéra», les machinistes vérifient ainsi la fixation du lustre d'une tonne qui doit chuter sur la scène après avoir «survolé» le public !

Broadway



Plus de cent personnes
œuvrent au service
du «Fantôme de l'Opéra»

Une mascarade de 230 costumes

Réunissant toute la troupe, le bal costumé est l'un des sommets du show. La garde-robe des acteurs compte au total 230 tenues. Beaucoup ont été confectionnées à la main et coûtent une petite fortune.



Maquillage. Secondé par une experte en fards, Hugh Panaro met deux heures pour se muer en fantôme.



Décor. A l'entracte, les dix-sept machinistes installent des mannequins qui descendront des cintres.

Habilleuses. Elles aident les comédiens à se changer en quelques secondes, souvent dans les couloirs.





Mise en forme. En coulisses, Sean Patrick Doyle s'échauffe avant de fouler les planches.



Loge. Ce refuge tapissé de photos et de mots d'encouragement facilite la détente et la concentration.



Ambiance. En prélude du show, un acteur en tenue de scène chauffe la salle en interpellant le public.



Une ouverture devenue un tube

Incarnant les danseurs travestis d'un cabaret de Saint-Trop, les «Cagelles» exécutent leur numéro d'entrée. Au milieu, la vedette Sean Patrick Doyle lance la première chanson de la comédie : «We Are What We Are», un air si entraînant qu'il a été repris par la reine du disco Gloria Gaynor.

«La Cage aux folles» :
un instant de magie réglé
au millimètre



Sur le millier de sièges de velours bleu, plus un seul n'est libre quand retentit l'air d'ouverture, à 20 heures tapantes. Le maître de cérémonie lance un tonitruant «bonsoir», en français dans le texte, s'il vous plaît ! Puis six travestis en bikini et paillettes se lancent dans un numéro de claquettes, avant que l'une des grandes stars de Broadway, Harvey Fierstein, n'entre en scène. Tout en entonnant «A little more mascara» (Un peu plus de mascara), l'acteur glisse des faux seins dans son corset, coiffe une perruque rousse, puis échange son peignoir pour une robe étincelante. Le voici dans la peau du personnage de Zaza, artiste homosexuel à Saint-Trop. Ce soir, le «Longacre Theater», à deux pas de Times Square, se mue en cabaret pour la reprise en musique de «La Cage aux folles».

Etonnant destin pour cette pièce de théâtre française signée par Jean Poiret en 1973, adaptée au cinéma par Edouard Molinaro en 1978, puis transposée en comédie musicale à New York en 1983, et à nouveau à l'affiche à Broadway, depuis le 18 avril 2010. Etonnant, mais pas exceptionnel. C'est plutôt une tradition, ici, que de puiser dans tous les répertoires étrangers, notamment européens. A l'image de New York qui a absorbé des flots de migrants venus du monde entier, Broadway s'est toujours nourri des influences extérieures. Ken Bloom, historien et auteur de nombreux ouvrages sur la comédie musicale, le confirme : «Le brassage des genres, qui deviendra la marque de fabrique de Broadway, s'est exprimé dès 1866 avec la création de "The Black Crook" («Le Truand sinistre»), inspiré du mythe de Faust.» Ce mélodrame défiait le puritanisme ambiant en mêlant des numéros extrava-

L'un des inspirateurs des «musicals» : Jacques Offenbach

gants, des chansons entraînantes et des jeunesses dévêtues. Les bases d'un spectacle typiquement américain étaient posées. «Mais cette révolution est advenue par hasard, poursuit Ken Bloom, uniquement parce que les producteurs ont décidé d'intégrer au programme de jolies danseuses françaises en mal de cachet.»

Un an plus tard, en 1867, un air venu de Paris flottait sur Manhattan. Le Français Jacques Offenbach exportait aux Etats-Unis ses opéras bouffes, qui allaient influencer nombre de compositeurs locaux. «Mais c'est au début du XX^e siècle que s'est confirmé le goût new-yorkais pour le métissage des genres, associant toutes les musiques issues du "melting-pot" américain, des rythmes africains aux mélodies yiddishs, précise l'historien. Toutefois, la comédie musicale n'a affirmé son identité et n'a imposé ses règles qu'à partir de 1927, lorsqu'a été monté "Show Boat", dont les mélodies, comme "Ol' Man River", sont devenues des classiques.» Les producteurs, qui ont pressenti le succès du «musical», ont alors financé la construction de nouvelles salles dans un minuscule

Des comédiens bonimenteurs

Avant chaque représentation de «La Cage aux folles», un artiste de la troupe arpente la rue. Son rôle : accueillir les spectateurs devant l'entrée du «Longacre Theater».

Le rôle du «off Broadway»

Ce sont des spectacles donnés dans des salles de moins de 500 places (ici «The Fantasticks», au «Snapple Theater»). Ceux qui ont du succès peuvent passer ensuite sur les grandes scènes.



périmètre de Manhattan où, à l'époque, les loyers étaient moins chers qu'ailleurs. A savoir, tout autour de la fameuse place Times Square.

Aujourd'hui, 40 théâtres de plus de 500 places se concentrent sur à peine 3 kilomètres carrés, principalement entre la 41^e et la 54^e Rue. Sans compter 87 autres scènes de capacité plus restreinte, composant ce que l'on appelle le «off Broadway». Bienvenue dans le Theater District ! Un quartier strié de néons, bardé de policiers et de caméras de surveillance, affluence oblige. Car chaque jour, c'est la cohue dans la mythique avenue. Dès 15 heures, la foule se presse aux guichets du «Ticket Booth» pour tenter de dégoter des entrées de dernière minute à prix réduit. Dans ces interminables files d'attente, des teenagers côtoient des retraités, des couples de bobos croisent des familles nombreuses, des fidèles toisent des néophytes... Le public est toujours aussi composite. Même si, aux yeux des habitants, le show «made in Broadway» a perdu de son attrait. Les New-Yorkais d'aujourd'hui ne sont plus aussi fans qu'autrefois. Désormais, seul un spectateur sur trois réside dans la mégapole, estime la Broadway League, une institution fondée en 1930. Tous les autres sont de passage. Certes à 93 % des Américains, mais des touristes. Difficile de jouer les habitués avec des places aussi coûteuses : à plein tarif, le billet de première catégorie coûte de 80 à 100 euros.

Les prix ne sont pas la seule cause de ce désamour. Les New-Yorkais, avides de nouveauté, se lassent de voir toujours les mêmes spectacles à l'affiche. Surtout dans les grandes salles où, pour être rentable, une production doit être jouée au minimum pendant un an, et souvent beaucoup

Un empire sur quelques rues

Centré sur Times Square, le Theater District (quartier des théâtres) forme un quadrilatère de 3 km² où se concentrent plus d'une centaine de salles.



plus. Certaines pièces battent ainsi des records de longévité, comme «The Phantom of the Opera» («Le Fantôme de l'Opéra»). Inspirée du roman français (encore !) de Gaston Leroux, cette histoire d'amour impossible entre une diva et une créature monstrueuse n'a pas quitté la scène du «Majestic Theater» depuis 1988. «Pendant ces vingt-trois dernières années, j'ai incarné bien des personnages du livret, et aujourd'hui, à 68 ans, je me demande si je ne vais pas finir par devenir un fantôme moi-même !», plaisante George Lee Andrews, le seul chanteur restant à avoir participé à l'«opening night» (la soirée d'ouverture). Dans les coulisses, ●●●

Un programme vieux de 127 ans

Créée en 1884, la brochure «Playbill» est distribuée gratuitement dans chaque théâtre. Elle présente les acteurs de la pièce et fournit nombre d'informations sur la vie à Broadway.



●●● c'est l'effervescence. Tous les membres de la troupe s'activent, presque comme des automates. La sono couvre leurs sprints et leurs conversations. Tandis qu'une habilleuse dévale les cinq étages du théâtre pour aider une comédienne à enfiler une robe volumineuse, les machinistes opèrent d'ultimes réglages avant d'exécuter l'un des nombreux tours de force du show : la chute d'un lustre monumental sur les spectateurs stoppée au dernier moment ! Pas moins de 125 personnes font tourner cette véritable usine, des accessoiristes aux figurants en passant par les caissiers et les «swings», ces doubles qui mémorisent de nombreux rôles pour être en mesure de remplacer n'importe quel comédien au pied levé. Va et vient express des acteurs entre les loges et les planches, retouches de maquillage, changements de costumes exécutés en moins de quinze secondes, permutation d'éléments du décor... Chaque geste est millimétré, tout faux-pas impensable. Pour satisfaire aux exigences du public, un professionnalisme extrême est de mise. Même les saluts, à la fin du spectacle, sont savamment réglés. Jamais de rappels à Broadway : la salle se rallume illico et l'orchestre entame l'air de sortie, invitant le théâtre à se vider.

Après plus de 9 600 représentations, «The Phantom of the Opera» a déjà rapporté plus de 800 millions de dollars. Lors de la saison 2009-2010, les 40 grands théâtres ont engrangé à eux seuls 700 millions d'euros de recettes pour 12 millions de spectateurs, dont 80% ont assisté à une comédie musicale. Sans compter les bénéfices annexes pour la ville de New York (restaurants, hôtels, taxis, etc.), estimés à 7 milliards d'euros par la Broadway League. Si la comédie musicale new-yorkaise affiche une santé aussi florissante, c'est qu'elle a toujours su coller à l'air du temps et s'approprier les nouveaux courants musicaux. Ainsi, «American Idiot», portrait d'une jeuneuse rebelle et critique véhémente de la guerre en Irak, a rempli dernièrement le «Saint James Theater» grâce aux hits du groupe punk rock californien Green Day.

Hormis cette attention portée aux questions d'actualité, quelles sont les ingrédients du succès ? On mise d'abord sur les effets, spectaculaires : les grosses machineries attirent les foules. Les valeurs sûres (acteurs ou scénaristes renommés) constituent un autre atout. Elle est loin l'époque où Broadway innovait constamment et dénichait les talents. Où les jeunes artistes découverts au Theater District, les Fred Astaire, Gene Kelly et Liza Minnelli, étaient débauchés par Hollywood.

Une industrie qui rapporte 7 milliards d'euros par an

L'art de séduire le chaland

Devant la billetterie de Times Square, la compétition est rude pour se disputer les faveurs des spectateurs. Les producteurs de «La Cage aux folles» ont ainsi engagé de jeunes comédiennes qui distribuent leurs prospectus en esquissant de charmants pas de danse.

Où les refrains des comédies musicales squattaient les ondes et devenaient des standards, comme tous ces airs de jazz qui ont fait swinguer l'Amérique des années 1950 à 1970. Ces dernières saisons, le mouvement s'est inversé : à l'instar de Walt Disney adaptant à la scène ses dessins animés, les producteurs tentent de limiter les risques en reprenant des œuvres ayant déjà fait leurs preuves. Mais ce n'est pas sans danger. Pour les «jukebox musicals» (comédies musicales basées sur la reprise de tubes), 2005 a été catastrophique : «Lennon» a tombé le rideau après 49 représentations, et «Good Vibrations», inspiré des albums des Beach Boys, après 94. En 2006, «Tarzan» a fait un flop. Même claque pour «Shrek The Musical» en 2008...

Ces faillites retentissantes font frémir les financiers, eux qui investissent de 3 à 15 millions d'euros par comédie musicale. On comprend dès lors qu'ils



multiplient les précautions. Le processus de fabrication des nouveaux shows suit un calendrier minutieux : premières lectures devant les producteurs, puis «workshops» (ateliers de travail) avec toute l'équipe, répétitions à la chaîne et «try out» (petite tournée dans quelques villes emblématiques du pays), avant, enfin, les «previews» (avant-premières) new-yorkaises, qui débent le 10 mars. Pendant quelques semaines, la pièce est alors rodée. En fonction des réactions de la salle, on modifie le livret, on ajuste la mise en scène et la chorégraphie, on supprime ou rajoute une chanson. Améliorer toujours et encore, jusqu'à l'«opening night», la grande soirée de lancement où le spectacle est présenté aux critiques et journalistes. Mais il faut attendre le mois de juin pour que soit donné le coup d'envoi officiel de la saison théâtrale new-yorkaise, avec la remise des Tony Awards (l'équivalent des Oscars) qui honorent les talents et les spectacles de l'année en cours. Célébrée dans l'un des grands théâtres de Broadway et retransmise en direct à la télé, cette cérémonie est cruciale pour l'avenir des nouvelles créations : celles qui bénéficieront d'un ou plusieurs Tony Awards seront assurées de faire salle comble.

Pour la plupart, les artistes primés ont fait leurs premiers pas sur les planches du «off Broadway». Dans ces salles de moins de 500 places, les acteurs se donnent la réplique à quelques centimètres parfois du public. Moins de budget, de démesure, de machinerie, mais plus de liberté de ton et d'intimité : telle est la marque des shows de poche du «off». «J'aime ce contact, mon personnage interagit avec les spectateurs ; à un moment, je m'assieds même sur les genoux de certains d'entre eux», glisse Michael Nostrand, membre de la troupe de «The Fantasticks», qui se produit au «Snapple Theatre». Ce «musical» inspiré de la pièce en vers «Les Romanesques» d'Edmond Rostand est joué depuis... cinquante ans ! «Nous sommes un cas unique, explique Dan Shaheen, le producteur, car la plupart des autres spectacles utilisent le «off» comme un tremplin pour accéder aux grandes salles de Broadway où ils feront plus de recettes.» Car, plus que les lumières et les paillettes, c'est bien le dieu Dollar que l'on vénère ici. Un symbole ? Deux jours à peine après les attentats du 11-Septembre, tous les théâtres avaient rouvert leurs portes. A Broadway plus qu'ailleurs, «the show must go on».



Dans les rues du Theater District, les spectacles sont souvent inspirés du cinéma (ci-dessus «Priscilla, folle du désert» et «La Famille Addams»).

DEMANDEZ LE PROGRAMME

SPECTACLES À L'AFFICHE

Le site www.playbill.com dresse la liste complète et quotidienne des spectacles et permet de réserver des places en ligne. Sa page «discount» donne la possibilité d'obtenir des billets à tarif préférentiel, sous réserve de s'inscrire au «Playbill Club». Notre sélection pour le printemps et l'été 2011 :

■ **«La Cage aux folles»**. Adaptée de la célèbre pièce de Jean Poiret, cette comédie musicale est l'un des succès de la saison 2011.

• «Longacre Theatre», 220 West-48th Street (www.lacage.com).

■ **«The Phantom of the Opera»**. La comédie musicale la plus jouée à Broadway. Décors et mise en scène à couper le souffle.

• «Majestic Theatre», 247 West-44th Street (www.thephantomoftheopera.com).

■ **«Anything Goes»**. Un classique de la comédie musicale composé par Cole Porter, avec, en rôle titre, Joel Grey, le maître de cérémonie du film «Cabaret».

• «Stephen Sondheim Theatre», 124 West-43rd Street (www.roundabouttheatre.org/broadway/anythinggoes).

■ **«The Fantasticks»**. L'un des meilleurs spectacles du «off Broadway», avec des chansons signées par Tom Jones.

• «Snapple Theatre Center», 210 West-50th Street (www.fantasticksonbroadway.com).

BILLETTS À TARIF RÉDUIT

Une place pour une comédie musicale coûte au minimum 100 dollars (72 €). Il existe cependant des moyens pour payer moins cher :

■ **Sur Internet** : les principales offres de tarifs réduits sont répertoriées sur le site www.broadwayforbrokepeople.com.

Autre possibilité : s'inscrire au «Hit Show Club» (www.hits-howclub.com) qui donne droit à de nombreuses réductions. Des offres bon marché sont également mises en ligne sur le site de l'office de tourisme de Times Square : www.timessquarenyc.org. Enfin, des billets «discounts» pour les spectacles donnés le jour même sont proposées sur le site www.theatermania.com/broadway/discount-tickets.

■ **Le «Ticket Booth» (TKTS Booth)**. C'est la billetterie centrale pour tous les spectacles donnés à Broadway. Ses guichets principaux se trouvent à Times Square, au coin de Broadway Avenue et de la 47th Rue. Des billets pour les représentations du jour même y sont proposés avec une réduction de 25 à 50 %. Ouverture de la billetterie à 15 h pour les spectacles du soir, à 10 h pour ceux donnés en matinée.

■ **Les «rush tickets»**. Ce sont des billets en nombre restreint, mis en vente à un prix cassé aux guichets des théâtres, dès leur ouverture le matin. Il faut donc être dans les premiers arrivés pour en bénéficier. Compter environ 25 dollars (18 €) le billet, à payer en liquide. Pour savoir où cette formule est pratiquée, consulter les sites Internet des théâtres ou ceux dédiés à chaque spectacle.

■ **La «Lottery rush»**. Comme le nom l'indique, il s'agit d'une loterie. Le spectateur qui veut y participer doit se présenter au guichet du théâtre deux heures avant le début du spectacle, inscrire son nom sur un carton et le déposer dans une «urne». Une vingtaine de cartons seront tirés au sort, chacun donnant droit à une place au tarif réduit de 26,50 dollars (19 €).

Au bonheur des mécènes

Rockefeller, Guggenheim... Les grandes familles new-yorkaises passionnées d'art ont enrichi les musées de la ville de leurs fabuleuses collections. Visite guidée.



**Une ascension
artistique**

Pour découvrir
les œuvres du
Guggenheim
Museum, on gravit
le fameux escalier
en spirale signé
Frank Lloyd Wright.

GUGGENHEIM

Temple de l'art contemporain

Ouvert en 1959, l'édifice abrite le plus prestigieux musée d'art contemporain au monde. Au départ : une rencontre. En 1930, dans l'atelier de Kandinsky, à Dessau, en Allemagne, Solomon Guggenheim croise la baronne Hilla Rebay. Elle devient conseillère de ce propriétaire de mines d'or dans le Yukon, et il acquiert des Chagall, Klee, Miró, puis des Manet, Pissarro, Van Gogh et Picasso. En 1942, la nièce de Solomon, Peggy, épouse le peintre Max Ernst et ouvre une galerie dédiée au cubisme et au surréalisme à travers la collection de son oncle. C'est l'ancêtre du musée Guggenheim. Depuis, celui-ci n'a cessé de s'enrichir. En 1991, il a reçu les archives photographiques de Robert Mapplethorpe, puis le minimalisme italien, le Land Art, des œuvres de Richard Serra, Jeff Koons, Robert Gober, Louise Bourgeois, Bill Viola... Le musée s'est aussi étendu dans d'autres pays. Après Venise, Bilbao, Berlin et Abu Dhabi, Helsinki est maintenant la ville en lice pour un futur Guggenheim...

www.guggenheim.org

L'ÉVÉNEMENT

«Le Grand Bouleversement»

Cette expression («The Great Upheaval» en anglais) a été inventée par Kandinsky en 1918 pour signifier l'entrée de l'abstraction dans le paysage visuel. Elle donne son titre à cette exposition racontant, en 100 œuvres, les avant-garde européennes aux premières années de la modernité. Jusqu'au 1^{er} juin.

Franck Lloyd Wright s'est inspiré de formes organiques puisées dans la nature. Son escalier évoque ainsi la coquille en spirale d'un nautilus.



NOGUCHI

A la gloire du design

Situé dans le Queens, le musée se répartit autour d'un jardin de sculptures aux lignes épurées. Mort en 1988, Isamu Noguchi, le plus américain des Japonais, a voulu ce lieu dédié à son œuvre. Dix galeries en présentent toutes les facettes : travaux sur papier, maquettes d'architecture, mobiliers, décors de spectacle... Artiste protéiforme, Noguchi a en effet collaboré avec la chorégraphe Martha Graham et le compositeur John Cage. Ce sculpteur a été aussi l'un des inventeurs du design. En témoigne sa lampe Akari qui, avec sa structure en papier et bambou, éclaire nombre d'intérieurs depuis 1950.

www.noguchi.org

G. Heiser / The Noguchi Museum



Plate-forme de danse baptisée «Jardin encerclé» et créée en 1958 pour une chorégraphie de Martha Graham.

Damon Weiner / The NY Times Media Plus



Le film d'animation «City Glow» du japonais Chiho Aoshima bénéficie d'un écran mural panoramique.

MOVING IMAGE

La saga du cinéma

Le MoMI, à ne pas confondre avec le MoMA, est consacré à l'histoire du cinéma et des technologies visuelles. Implanté dans le Queens, sur l'ancien site des studios Paramount, le musée a été entièrement rénové et a rouvert ses portes en janvier dernier. Il est transcendé par une architecture futuriste, entre «2001 : l'odyssée de l'espace» et «Matrix», due au cabinet Leeser Architecture. L'exposition permanente «Behind the screen» permet d'entrer dans les décors et de comprendre les trucs et les effets spéciaux les plus fascinants d'Hollywood.

www.movingimage.us

De Van Gogh à nos jours

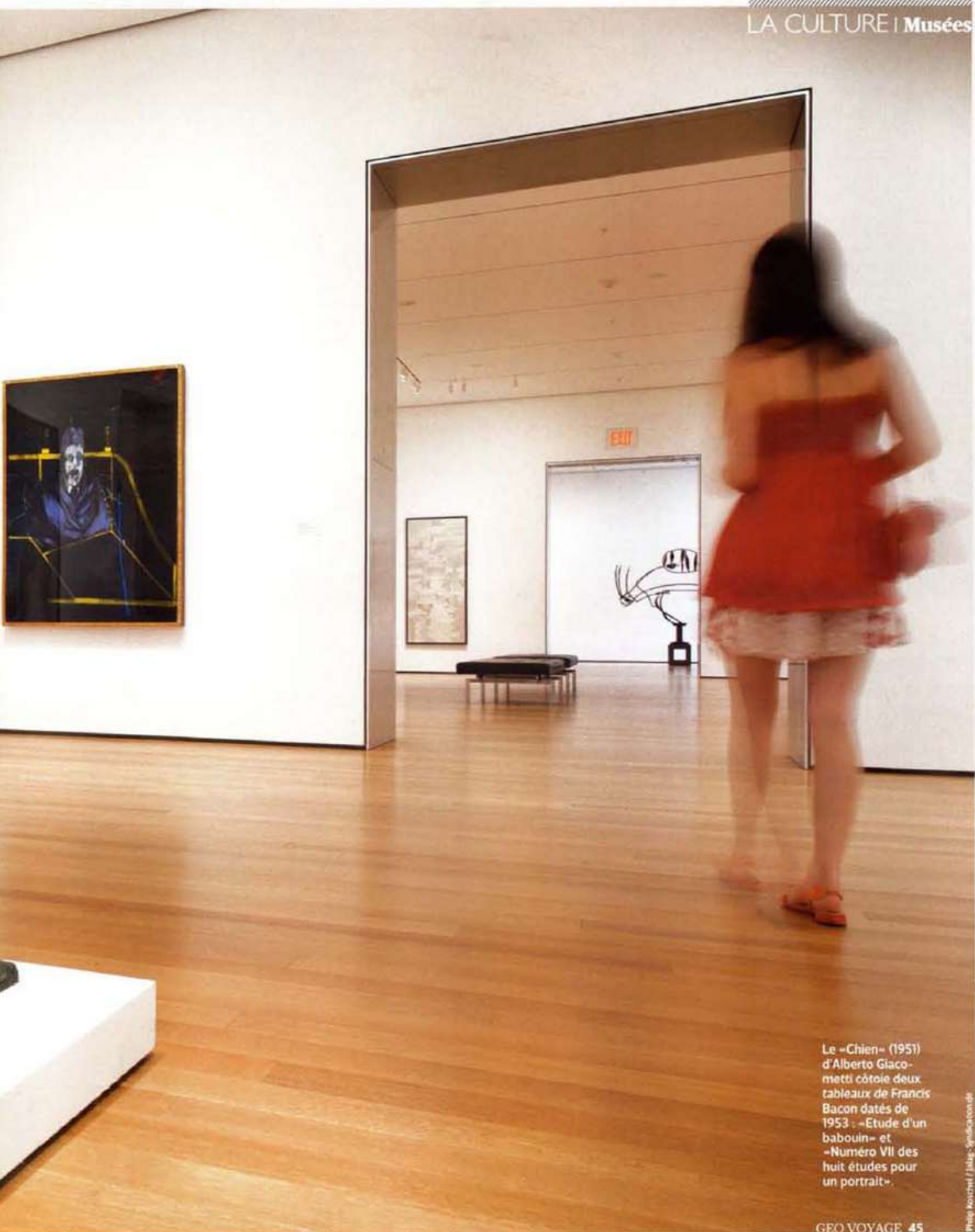
L'aventure de ce musée commença grâce à trois femmes riches et visionnaires : Lillie Bliss, Mary Quinn Sullivan et Abby Rockefeller. Au cours d'un voyage en Europe, en 1894, Abby avait découvert l'œuvre d'un peintre mort quatre ans auparavant et encore assez méconnu, Vincent Van Gogh. En 1929, elle décida, avec ses deux amies, de créer le premier musée new yorkais exclusivement consacré à l'art moderne. Et, six ans plus tard, elle organisa la première grande exposition consacrée à Van Gogh. Un événement qui fit beaucoup pour la renommée du peintre et celle du MoMA. A la suite de Van Gogh, le musée a accueilli tous les grands noms du XX^e siècle : Degas, Cézanne, Klee, Warhol – en tout, il recèle près de 150 000 œuvres. On y trouve l'un des tableaux les plus célèbres de Picasso, «Les Femmes d'Alger» (O.K. «Les Femmes d'Alger» dans l'original). A admirer... avec une pointe de regret : la toile fut en effet proposée au Louvre par son propriétaire, Jacques Doucet, mais notre musée le refusa, et ce fut finalement le MoMA qui en fit l'acquisition, en 1939. www.moma.org

L'ÉVÉNEMENT

«Picasso : guitares, 1912-1914»

Soixante-cinq collages et représentations de guitares influencés par son ami Braque. Voici une introduction amusante au cubisme qui suit le cheminement créatif de Picasso sur deux années-clés. Jusqu'au 6 juin.





Le «Chien» (1951) d'Alberto Giacometti côtoie deux tableaux de Francis Bacon datés de 1953 : «Etude d'un babouin» et «Numéro VII des huit études pour un portrait».

Ambiance viennoise

Un nom germanique pour cet extraordinaire concentré de Sécession viennoise qui se distribue sur deux niveaux. Klimt, Schiele et Kokoschka, bien sûr, mais aussi les œuvres majeures du mouvement Blaue Reiter et de l'expressionnisme allemand. Art de vivre et arts décoratifs 1900 ne sont pas oubliés. Le Café Sabarsky et le Café Fledermaus offrent des ambiances Mitteleuropa au cœur de New York : viennoise pour le premier, avec ses meubles dans l'esprit des architectes Adolf Loos et Otto Wagner ; pragoise pour le second, avec ses tables de brasserie et son dallage bicolore.

www.neuegalerie.org

Portrait du peintre expressionniste allemand Otto Dix, réalisé en 1929 par son ami photographe Hugo Erfurth.

OTTO DIX

Philip Kerschke / J. Lang, Synchro / J. Lang

WHITNEY

Avant-garde américaine

Qui aime Edward Hopper (3 116 de ses œuvres sont au Whitney), Reginald Marsh ou Jackson Pollock se précipitera sur Madison Avenue pour découvrir l'une des plus belles collections de peintures américaines du XX^e siècle. En 1914, Gertrude Whitney ouvrit dans Greenwich Village une galerie pour l'avant-garde snobée par les critiques académiques. Le Metropolitan Museum ayant refusé sa collection, elle créa son propre musée. L'édifice, revêtu de granit gris et récemment embelli par l'architecte Renzo Piano, continue de faire sensation.

www.whitney.org



Une toile de Richard Diebenkorn, «Femme regardant un paysage» (1957), et un assemblage de Mike Kelley à base de poupées en laine (1987).

Philip Kerschke / J. Lang, Synchro / J. Lang

Splendeurs italiennes

Avec sa coupole copiée sur le Panthéon de Rome, c'est l'un des plus anciens musées des Etats-Unis et le deuxième de New York, par l'importance de son fonds, après le Met. Dans un cadre rénové, ses 52 000 m² offrent un parcours éclectique dans l'art mondial, de l'Egypte ancienne à l'art moderne. La collection d'œuvres de la Renaissance italienne est la plus riche du monde, si l'on excepte celle des Offices de Florence. Une curiosité : les salles consacrées à Rome, mêlant portraits hellénistiques et coptes aux œuvres des peintres pompiers français (Gérôme, Tissot). Situé à 30 minutes du centre de Manhattan, le musée, doté de sa propre station de métro, voit affluer les amateurs de collections plus rares : arts d'Afrique, des Indiens d'Amérique, des îles du Pacifique. Depuis 2010, le Brooklyn Museum met ses œuvres en ligne. Estimées à un million, y figurent-elles toutes ?

www.brooklynmuseum.org

L'ÉVÉNEMENT

«Tipis, l'héritage des grandes plaines»

Le décor favori des westerns suscite cette exceptionnelle rétrospective consacrée aux civilisations des nations indiennes : 160 œuvres, humbles ou imposantes, et notamment quatre tipis dressés dans une salle du musée. Le public est invité à entrer dans l'un d'entre eux, afin de ressentir de l'intérieur un aspect du mode de vie des Amérindiens. Jusqu'au 15 mai.



En peignant le «Pont de Brooklyn», en 1949, Georgia O'Keeffe lui a donné un air de cathédrale.

METROPOLITAN

Tous les arts de l'univers

Les New-Yorkais l'appellent le «Met». Un surnom affectueux pour le Metropolitan Museum of Art qui a fait les délices et l'éducation de générations de citoyens. Adossé à Central Park, son édifice fut construit en 1870, sous l'impulsion d'un petit cercle d'amateurs d'art. Au fil des acquisitions et des legs de mécènes qui ont donné leur nom aux salles, le Met passe en revue toute l'histoire de l'art, du paléolithique égyptien aux maîtres flamands, des civilisations grecques ou romaines aux impressionnistes. Peintures de Vermeer ou Caravage, violons de Stradivarius ou vases de Sèvres, que choisir parmi ces deux millions et demi de pièces ? Citons deux d'entre elles, sans équivalent dans le monde. D'abord, le temple égyptien de Dendour, démantelé en 1965 alors qu'il était menacé par le barrage d'Assouan, et remonté pierre par pierre. Ensuite, les cinq cloîtres du XII^e au XV^e siècle, originaires du sud-ouest de la France, reconstruits dans une annexe du Met dans le Bronx, The Cloisters.

www.metmuseum.org

L'ÉVÈNEMENT

«Horemheb, le général qui devint roi»

Il commença sa carrière sous le règne d'Akhenaton, puis fut scribe de Toutankhamon. Général de ses armées, il succéda ensuite au pharaon Ay, devenant le dernier roi de la XVIII^e dynastie. Soixante-dix œuvres reconstituent ce destin exceptionnel. Jusqu'au 4 juillet.



«Persée tenant la tête de Méduse» : une œuvre réalisée vers 1805 par le sculpteur italien Antonio Canova.

ELLIS ISLAND

L'histoire des immigrants

A l'embouchure de l'Hudson, l'île fut la porte de l'immigration européenne. Immortalisée par Elia Kazan dans son film «America America», elle accueille désormais un mémorial et un musée présentant malles, sacs et effets personnels des arrivants. On peut voir aussi les livres de bord des bateaux avec les interminables listes de passagers. Sur une immense paroi sont inscrits plus de 700 000 noms de familles ayant posé le pied sur l'île pour tenter leur chance aux Etats-Unis. Cent millions d'Américains ont au moins un ancêtre qui est entré dans le pays par Ellis Island.

www.ellisland.org



Symbole d'une nation, ce drapeau américain géant est composé de centaines de photos d'immigrants.

René Matthes / Hénery



La salle Fragonard réunit des tableaux du peintre rococo et des meubles français du XVIII^e siècle.

THE FRICK COLLECTION

Titien et autres merveilles

Quand un «tycoon» sans pitié, haï par ses contemporains, lègue sa collection d'œuvres au public. Un édifice à 5 millions de dollars, une donation de 15 autres millions pour l'entretenir : Henry Clay Frick métamorphosa sa fortune, construite sur le charbon, en l'une des plus belles collections d'art des Etats-Unis. Telle est l'histoire de cet hôtel particulier, ouvert au public en 1931. On peut y admirer près de 200 tableaux, exposés en permanence, signés Holbein, Titien, Tintoret, Veronèse, Boucher, Fragonard, Turner. Et les réserves cachent dix fois plus de trésors.

www.frick.org

Des habits neufs pour les vieux faubourgs



CONEY ISLAND

Les baigneurs sont de retour

Située au sud de Brooklyn, cette presqu'île sert de plage aux classes moyennes depuis le début du XX^e siècle. Lieu de naissance officiel du hot-dog (chez «Nathan's Famous»), le quartier a souffert des gangs dans les années 1960. Depuis 1903, il abritait des parcs d'attractions, mais en 1964, le dernier a fermé. Aujourd'hui, Coney Island a retrouvé une seconde jeunesse avec l'ouverture d'un Luna Park en 2010.



Docks, abattoirs et autres friches,
jadis livrés à l'abandon ou à la violence,
ont été réhabilités. Ils sont désormais
les coins les plus courus de la ville.

PAR ALEXANDRA GENESTE (TEXTES)



Près de la plage
de 6 kilomètres,
le Luna Park est
dominé par une
grande roue, la
«Wonder Wheel»
(ci-dessus),
attraction apparue
ici en 1920.



Ici, les maisons traditionnelles sont relookées. Sur Bedford Avenue (ici-dessous), on trouve des libraires, des brocanteurs ou des barbiers.



WILLIAMSBURG Les anciens et les modernes

«Billyburg», au nord de Brooklyn, est le repaire des bourgeois de Manhattan qui viennent s'offrir une pause loin du centre-ville, dans un quartier habité historiquement par de nombreuses communautés (hassidim, polonaise, italienne, afro-américaine ou hispanique). Des immeubles désaffectés sont reconvertis en lofts, bars et galeries. Les résidences luxueuses fleurissent, la spéculation immobilière aussi.

Les riches colonisent les enclaves populaires et industrielles de Brooklyn



Red Hook accueille des boutiques d'antiquités, posées au milieu de nulle part, à côté des anciens bâtiments en brique des docks.



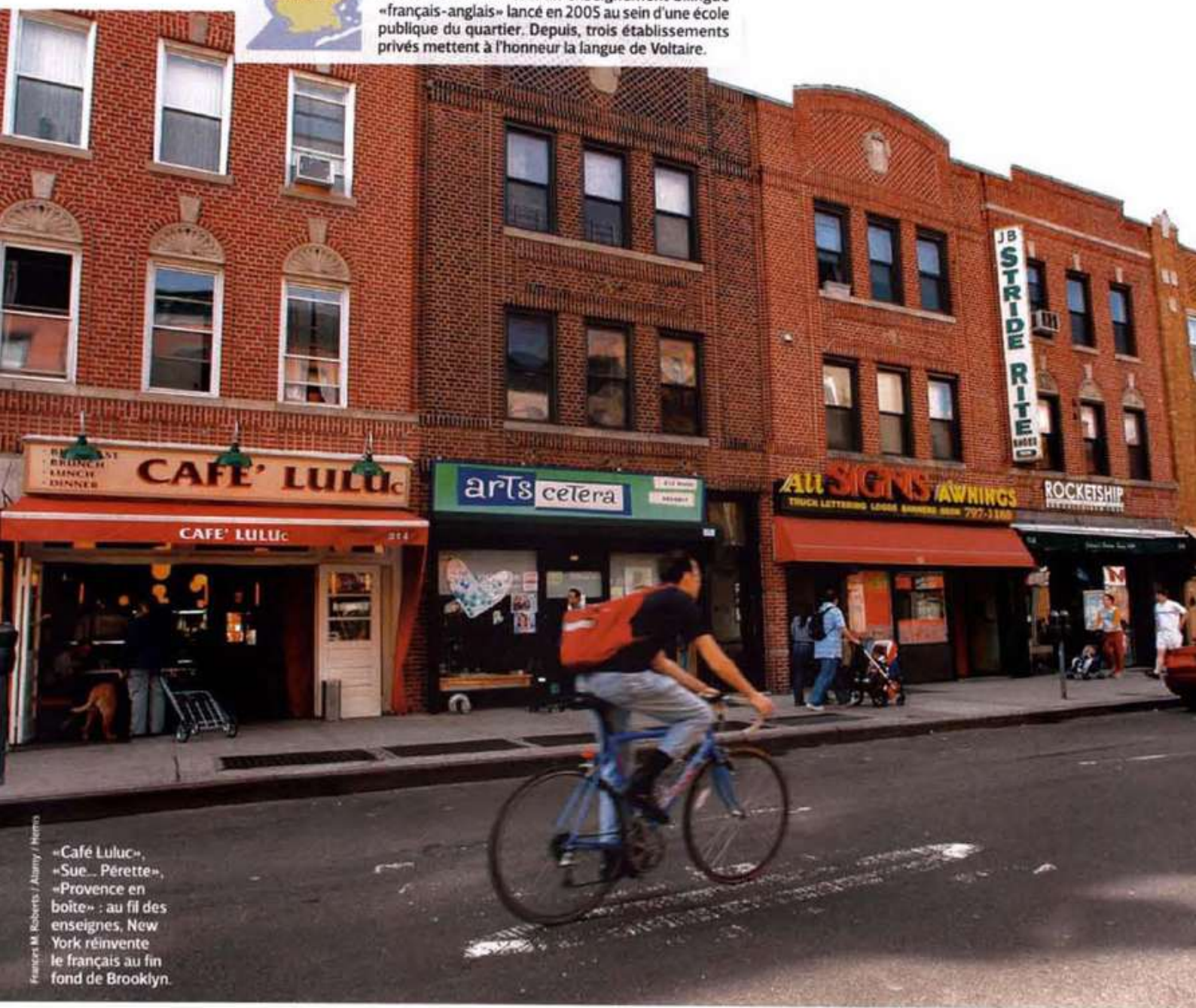
RED HOOK Rendez-vous sur les quais

Le long de l'East River, face à la statue de la Liberté, voici le quartier des derniers docks de New York. Les artistes et les artisans affluent dans ce coin de Brooklyn, y installant ateliers et boutiques. Ils sont attirés par les loyers bas et les espaces libres. Ikea a ouvert un immense magasin dans le quartier, et, au loin, on entend les sirènes des paquebots, tel le « Queen Mary II », faisant escale sur les quais.



CARROLL GARDENS Le western pommes-frites

Carroll Gardens, à l'origine un quartier italien, est devenu la «Petite France». Des dizaines de familles françaises ont jeté leur dévolu sur les rares «brownstones» (maisons brunes) libres des environs. Ce mouvement fit suite à un enseignement bilingue «français-anglais» lancé en 2005 au sein d'une école publique du quartier. Depuis, trois établissements privés mettent à l'honneur la langue de Voltaire.



François M. Roberts / Albany / Héros

«Café Lulu»,
«Sue... Pérette»,
«Provence en
boîte» : au fil des
enseignes, New
York réinvente
le français au fin
fond de Brooklyn.

Une «Petite France»
est née ici au milieu des
vieilles «brownstones»



La High Line s'inspire de la «coulée verte» parisienne. Avec des cafés en plus, comme le «Pastis Restaurant» (ci-dessous).

Photo: Benjamin P. / Getty Images



MEATPACKING Un bol d'air entre les abattoirs

Grâce à ses entrepôts remarquables, le quartier de la viande (appelé ainsi parce que de nombreux abattoirs y étaient installés jadis), à l'ouest du Village, a décroché le label «monument historique». Depuis l'été 2009, sa colonne vertébrale est une voie ferrée devenue jardin suspendu qu'affectionnent les promeneurs : la High Line. Elle chemine le long de l'Hudson River sur plus de 2 kilomètres.



Photo: J. P. / Getty Images

LES QUARTIERS | **Mutation**

Harlem change de peau

L'ancien ghetto séduit touristes et nouveaux résidents, souvent blancs. Mais ce lieu chargé d'histoire, symbole de l'Amérique noire, risque d'y perdre son âme.

PAR PIERRE SORGUE (TEXTE) ET MARK PETERSON/REDUX (PHOTOS)





**Les légendes
de l'«Apollo»**

Toutes les stars du jazz et de la soul sont passées un jour par cette salle, la plus célèbre de Harlem. La «nuit de l'amateur», où le public sanctionne les artistes en herbe, est une institution.

Architecture, cuisine, jazz attirent les foules du monde entier

Un excellent emplacement

Situé au nord de Manhattan, Harlem couvre environ 10 km² et abritait 215 753 habitants en 2008. Bien desservi par les voies de communication, il est l'un des quartiers les plus centraux de New York.



Le Roi David attend la messe. Comme chaque dimanche que Dieu fait, Herman David, alias King David, est assis à l'angle de la 7^e Avenue et de la 138^e Rue. Sapé comme un milord avec son chapeau et son costume rouge, il a dressé sa table pliante pour poser sa sono et des CD de jazz ou de soul. L'un d'eux porte son nom et sa raison d'être : King David, Blues Man. A 79 ans, il est retraité de la vente de voitures d'occasion mais pas de la musique. C'est même pour ça qu'il était venu de Nashville, à la fin des années 1960, s'installer dans Harlem. Parce qu'il était plus facile d'y être un chanteur noir – et peut-être un Noir tout court – que dans le Tennessee. Aujourd'hui, le Roi David propose ses albums à la file de touristes allemands, français ou japonais qui attendent l'ouverture des portes de l'église abyssinienne (Abyssinian Church) célèbre pour son architecture néo-gothique et ses gospels : « Pour sûr que le quartier s'est amélioré », murmure King David dans un large sourire. Vers 11 heures, les touristes se font engueuler par un grand Black, cerbère de l'église : « Ceci n'est pas un show de Broadway mais un service religieux. Les photos sont interdites... » Puis les visiteurs sont cantonnés au balcon pendant que les fidèles prient et chantent en bas. Le révérend Calvin O Butts III amuse, conseille ou réprimande ses ouailles en hurlant son sermon sur le péché. Les chanteurs du chœur, dans leurs tuniques de satin mauve, sont parfaits.

Cela fait longtemps que le dimanche à Harlem est au programme des agences de voyage et que le quartier n'effraie plus le badaud. Il y a bientôt dix ans, Bill Clinton, l'ancien président, choisissait d'installer ses bureaux sur la 125^e Rue, l'artère principale de Harlem, ce qui fut perçu comme le plus clair des signes de changement : fini le coupe-gorge qui terrorisait les New-Yorkais, on pouvait être blanc et s'aventurer au-delà de la limite

nord de Central Park. La mutation a été telle que Harlem est désormais l'un des filons porteurs d'espoir, pour une ville de plus en plus orientée vers le tourisme. Architecture, jazz, «soul food» (cuisine traditionnelle du sud), arts et histoire, voilà de quoi attirer les foules. Avec une inconnue, toutefois : au rythme où vont les choses, il n'est pas sûr qu'il y ait encore assez de Noirs dans quinze ans pour assurer la couleur locale.

Revenir à Harlem plus de vingt ans après une première visite est spectaculaire. On se souvient du policier dans le métro, à qui l'on demandait quel train emprunter pour la 131^e Rue et qui conseillait de prendre plutôt la rame dans l'autre sens ; des larges avenues privées de taxis jaunes qui ne venaient pas jusque-là, laissant le champ libre aux «gypsy cabs» noirs et plus ou moins légaux ; des regards étonnés que jetaient au passant européen les mamies assises sur les escaliers des «brownstone houses», les maisons de pierres brunes ; des yeux sombres de plus jeunes, pour jouer avec les craintes de l'étranger et dire qu'«ici, c'est chez nous» ; d'une impression de tiers-monde, à quelques rues de Central Park (lire l'article page 64).

Aujourd'hui, on entre dans Harlem sans même s'en apercevoir. Sur la 125^e, les banques, la boutique Nike ou le café Starbucks sont les mêmes qu'ailleurs. Un peu partout, les panneaux «à vendre» disent l'enjeu des dernières années. Le prix des maisons étroites et tout en étages a décuplé en dix ans, les appartements de luxe se superposent dans de nouveaux immeubles de pierres rouges et de verre, les loyers flambent. Et ce même si la crise récente a modéré la frénésie affairiste et que Kadejah Johnson, la jeune fille qui vend les «condominiums» du boulevard Frederick Douglas, est prête à lâcher un appartement de 125 mètres carrés pour 750 000 dollars (535 000 euros) – «les voisins sont 30 % plus chers et ne vendent pas», explique-t-elle.

Dans le même immeuble, un hôtel-boutique, le «Aloft», a ouvert cette année. C'est le premier depuis quarante-cinq ans et la fermeture du «Theresa» qui dresse encore sa silhouette blanche sur la 125^e, l'hôtel des romans noirs de Chester Himes, de Charlie Parker ou de Malcolm X. Daniel Fevre, le directeur du «Aloft», insiste sur l'intégration dans le quartier : «Tout le personnel est de Harlem, les fleurs viennent d'à côté, les tableaux sont d'une artiste locale.» A quelques rues de là, les décideurs de la Chambre de commerce du Grand Harlem tiennent meeting dans le «Applebee's», un restaurant ouvert depuis un an et demi. Zane Tankel, le patron, leur présente le personnel : le jeune cuisinier est un ancien membre ●●●

Les saveurs des Etats du Sud

Les restaurants comme «Miss Maude», qui proposent la «soul food» et ses recettes du sud des Etats-Unis, font partie des attractions touristiques de la 125^e Rue.



**A la gloire
des artistes**
Cette mosaïque
de Louis DeSarte,
sur la North Fork
Bank, date de 2005
et célèbre l'« Esprit
de Harlem » (des
années 1920),
au moment où le
quartier est en
pleine évolution.



**Le luxe gagne
du terrain**

L'«Aloft», premier hôtel créé à Harlem depuis quarante-cinq ans, vient d'ouvrir dans cet immeuble qu'il partage avec des appartements de luxe. Si la crise récente a ralenti les affaires, l'embourgeoisement chasse toujours les plus pauvres.

L'ancien ghetto est devenu l'eldorado de l'immobilier



Désormais, les Noirs sont minoritaires dans le Grand Harlem

... de gang, la responsable est une ancienne «gogo dancer». «Moi aussi j'ai fait partie d'un gang quand j'étais jeune», explique Zane Tinkel avec un rire qui fait penser à une version juive de Dany DeVito dans «Les Affranchis». «Tous mes employés sont d'ici. Ils connaissent les habitudes des clients, c'est bien par rapport au voisinage», dit-il aussi avant d'ajouter : «6000 personnes ont répondu pour 200 postes. C'est dire si l'emploi est un problème.» Ce que confirme son voisin de table, Curtis L. Archer, président de la Harlem Community Development Corporation, une agence de l'Etat de New York : «Dans Harlem, 40 % des jeunes entre 18 et 30 ans sont au chômage.»

Amorcé depuis une dizaine d'années, l'embourgeoisement de Harlem nourrit les débats. Les échoppes que l'on appelle «mom and pop stores» («magasins de maman et papa») disparaissent avec l'enchérissement des pas-de-porte. Même la fondation Clinton a évoqué en mars dernier son départ vers le bas Manhattan pour réaliser des économies de loyer. La photographe Lisa Dubois, qui expose au Schomburg Center, le temple des cultures noires au cœur de Harlem, a grandi ici, dans un «voisinage sinistré et violent». Maintenant que Harlem va mieux, elle n'a plus les moyens d'y habiter et a migré vers le Bronx. «Je peux à peine expliquer ce que tu éprouves quand tu vois la maison où tu as grandi être achetée par un riche qui clôture son allée», déplore-t-elle. Un peu plus loin, Oshy Bird est assis avec ses potes sur les marches de l'un des escaliers qui se succèdent dans la rue, comme à la parade. Il est en visite dans le coin où il a grandi entre batailles de gangs et trafics qui lui ont valu 18 mois de prison et la musique qui «lui a sauvé la vie». Mais elle ne nourrit pas son homme. Oshy s'est exilé du côté de la 171^e Rue, où se mêlent Noirs, Portoricains et Indiens. C'est cela qui effraie Sharifa Rhodes-Pitts, auteur d'un très beau livre sur ce Harlem en transition («Harlem is nowhere») : «Les gens modestes sont éloignés vers des quartiers qui ressembleront aux ghettos de vos banlieues françaises.» Attablée devant le gumbo et le pain de maïs de «Miss Maude», un restaurant populaire, la jeune femme raconte comment des habitants ont tenté en vain de s'opposer au «rezoning» (le changement du plan urbain) qui autorise les immeubles à pousser sur la 125^e afin d'en faire une artère résidentielle et commerciale. Comment ils furent impuissants à empêcher l'université Columbia de s'étendre à l'ouest du quartier, au dépens d'anciens logements : «Bloomberg, le maire, l'a dit : «New York est un produit de luxe». Même Harlem n'y échappera pas», souligne-t-elle.

Mais ce n'est pas qu'une question sociale. Si Sharifa, née au Texas, fut attirée par Harlem, c'est pour tout ce que le quartier a représenté pour les Afro-Américains. Ou comment un ghetto né du racisme et de la discrimination est devenu terre d'asile pour les réprouvés. Ou comment, par l'énergie d'entrepreneurs, d'artistes, d'activistes, il est devenu cette «Nouvelle Jérusalem» qu'évoque l'écrivain Eddy L. Harris dans son «Harlem» (éd. Liana Levi). Sharifa se désole lorsqu'elle passe devant le mur de briques le long duquel attendent les touristes de l'église abyssinienne. Ceux-là ne savent pas qu'ils poireautent devant tout ce qu'il reste du «Renaissance Casino», fameuse salle de loisirs ouverte dans les années 1920, quand Marcus Garvey militait pour des entreprises créées par des Noirs : «C'est une triste ironie que des Afro-Américains comme David Dinkins, l'ancien maire de New York, aient fait en sorte que l'édifice ne soit pas classé. Tout ça pour que l'Eglise baptiste abyssinienne puisse l'abattre et construire 22 étages d'appartements», regrette Sharifa.

Son ami Michael Henry Adams, auteur de «Harlem Lost and Found», évoque le «Small's Paradise», l'un des plus célèbres night-clubs à qui l'Eglise baptiste abyssinienne réserva le même sort avant de céder le rez-de-chaussée à une chaîne de pancaques : «C'est comme si votre Moulin-Rouge était bradé à un fast-food», soupire l'historien qui reçoit dans son coquet appartement de Convent Avenue dont il peine à payer le loyer. «Le choix qui s'offre à Harlem est terrible : soit un ghetto pourri, soit une communauté prospère où les Noirs ne peuvent plus vivre», ajoute-t-il.

Car un article publié en janvier par le «New York Times» a créé quelques remous : les Noirs, disait-il, ne sont plus majoritaires dans le Grand Harlem (ce sont les Hispaniques) et les Afro-Américains sont à peine la moitié de la population de Central Harlem (face aux Blancs, aux Latinos et aux Africains de l'Ouest). Comme personne n'est vraiment d'accord sur les limites du Grand Harlem, ces chiffres sont contestés. Certains, un peu cyniques, assurent qu'il y aura toujours assez de Noirs dans les cités HLM (Housing projects), qui entassent leurs immeubles ici et là. Mais le dernier recensement, publié en ce mois d'avril, devrait confirmer la tendance : Harlem, qui est devenu l'un des quartiers les plus centraux de New York, où il y a plus de ciel qu'ailleurs en ville, où certaines rues tiennent encore du village, attire de nouveaux habitants dont beaucoup sont blancs.

Tous ne sont pas riches. C'est le «streetball» (le basket de rue), dont Harlem est la Mecque, qui a attiré ...

Le roi du blues

C'est pour la musique que Herman David était venu à Harlem de son Tennessee natal. Aujourd'hui, il vend ses CD aux touristes du dimanche pour payer le loyer du petit appartement qu'il partage avec son fils.

À LIRE, À VOIR

■ Lectures

– «Cercueil et fossoyeur», de Chester Himes, éd. Gallimard/Quarto. Le recueil des polars dans le Harlem de l'après guerre.
– «Harlem Quartet», de James Baldwin, éd. Stock. Un chef-d'œuvre de colère, d'ironie, de crudité et de tendresse.
– «Harlem», de Eddy L. Harris, éd. Liana Levi. Une réflexion sur le quartier et ce qu'il a représenté pour l'identité afro-américaine.

■ DVD

– «Shaft, les nuits de Harlem», de Gordon Parks, Warner Bros. Le film symbole de la «blaxploitation».
– «Malcolm X», de Spike Lee, Pathé. La vie emblématique du leader noir passé de la prison à la foi et à la révolte.
– «American Gangster», de Ridley Scott, Universal Pictures. L'histoire de Franck Lucas, le truand qui régna sur le trafic d'héroïne dans les années 1970.



**Ce nouveau
venu emploie
les gens d'ici**

Dans son restaurant, Zane Tinkel a embauché des gens du quartier pour éviter les critiques. A Harlem, le chômage est bien supérieur à celui frappant le reste de Manhattan.



Une histoire de discrimination et de fierté



Dans les années 1920, la bourgeoisie noire de Harlem résidait sur les hauteurs surnommées «Sugar Hill».

General Photographic Agency / Getty Images

L'ESSOR CULTUREL DE LA «HARLEM RENAISSANCE»

En 1930, Central Harlem compte plus de 70 % de Noirs. Avec la présence d'une bourgeoisie noire à Sugar Hill et l'effervescence culturelle autour de la fierté du «New Negro» (le Nouveau Noir), l'époque sera connue sous le nom de «Harlem Renaissance». Des années 1920 au milieu des années 1930, jazz (Duke Ellington, Fats Waller, Jelly Roll Morton...), littérature et théâtre (Alain Locke, Langston Hughes, Zora Neal Hurston...), peinture (Charles Alston, Jacob Lawrence) animent la scène. Mais Duke Ellington joue au «Cotton Club» devant un public blanc, du fait de la ségrégation. Harlem est aussi le royaume des loteries clandestines, d'abord affaire des gangs noirs avant que la mafia ne s'y intéresse.

UNE ÎLE ACHETÉE PAR LES HOLLANDAIS AUX INDIENS

En 1658, le gouverneur néerlandais Peter Stuyvesant crée New Haarlem sur l'île achetée aux indiens Delaware. Devenue Harlem en 1664 sous les Britanniques, c'est une bourgade rurale et bourgeoise jusqu'au milieu du XIX^e siècle et l'arrivée des Irlandais. Elle est rattachée à New York en 1873. L'annonce, en 1880, de la prolongation du métro de Manhattan, provoque la frénésie des promoteurs qui multiplient les maisons «brownstone» et les «apartments» pour la bourgeoisie blanche. Mais l'extension du métro est retardée, la surabondance de logements fait chuter les prix attirant les immigrants juifs d'Europe orientale puis les Italiens. En 1904, après une nouvelle crise immobilière, un promoteur Noir, Philip Playton, loue à bail les appartements aux Blancs et les propose (plus chers) aux locataires afro-américains. Mais la plupart des propriétaires demeurent blancs et louent aux Noirs à des prix supérieurs au reste de Manhattan, ce qui conduit au partage des appartements et à la surpopulation.



Au «Cotton Club», les musiciens noirs se produisaient exclusivement pour les Blancs.

Lebedev / Rue des Archives

LA LUTTE POUR LES DROITS, DE MARCUS GARVEY À MALCOLM X

En 1934, le mouvement «N'achetez pas où vous ne pouvez travailler» organise le boycott des commerces dont les propriétaires refusent d'embaucher les Noirs. Harlem conforte son rôle de «capitale politique» acquise avec la présence de militants comme W. E. B. Du Bois, intellectuel et poète, défenseur des droits civiques, cofondateur de la National Association for the Advancement of Colored People (NAACP) dont il dirige le journal «The Crisis» (créé en 1910), ou Marcus Garvey, entrepreneur «prophète» du panafricanisme, créateur de la Universal Negro Improvement Association (1917). En 1935, Harlem connaît ses premières émeutes avec la rumeur infondée d'un garçon tué par la police suite à un vol. Une autre émeute suit en 1943, lorsqu'un soldat est tué par un policier, provoquant la destruction de centaines de commerces, la mort de 6 personnes et 185 blessés. Grèves des loyers face aux conditions de logements en 1960, boycott des écoles en 1964, émeutes la même année après la mort d'un jeune garçon, Harlem alterne mouvements pacifiques et violents. Aux thèses intégrationnistes de Martin Luther King, s'opposent celles plus radicales des Black Muslims, comme la Nation of Islam à laquelle appartient Malcolm X avant de s'en séparer en 1964 et d'être assassiné par trois de ses membres, en 1965. Le Black Panther Party, né sur la côte ouest en 1966 et plus proche du marxisme, est présent à Harlem. Après l'assassinat de Luther King en 1968, de nouvelles émeutes font deux morts.

LES ANNÉES SOMBRES DE L'HÉROÏNE ET DU CRACK

C'est en 1971 que sort le film «Shaft», de Gordon Parks, symbole des films de la «blaxploitation», réalisés par des Noirs et qui donnent une vision sans fard de la réalité de Harlem. D'abord abandonnées par les Blancs puis par les Noirs qui le peuvent (entre 1950 et 1990, Harlem perdra 50 % de sa population), les rues sont ravagées par l'héroïne venue avec la guerre du Vietnam et les importations du caïd Franck Lucas (qui inspira Ridley Scott pour «American Gangster»). Avec un taux de mortalité infantile deux fois supérieur au reste de la ville, le quartier est dévasté par le crack des années Reagan, des connexions entre CIA, trafiquants et contre-révolutionnaires d'Amérique Latine durant les années 1980. La municipalité possède peu à peu 60 % des logements de Harlem, saisis aux propriétaires qui les ont abandonnés.



C'est à l'«Audubon Ballroom», une salle de Harlem, que Malcolm X fut assassiné en 1965.

Bettmann / Corbis

LE RENOUVEAU IMMOBILIER ET L'OUVERTURE DU QUARTIER

La ville cède les immeubles à ceux (notamment les églises) qui s'engagent à les entretenir (avec quelques scandales au passage). A partir de 1987, elle lance des travaux de réhabilitation du quartier. Des habitants se mobilisent pour améliorer l'environnement, ouvrir des écoles. A partir de 1994, l'Upper Manhattan Empowerment Zone, créé sous Bill Clinton, apporte 300 millions de dollars et 250 millions en exonération d'impôts. Rudolph Giuliani, le maire, applique, lui, sa politique de «tolérance zéro» face au crime. Malgré de nouvelles émeutes en 1995 contre les commerçants juifs de la 125^e, la rénovation se poursuit et Harlem USA, premier centre commercial depuis trente ans, ouvre en 2000. Mais l'embourgeoisement et le départ des plus pauvres, souvent noirs, remettent en cause l'identité du quartier.



●●● l'immense Andrew Ecker, il y a trois ans. Le jeune homme ne dispose que d'un salaire modeste de prof mais loge dans les Dunbar Apartments, cité de pierres brunes que Rockefeller avait construit en 1926 pour les Afro-Américains : «Le reste de Manhattan ressemble à Disneyland, dit Andrew. Ici, les gens se connaissent. Les barbecues au pied des immeubles, la musique et les fumeurs de marijuana ne me dérangent pas. Je vis ici parce que j'aime ce voisinage, son histoire. Je ne pense pas être un problème...» Kurt Thometz, lui aussi, est venu pour l'histoire. Passionné de littérature africaine et noire américaine, ce bibliophile excentrique a ouvert une librairie dans sa belle maison du XIX^e siècle, à Sugar Hill, la «colline du fric» chantée par Duke Ellington. «Musiciens, poètes, militants, truands... Tout le gratin de Harlem a vécu dans le coin», explique Kurt. Aujourd'hui, avec ses voisins, dont la délicieuse Marjorie Elliott, vieille dame qui, chaque dimanche, ouvre son appartement à des concerts de jazz, il entretient cette tradition de Harlem où la culture passait par les salons privés.

Mais tous les Blancs ne montrent pas les mêmes capacités d'intégration. C'est l'avis de Valérie Jo Bradley, qui fut parmi les «pionniers» noirs de retour dans les années 1990. Elle vient de cosigner le premier guide touristique sur Harlem et tient un Bed and Breakfast près du Marcus Garvey Park, qui était l'un des hauts lieux du deal et de la prostitution. Pendant des mois, avec d'autres, elle a protesté pour que la police fasse son travail, s'est démenée pour rendre le parc vivable. Les maisons autour ont, de nouveau, attiré les Blancs. Mais certains ne

supportaient pas les percussionnistes qui se retrouvaient dans le parc, les soirs d'été. Les tambours africains ont été interdits : «Seule une minorité était gênée, mais ces gens-là plient le monde à leurs désirs», commente Valérie. Ailleurs, on reproche aux nouveaux arrivants d'acheter pour spéculer ou d'envoyer les enfants dans les écoles du bas Manhattan pendant que celles du quartier sont négligées.

Dans les locaux surannés du «Amsterdam News», vénérable hebdomadaire de Harlem, le journaliste Herb Boyd contrebalance ces critiques : «Depuis que les Blancs sont revenus, il y a plus d'employés à la poste, les boîtes aux lettres sont réparées, les feux tricolores fonctionnent, les ordures sont ramassées...» Il y a dix ans, quand il a appris que le quartier serait l'un des premiers à être équipés en fibre optique, Howard Dodson a su que la population allait changer : «Ce n'était pas pour permettre l'accès des Noirs aux nouvelles technologies», raille le directeur du Schomburg Center, une institution culturelle dont les expositions attirent ici près de 120 000 personnes par an. Il est bien placé pour mesurer l'ampleur de la contradiction : «Vous ne pouvez pas vous opposer à la ségrégation raciale et interdire ce quartier ●●●

Des Blancs s'installent ici par amour du basket ou de la culture

Black was beautiful...

Michael Henry Adams, spécialiste de l'histoire et de l'architecture du quartier, se désole de voir le patrimoine disparaître et redoute que le départ des habitants noirs de Harlem prive «tous les Afro-Américains de pouvoir politique».



L'avenir hors des gangs

Oshy (debout) et Steven (au centre) ont connu cette rue désertée et soumise aux gangs. Ils disent que c'est la musique qui les a sauvés : l'un est chanteur, l'autre D.J. Oshy a été contraint de quitter son voisinage d'enfance à cause de la hausse des loyers.

... aux Blancs. Mais pour les Noirs, Harlem a plus d'importance symbolique, culturelle et politique que n'importe quel autre endroit. La question est de savoir comment préserver cette histoire... Si les médias aiment parler de la «New Harlem Renaissance», en allusion à l'ébullition culturelle des années 1920, beaucoup craignent que, cette fois, elle ne concerne que l'immobilier et des restaurants branchés. «Si Mandela est venu à Harlem, en 1990, ce n'était pas parce qu'il y avait les meilleurs restaurants de la ville...», rappelle le sénateur Bill Perkins, qui fut le premier démocrate à soutenir Obama quand les politiciens de Harlem faisaient les yeux doux aux Clinton.

Certes, de nombreuses statues ont poussé représentant les grands leaders politiques et culturels. Certes, l'«Apollo», qui a vu débiter tout ce que le jazz, la soul et le R'n'b compte de célébrités, ou le «Lenox Lounge», qui a servi de décor aux films «Shaft» et «American Gangster», sont redevenus des hauts lieux nocturnes. Mais Alvin Reed, l'élégant propriétaire du «Lenox Lounge», le reconnaît, sa clientèle est surtout blanche : «C'est pour les jeunes du quartier que j'ai sauvé l'endroit, en 1988. Je pensais qu'ils viendraient pour découvrir notre musique commune. Je me suis trompé.» Il marque une pause, relève le bord de son chapeau noir et confesse une autre faute : «Nous sommes partis aux pires années du quartier. Nous avons cru que Harlem était à nous parce que personne n'en voulait. C'était une erreur.» Et Curtis Sherrod, l'un des pionniers du rap qui a fondé ici le Hip Hop Cultural Center, pour associer musique, graffitis et programmes éducatifs, craint que Harlem soit bientôt aussi aseptisé que Times Square, ou réduit au simple décor qu'est devenu le Vieux Carré de la Nouvelle-Orléans : «Dans dix ans ce quartier ne sera ni noir, ni blanc, ni jaune... Mais vert.» La couleur du dollar. ■

CAP SUR HARLEM

VISITER

■ **Welcome to Harlem.** Une agence tenue par des gens du quartier, des passionnés qui peuvent organiser des visites sur mesure. Carolyn Johnson, qui la dirige, a aussi corédigé le premier guide sur Harlem, que l'on peut se procurer sur place.

• 2360 Frederick Douglass Boulevard. Tél. : (212) 662-779.

■ **Schomburg Center.** Emanation de la New York Public Library, ce centre de documentation propose expositions, conférences et concerts liés aux cultures d'origine africaine.

• 515 Malcolm X Boulevard. Tél. : (212) 491-2200.

■ **Studio Museum.** Le premier musée des États-Unis exclusivement consacré à l'art nègre. Outre les peintures et les sculptures, il abrite une belle collection de photographies de James Van der Zee, figure de Harlem.

• 144 W. 125th Street. Tél. : (212) 864-4500.

■ **Mama's Foundation for the Arts.** Créé par l'infatigable Vy Higginsen, personnalité des comédies musicales de Broadway, ce centre est ouvert (gratuitement) aux jeunes des quartiers qui veulent chanter le gospel. S'en dégage une incroyable énergie et beaucoup de talent.

• 149 W. 126th Street. Tél. : (212) 280-1045.

SE LOGER

■ **Aloft Harlem Hotel.** Le dernier-né des hôtels-boutiques de Harlem, idéalement placé. Et, ouverture récente oblige, pas encore trop cher. Le bar devient l'un des lieux de rendez-vous du quartier.

• 2300 Frederick Douglass Boulevard. Tél. : (212) 749-4000.

■ **Jumel Terrace Bed & Breakfast.** Sur les hauteurs de Harlem, un petit appartement ou une chambre, dans une rue très tranquille. Pour le plaisir des livres de la petite librairie et de la conversation avec Kurt et Camilla Thometz, les propriétaires.

• 426 W. 160th Street. Tél. : (212) 928-9525.

SE RESTAURER

■ **Miss Maude's Spoonbread Too.** Un restaurant tout simple pour une cuisine familiale et rustique très appréciée des gens du quartier.

• 547 Lenox Avenue. Tél. : (212) 690-3100.

■ **Red Rooster.** A peine ouvert par Marcus Samuelson, Ethiope de naissance et Suédois d'adoption, le restaurant ne désemplit pas.

• 310 Lenox Avenue. Tél. : (212) 792-9001.

BOIRE UN VERRE

■ **Lenox Lounge.** L'institution de Harlem, pour la qualité de son jazz et sa fameuse salle décorée avec un motif de peau de zèbre. Fait aussi restaurant avec une «soul food» de qualité.

• 288 Lenox Avenue. Tél. : (212) 427-0253.

■ **St. Nick's Jazz Pub.** Le plus vieux des clubs de jazz fonctionne sans interruption depuis les années 1940. C'est aussi un des plus authentiques et des plus agréables.

• 773 St. Nicholas Avenue. Tél. : (212) 283-9728.



Le «Red Rooster», sur Lenox Avenue. Ce nouveau restaurant est déjà la coqueluche de toute la presse new-yorkaise

“Ma ville est un cocktail”

Le maire Michael Bloomberg nous raconte la New York dont il est fier : solidaire, écolo et innovante.

GEO Près de dix ans après le 11-Septembre, le chantier de Ground Zero piétine. Pourquoi ce retard dans les travaux ?

La reconstruction du site du World Trade Center est un projet de développement urbain extrêmement compliqué. J'ai déployé de réels efforts pour assurer l'avancée des travaux – et aujourd'hui, on peut voir les quarante premiers étages de la «Tour de la Liberté» s'ériger au-dessus du sol. La pièce maîtresse du site du World Trade Center reconstruit sera le Mémorial, et son inauguration à l'occasion du dixième anniversaire est un important signe de progrès. Le Mémorial offrira aux visiteurs un lieu pour se recueillir mais aussi pour apprendre et regarder de l'avant.

Quelle est, selon vous, la principale spécificité de votre ville ?

A New York, chaque habitant est une partie infime d'un énorme cocktail, pas d'une mosaïque : c'est un brassage constant de différentes identités, avec des personnes issues de toutes sortes de milieux et venant des quatre coins du monde. A chaque pâté de maisons, vous pouvez croiser des gens appartenant à une centaine de nationalités différentes, chacun avec un parcours social distinct. C'est unique. Vous ne trouverez cela nulle part ailleurs. New York est en quelque sorte la «résidence secondaire» du monde. Près de 40 % des New-Yorkais sont nés outre-Atlantique. La diversité de notre ville est ce qui fait notre force.

En 2007, vous avez lancé PlaNYC, un projet de transformation urbaine comprenant 127 propositions pour lutter contre le changement climatique. Où en est-on aujourd'hui ?

PlaNYC est la plus importante initiative en faveur de l'amélioration de l'environnement urbain qu'ait jamais connue la ville. Nous sommes en train de rendre nos immeubles «verts», nous conduisons une étude sur la qualité de l'air, nous rénovons les parcs publics et les cours d'écoles. Nous avons aussi repeint en

blanc près d'un million de mètres carrés de toits pour réfléchir les rayons du soleil, afin de réduire les coûts en air conditionné et donc la consommation d'énergie et les émissions de gaz à effet de serre. Enfin, nous construisons une nouvelle ligne de métro pour la première fois depuis des décennies et nous plantons plus d'un million d'arbres supplémentaires dans la ville. Notre but est de devenir la plus grande ville verte du monde d'ici à 2030.

Les pistes cyclables, les espaces verts et piétonniers dans le centre-ville...

Beaucoup de ces projets s'inspirent d'idées développées en Europe, non ?

New York est une ville mondiale, ce n'est donc pas une surprise si nous allons de par le monde chercher des idées innovantes – et «volons» les meilleures ! Nous nous sommes tournés vers plusieurs villes européennes, y compris Paris, mais aussi vers Sao Paulo ou Singapour, pour puiser notre inspiration.

Y a-t-il des réalisations dont vous êtes très fier en matière d'environnement ?

La High Line est un exemple extraordinaire de réhabilitation d'un espace urbain. En flânant dans ce parc suspendu, aménagé sur une ancienne voie ferrée désaffectée, les visiteurs découvrent un peu de l'histoire de New York mais aussi l'un des quartiers les plus charmants de Manhattan sous un nouveau jour. Autre réussite : l'interdiction de fumer dans les lieux de travail. Cette décision a eu un énorme impact sur la santé publique. La ville compte 350 000 fumeurs de moins et l'espérance de vie des New-Yorkais a augmenté d'une année et sept mois en neuf ans ! L'interdiction de fumer dans les bars et les restaurants est aujourd'hui très bien acceptée, et nous nous attendons au même accueil pour la loi interdisant de fumer dans les parcs publics et sur les plages, qui entrera en vigueur dans deux mois.

Quels sont les lieux, quartiers ou récents projets urbains que vous recommanderiez en priorité à un touriste ?



UN ÉLU MILLIARDAIRE

Michael Bloomberg, 69 ans, est maire de New York depuis 2001. Selon le classement du magazine «Forbes» de 2010, cet homme d'affaires détient la 20^e fortune du monde, avec 12,7 milliards d'euros.

Outre la High Line, le Museum of the Moving Image (musée du Cinéma et de la TV). C'est un lieu incontournable dans le Queens et il vient d'être entièrement rénové. J'ai toujours pensé aussi que le ferry de Staten Island était «le» rendez-vous à ne pas manquer. Vous y avez les meilleures vues de New York et de «dame» Liberté dont on puisse rêver – le tout, gratuit !

Votre prédécesseur, Rudolf Giuliani, est souvent identifié comme celui qui a rendu New York plus sûr. Et vous, quelle image aimeriez-vous léguer ?

Je laisse cela aux historiens, mais je suis très fier de ce que nous avons réussi à faire en faveur de l'éducation. Nous avons remis d'aplomb un système éducatif public dévasté, qui a mis en échec une génération entière d'étudiants. Depuis que j'ai pris mes fonctions, le nombre de jeunes diplômés et les niveaux de réussite scolaire ont dépassé tous les records. Il nous reste encore beaucoup à faire pour que chaque étudiant reçoive une éducation de première qualité, mais nous revenons de loin. L'éducation des jeunes d'aujourd'hui est le plus important investissement que nous puissions faire pour l'avenir de New York. ■

Propos recueillis et traduits de l'anglais par ALEXANDRA GENESTE

LES PARCS



PELHAM BAY PARK [Bronx]. Hunter Island a été classée réserve géologique pour ses roches granitiques formées à l'ère glaciaire, il y a 15 000 ans.

L'ENVERS DE LA



MÉGAPOLE

des havres de végétation luxuriante. Visite de cette autre New York.

PAR JEAN-YVES DURAND



Photos: Joel Meyerowitz. Courtesy: Elizabeth A. Gailly



FOREST PARK [Queens] Ses 2 500 pins aux troncs anthracite furent plantés en 1914.





RIVERSIDE PARK [Manhattan]. Ses cerisiers en fleur confèrent aux berges de l'Hudson une allure japonaise.



BRONX PARK [Bronx]. Et

PLAGES, FORÊTS, CASCADES, PRAIRIES... TOUS





traversant son gigantesque zoo, la Bronx River joue aux chutes du Niagara, version miniature.



WOLFE'S POND PARK [Staten Island]. Semés de bois inondés, ses

LES PAYSAGES D'UNE AMÉRIQUE DES ORIGINES



Le sable a repris ses droits sous les restes de cet ancien ponton, à l'entrée de la Jamaica Bay.



PROSPECT PARK [Brooklyn]. Ce bois encaissé fut aménagé vers



marais font penser aux bayous de Louisiane.



1865 au fond d'une gorge naturelle.

La municipalité protège cet héritage

En 2004, Adrian Benepe, responsable des espaces verts de New York, commandait à Joel Meyerowitz un inventaire en images des parcs de la mégapole. Au cours des quatre années qui suivirent, le photographe allait découvrir que la « jungle de béton » à laquelle on compare souvent sa ville, était loin d'avoir tout recouvert. Sur les 117 kilomètres carrés de parcs urbains, plus de 35 ont en effet été lais-

sés volontairement à l'abandon, sur décision municipale, pour qu'ils retournent à leur état primitif. De ces espaces méconnus des New-Yorkais eux-mêmes, Joel Meyerowitz a tiré d'étonnants clichés qui révèlent une végétation luxuriante poussant à deux pas des gratte-ciel ou aux marges de la cité. Il les a rassemblés dans un livre intitulé « Legacy » (« Héritage »). Car pour lui, ces retraits préser-

vées constituent le plus grand trésor de la ville. Refuges d'une abondante faune sauvage et de plus d'une centaine d'espèces rares de plantes, elles répondent au besoin de nature et d'évasion de ses habitants qui viennent y retrouver, écrit-il, « ce sentiment de solitude propice à une régénération spirituelle ». Et les paysages de l'Amérique originelle qu'ont contemplés leurs ancêtres, les premiers colons. ■

Une coulée verte le long de l'Hudson

4 RIVERSIDE PARK
Bienvenue au port
Février d'Amérique, ormes et cerisiers... Ce parc donnant sur le fleuve Hudson abrite diverses espèces d'arbres et aussi un port de plaisance.

5 FOREST PARK
Chênes centenaires
Cette réserve naturelle préserve la plus grande forêt de chênes du Queens, dont certains vieux de 150 ans. On y trouve aussi un golf, qui fut créé en 1901.

■ Principaux parcs et réserves naturelles
■ La sélection de GEO

4 WOLFE'S POND PARK
Un air de préhistoire
Ce parc boisé recèle une colonie de limules, des arthropodes marins qui n'ont pas évolué depuis 500 millions d'années.

1 MORNINGSIDE PARK
Une falaise en plein Harlem
On découvre ici une falaise émaillée de cascades et des étangs où nagent colverts et grands hérons.

2 BRONX PARK
Canyon urbain
La Bronx River forme une gorge bordée de marais et d'érables, repaire des aligettes et des rats musqués.

3 PELHAM BAY PARK
Au flux des marées
Hébergeant plus de 400 espèces animales, le plus grand parc de la ville de New York (11 km²) comprend un rare écosystème de marée intérieure.

ETAT DU NEW JERSEY



7 PROSPECT PARK
Des mini lacs
Sa forêt et son « Watercourse », un chapelet de lacs reliés par un cours d'eau, attirent quelque 200 espèces d'oiseaux.

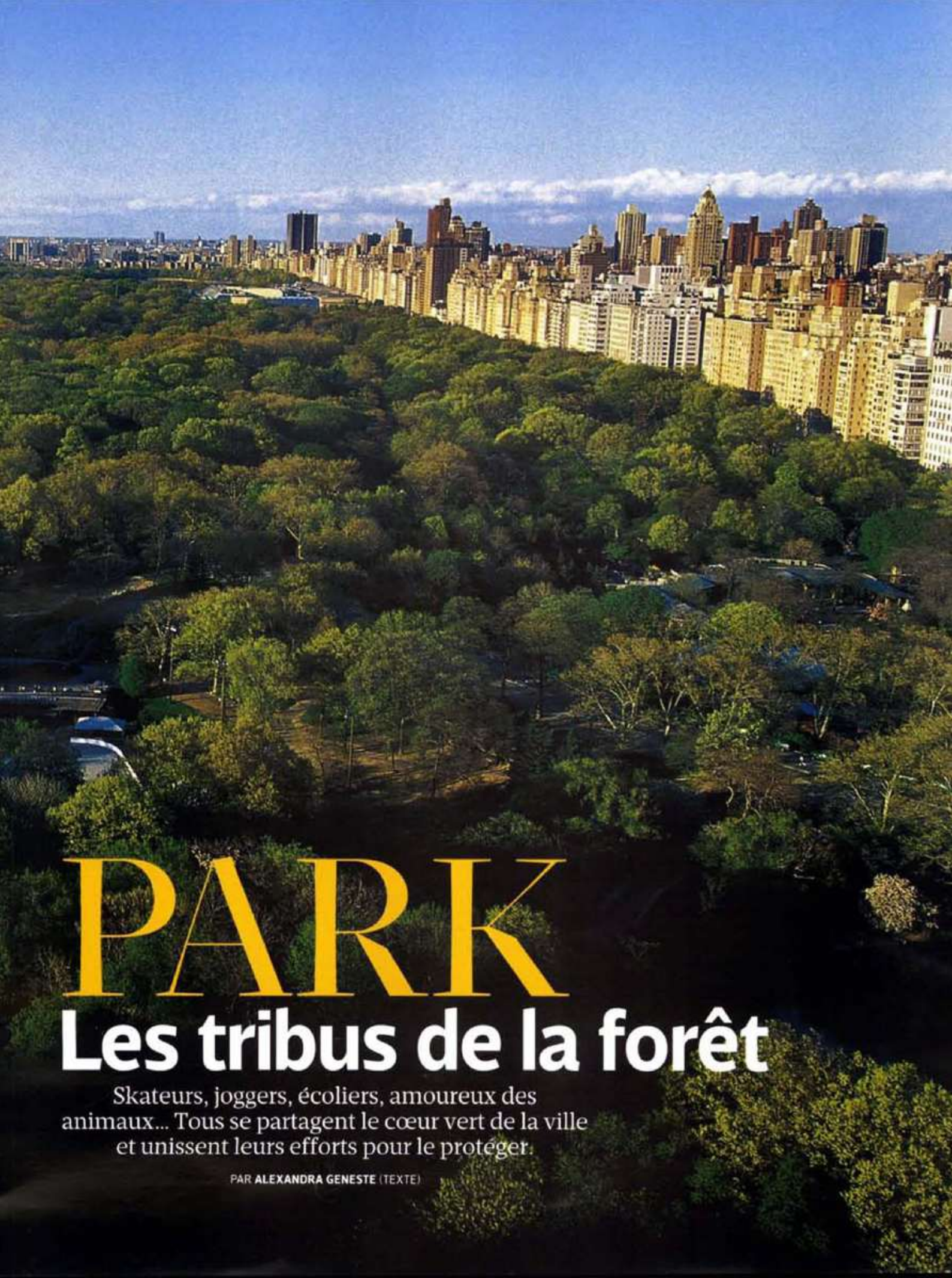
3 MARINE PARK
Rapaces en vue
Ses prairies inondées et ses marais salants en font une escale des oiseaux migrateurs. Et la demeure d'un seigneur des mers : le balbuzard pêcheur.

9 NORTH BROTHER ISLAND
Nurserie géante
Couverte d'une forêt dense et de fougères, cette île de l'East River est un site majeur de nidification pour les colonies d'oiseaux aquatiques.

**Un écosystème
de 360 hectares**

Faucons pèlerins, poissons, mais aussi coyotes : longeant la 5^e Avenue, le parc de 360 hectares est un véritable biotope. Quarante mille écoliers y effectuent d'ailleurs chaque année leur « classe verte ».

CENTRAL



PARK

Les tribus de la forêt

Skateurs, joggers, écoliers, amoureux des animaux... Tous se partagent le cœur vert de la ville et unissent leurs efforts pour le protéger.

PAR ALEXANDRA GENESTE (TEXTE)

Pour les oiseaux migrateurs, c'est une aire de repos majeure sur la route atlantique

C'est un matin comme les autres pour Rik Davis, si ce n'est cet air vif autour du bassin gelé, le Conservatory Water, sur lequel les enfants font habituellement voguer leurs bateaux à voile ou télécommandés. Chaque jour, depuis 1995, le photographe d'une cinquantaine d'années plante ses deux télescopes près de ce plan d'eau de Central Park et scrute le ciel par-delà les toits des immeubles de la 5^e Avenue qui surplombent le parc. Il vient de le voir s'élancer, toutes ailes déployées, dans un envol majestueux. «C'est lui, s'exclame-t-il, en pointant du doigt le rapace. C'est le plus célèbre oiseau du monde!» A ses côtés, Stella Hamilton trépigne, l'œil collé dans le viseur : «Pose-toi, mon héros, pose-toi pour que l'on te voie», marmonne la riveraine d'une voix maternelle. «Pale Male» (Mâle pâle) est le surnom que les New-Yorkais ont donné à cette buse à queue rousse qui a eu la chic idée d'aller se nicher sur une corniche au douzième étage de l'un des bâtiments les plus élégants du quartier.

Chaque année, entre la fin de l'été et les premiers jours de l'hiver, plus d'une douzaine d'espèces de rapaces survolent les 360 hectares du célèbre parc public, situé sur la route atlantique des oiseaux migrateurs. Pale Male, lui, a opté pour la sédentarisation, depuis 1993. Il dort en ville mais chasse à Central Park, où sa vingtaine de rejetons a sûrement pris refuge, explique Rik, dont la mère et la grand-mère étaient déjà des «birdwatchers» (observatrices d'oiseaux). «Il est devenu la mascotte de New York», raconte Frédéric Lilien, le réalisateur belge du documentaire «La Légende de Pale Male», qui seize années durant a filmé la relation très privilégiée de cet oiseau de proie avec les citadins.

Des New-Yorkais devenus, comme Rik et Stella, des observateurs inconditionnels de ce rapace au destin exceptionnel, Central Park en est plein : photographes, écolos, riverains ou chercheurs du musée d'Histoire naturelle voisin qui profitent de leur pause déjeuner. Les «birdwatchers» sont légion dans cet oasis de verdure en plein cœur de Manhattan accueillant plus de 6 000 oiseaux de 60 espèces différentes. Le parc, qui s'étend sur près de 4 kilomètres, est «une aire de repos stratégique pour les oiseaux migrateurs», explique le «Park Commissioner» Adrian Benepe, responsable des espaces verts de New York. Et de souligner le caractère «unique» de l'endroit où foisonne «une vraie vie sauvage» en plein centre urbain. Dvoué à la protection de l'environnement depuis plus de trente ans, ce New-Yorkais «pure souche» comptait parmi les premiers «Park Rangers» (gardes forestiers) de la ville

Des plaisirs pour chaque âge

Parmi les 29 statues du parc, celle d'«Alice au pays des merveilles» fascine les enfants. Pour la bronzzette, direction les 6 hectares de pelouse de Sheep Meadow (en bas).

en 1979. Il décline, comme autant de trophées, les espèces «exotiques» d'oiseaux peuplant le parc : faucons pèlerins, hérons argentés, grand ducs, moqueurs chats, geais bleus... En novembre dernier, la découverte d'une grive à collier par deux promeneurs a mis en émoi la petite coterie des amis des bêtes de Central Park. Alertés par un e-mail collectif, les quelque 600 amateurs d'ornithologie regroupés au sein d'un réseau social débarquèrent aussitôt. L'oiseau brun à la gorge orangée, qui se reproduit en Californie, est censé hiberner sur les côtes de l'Alaska, pas à deux pas de Broadway. Ardith Bondi, une biologiste à la retraite qui vient au parc au moins une fois par semaine, en est à sa quatrième heure de balade bucolique. Il fait - 5° C ●●●





Canoë l'été, patinage l'hiver

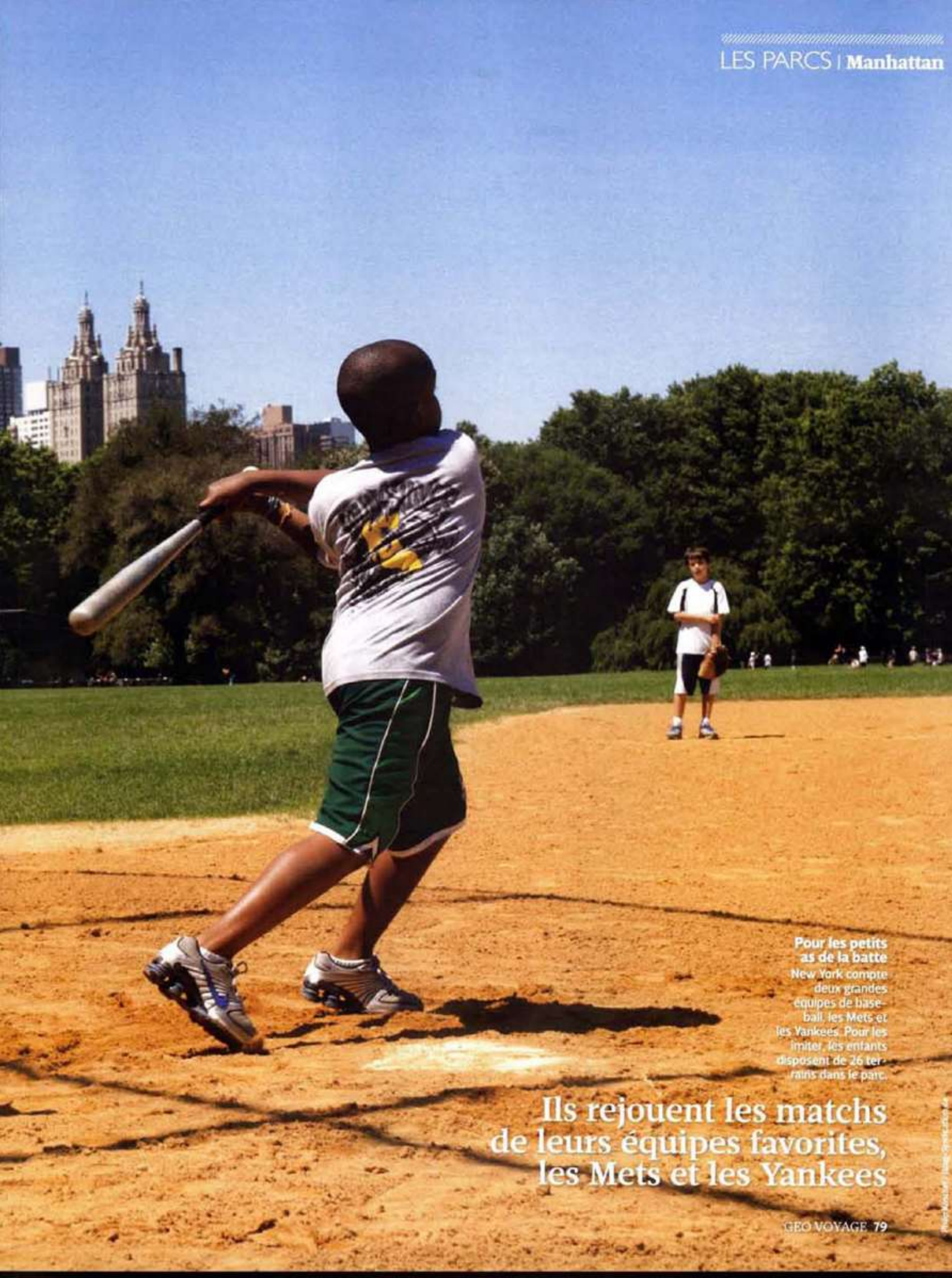
Le parc le plus fréquenté des Etats-Unis compte quatre lacs artificiels. S'étendant sur 7,3 hectares, The Lake (ci-contre), creusé en 1858 sur un ancien marécage, accueille en été les amateurs de canoë et, en hiver, les patineurs sur glace.

A savourer en musique ou en plein silence

Break, Poppin' ou Crunk... Près de la fontaine de Bethesda, les amoureux de la culture hip-hop peuvent découvrir les nouvelles figures et les rythmes sur lesquels s'affrontent les collectifs de danseurs (ci-dessous). Préférant le silence, les ornithologues amateurs passent leur temps à observer et photographier l'une des 60 espèces d'oiseaux qui fréquentent le parc (en bas à gauche).







Pour les petits
as de la batte
New York compte
deux grandes
équipes de base-
ball, les Mets et
les Yankees. Pour les
imiter, les enfants
disposent de 26 ter-
rains dans le parc.

Ils rejouent les matchs
de leurs équipes favorites,
les Mets et les Yankees



Les rendez-vous des fanas du «Park»

1 Wollman Ice Skating Rink

Cette patinoire attire les amateurs de glisse d'octobre à début avril. En été, elle se mue en square d'attractions et de jeux pour les enfants, les Victorian Gardens.

2 Heckscher Playground

La plus vaste (12 hectares) des 21 aires de jeux du parc est dédiée aux enfants qui adorent escalader son labyrinthe rocheux garni de tunnels, cascades et toboggans.

3 Zoo de Central Park

Quelque 130 espèces habitent ce zoo où leur milieu est reconstitué, de la forêt pluvieuse à la banquise. Les enfants raffolent de la «Forêt enchantée», conçue pour eux.

4 Rumsey Playground

De juin à août, cette aire de sport sablonneuse accueille le public de la «Summerstage», un festival de concerts gratuits à forte dominante «musiques du monde».

5 Loeb Boathouse

Surplombant The Lake, l'immense terrasse de ce restaurant fait le plein aux beaux jours. Après le déjeuner, on peut y louer un vélo, une barque ou une gondole.

6 Belvedere Castle

Ce château de style écossais est très apprécié pour sa vue à 360° sur le parc. Il constitue aussi un observatoire privilégié pour les amoureux des oiseaux.

... au dehors, elle a glissé des chauffe-mains dans ses gants et tient son téléobjectif à bout de bras. Ardith ne vient jamais seule, car, dit-elle, «il faut plus d'une paire d'yeux pour ne rien rater du spectacle». Son amie Alice Deutsch, devenue comme elle une «birdwatcher» sur le tard, joue les éclaireuses à ses côtés, armée de jumelles.

Côté mammifères, les surprises ne manquent pas non plus. L'an dernier, un coyote, provenant sans doute des banlieues boisées au nord de New York, a été capturé près de l'immense lac gelé du Réservoir, qui s'étend sur 42 hectares au cœur du parc. Ce retour de la vie sauvage à Central Park est vu d'un bon œil par les défenseurs de la protection de l'environnement. Sauf quand une armée de rats laveurs infectés par la rage débarquent, comme l'an dernier, et sèment la panique au sein des Park Rangers. Sarah Aucoin, qui dirige l'unité des trente gardes forestiers de la ville, peut en témoigner. Il a fallu plusieurs patrouilles pour capturer la dizaine d'animaux malades et éviter

que la contamination ne prenne de l'ampleur. Cette mère de deux enfants, originaire de l'Arizona, souligne l'importance des Rangers en termes d'information et d'éducation auprès des habitués du parc. «Les usagers, ajoute-t-elle, se comportent souvent en maîtres des lieux, qu'ils soient joggeurs, cyclistes, skateurs ou fans de frisbee. Chacun s'approprie fièrement une partie du territoire en fonction de son activité.» Près de 25 millions de personnes par an visitent en effet le parc. Emmittoufflée dans son uniforme vert, la tête enfouie sous un feutre beige, Sarah Aucoin confie avoir parfois l'impression d'«administrer un petit pays». Entre les 40 000 écoliers y effectuant chaque année leur «classe verte», les riverains en quête de sérénité, les mélomanes se ruant aux concerts gratuits d'été et les centaines de sportifs prenant d'assaut le parc dès l'aube, le maintien de l'harmonie est un défi. Mais cette palette d'activités en un même lieu est ce qui fait le succès de cette oasis de verdure. «On quitte le parc le soir aussi groggy que si l'on avait vu dix films en une journée», confirme Lorie Adams, une New-Yorkaise qui chausse ses patins à glace l'hiver et ses rollerblades l'été.

C'est une vraie dévotion que vouent les New-Yorkais à Central Park. Preuve en sont les quelque 30 millions de dollars offerts chaque année en donations privées pour sa maintenance. Adrian Benepe va jusqu'à parler d'une «philanthropie

Les dons, petits ou grands, permettent de financer l'entretien de cet espace public



7 Delacorte Theater

Cet amphithéâtre en plein air de 1500 places reçoit en été le festival «Shakespeare in the Park». Chacun a le droit de retirer deux billets gratuits par spectacle.

8 Great Lawn

La «Grande Pelouse» (14 hectares) accueille pique-niques géants et concerts estivaux. On peut tout autant y entendre le New York Philharmonic que des grandes pointures pop-rock.

9 The Reservoir

C'est le plus vaste plan d'eau du parc. Une piste de 2,5 kilomètres encercle ses 43 hectares. On y croise aussi bien des stakhanovistes du jogging que de simples amateurs de promenade.

10 Conservatory Garden

Trois jardins y sont réunis : un italien, un anglais, un français. Ce dernier attire les foules pour ses parterres de tulipes au printemps et de chrysanthèmes à l'automne.

11 Lasker Pool and Rink

La piscine olympique abrite l'hiver une patinoire et une piste de hockey. Le lac voisin de Harlem Meer recèle plus de 50 000 poissons. On peut y pêcher... si on relâche les prises.

- Centre d'accueil et d'information
- Restauration
- Aire de jeux
- Activités sportives et récréatives
- Lieu de spectacles
- Lieu à visiter
- Monument remarquable
- Pour les enfants

verte», propre selon lui à New York. Dans la même logique, une armée de bénévoles – de 3 000 à 10 000 suivant les saisons – prête main forte, sept jours sur sept, au «Central Park Conservancy». Cet organisme privé, créé en 1980 par un groupe de mécènes, philanthropes et figures politiques pour la restauration du parc, assure plus de 85 % de son budget annuel et l'ensemble des travaux d'entretien. Parmi ces bénévoles, des centaines de fans d'horticulture. Chacune des 49 zones du parc est ainsi prise en charge par un jardinier, aidé d'une dizaine de mains vertes. Bon nombre de ces personnes sont des retraités, dont certains se dévouent déjà à Central Park depuis plusieurs années. «Ils le considèrent un peu comme leur propre jardin», résume Adrian Benepe, avant de souligner le caractère «donnant-donnant» de cet attachement, le bénévolat permettant de maintenir un tant soit peu de vie sociale et de rester en forme.

Souvent appelé le «poumon de la ville», Central Park est un des rares endroits de New York où l'ensemble des communautés convergent, relève le «Park Commissioner». Et de rappeler que la mégapole «est à 40 % peuplée d'immigrants de première génération». Ce caractère fédérateur était, en 1858, le premier objectif des concepteurs du parc, le journaliste et architecte paysagiste américain Frederick Law Olmsted et l'architecte britannique Calvert Vaux. «Les 3 500 ouvriers ayant contribué à sa



Des cerisiers venus du Japon

Au printemps, les joggers profitent des cerisiers en fleur bordant le Réservoir, le plus vaste lac. Certains ont été offerts en 1912 par le Japon.

construction pendant seize ans étaient européens, la plupart irlandais, explique Sara Cedar Miller, photographe et historienne de Central Park depuis les années 1980. Mais ce qui en fait un parc américain, c'est qu'il s'inscrit dans notre tradition démocratique en étant gratuit et ouvert à tous. Une caractéristique inhérente à son histoire, insiste l'auteur de trois ouvrages consacrés au lieu, «car il s'agit du premier parc construit par le peuple et pour le peuple» aux États-Unis. ■



Les paysans prennent le pouvoir

Jadis soumis à la malbouffe, les New-Yorkais se rebellent. Dans tous les quartiers fleurissent potagers, jardins et étals bio. Enquête sur une mutation.

PAR STÉPHANIE CHAYET (TEXTE)

A photograph of a rooftop garden in Brooklyn. In the foreground, there are lush green plants with bright orange flowers growing in raised beds. A concrete parapet wall runs across the middle ground, with a small potted plant sitting on it. To the right, a brick building with a window is visible. In the background, a large concrete building with an external staircase stands, and beyond that, the dense skyline of Manhattan is visible under a hazy sky.

urbains

**La récolte
sera livrée aux
riverains**

La «Eagle Street Rooftop Farm», située à Greenpoint (Brooklyn), offre une superbe vue sur Manhattan. Cette ferme produit, sur 600 m², trente variétés de fruits et légumes bio, livrés à bicyclette aux marchés, particuliers et restaurants du quartier.

Sur le toit de l'épicerie, une serre fournit les rayons en fruits et légumes

Prêts à tomber dans l'assiette !

Des tomates et des poivrons poussent sur le toit du «Roberta's», un restaurant à la mode du quartier de Bushwick, à Brooklyn. L'an dernier, les propriétaires ont agrandi leur potager suspendu afin de couvrir leurs besoins.

Difficile d'imaginer moins bucolique que cette artère du Queens bordée de vieux entrepôts et de concessionnaires automobiles. Comment deviner que c'est ici, sept étages au-dessus de l'asphalte, que poussent les variétés anciennes de tomates que l'on trouve tout l'été au menu des meilleurs restaurants de New York ? Et pourtant : juste avant le printemps 2010, Ben Flanner a fait hisser à la grue plus de 500 tonnes de terre sur l'immense toit d'une ancienne manufacture de pièces détachées de moteurs située sur Northern Boulevard. Ainsi est née «Brooklyn Grange», une exploitation agricole de 3 500 mètres carrés en plein cœur de la ville. «C'est

comme à la campagne, on peut faire pousser tout ce qu'on veut», assure le jeune fermier dans le monte-charge qui nous emmène jusqu'au 6^e étage, où il dépose des sacs de résidus de café donnés par un torréfacteur local pour fertiliser les plates-bandes. Encore une volée d'escaliers, et la porte s'ouvre sur un toit typiquement new-yorkais, dominé par la haute silhouette d'un réservoir d'eau et semé de climatiseurs. Les gratte-ciel de Manhattan scintillent au loin. On entend gronder le métro aérien.

Les sacs vont rejoindre le tas des fertilisants, augmenté régulièrement par les livraisons de «Western Queens Compost Initiative», une association qui composte les déchets organiques des marchés

de New York. La ferme n'utilise ni pesticides, ni engrais chimiques. Épaisses de 20 centimètres, ses plates-bandes peuvent accueillir presque tous les légumes de plein champ, même les betteraves et autres racines. «La seule difficulté est liée à notre situation en hauteur, explique Flanner. Le vent complique la culture des courges et des concombres et nous oblige à étayer la plupart des plants.»

Lors de sa première saison d'exploitation, la ferme a produit 5,5 tonnes d'aubergines, de tomates, laitues, carottes et aromates pour une quarantaine de restaurants et des centaines de particuliers, venus faire leur marché sur un étal installé dans le hall de l'immeuble. Puis seigle, orge et trèfle ont été semés pour l'hiver afin de protéger le sol de l'érosion. Flanner, qui a négocié un bail de dix ans, voit grand. «Je voudrais essayer la culture hydroponique (hors-sol), dit-il. Et j'aimerais bien avoir des poulets. Ce serait amusant.»





Si «Brooklyn Grange» est la première ferme commerciale de la ville, une douzaine d'autres, la plupart à but non lucratif, ont pavé le chemin avant elle. Depuis l'an 2000, dans le quartier de Red Hook (Brooklyn), un animateur social fait cultiver radis, fraises et rhubarbe sur un ancien terrain de baseball par les jeunes de la cité voisine. A Manhattan, les propriétaires de l'épicerie «Zabar's» approvisionnent leur rayon de fruits et légumes avec des serres installées sur leur toit et chauffées par leurs fours à pain. Des apiculteurs produisent du miel à Brooklyn. Partout, on s'initie à la boucherie, à la salaison, à la ricotta maison.

New York, métropole de 8 millions d'habitants, se rêve-t-elle un avenir paysan ? Sa façon de manger est, en tout cas, en pleine révolution. Les best-sellers anti-malbouffe du journaliste Michael Pollan et le documentaire «Fast Food Nation» ont changé les mentalités en faisant valoir les bénéfices d'une agriculture locale, saisonnière, durable. Le phénomène est tel qu'un néologisme, «locavore»,

est apparu en 2007 dans le «New Oxford American Dictionary» pour décrire les adeptes du mode alimentaire privilégiant les ingrédients locaux (les puristes se limitent à un rayon de 100 miles, soit environ 160 kilomètres).

Le locavore ne mange pas forcément biologique : il préfère une fraise du terroir, même traitée, à une mangue bio des Caraïbes. Dans un pays où les produits parcourent en moyenne 2 400 kilomètres pour arriver jusqu'au supermarché, il ne jure que par le coût énergétique, le goût, le respect des saisons. Michael Hurwitz, le président de «Greenmarket», qui gère tous les marchés fermiers de New York, insiste : «Plus les légumes voyagent, plus ils sont cueillis avant maturité et ont une valeur nutritionnelle supérieure. Je ne parle même pas du goût ! Quand le maïs que vous achetez a été récolté le matin même, sa qualité est incomparable.»

L'histoire des marchés fermiers de New York, ou «greenmarkets», reflète l'évolution des mentalités dans une ville où les pratiques alimentaires ont longtemps été dictées par les géants de l'agro-business. En 1976, alarmé par le déclin de l'agriculture familiale dans la fertile vallée de l'Hudson, deux activistes parvinrent à convaincre douze paysans de venir vendre leur production aux New-Yorkais au coin de la 59^e Rue et de la 2^e Avenue, en plein Manhattan. Trente-cinq ans plus tard, selon Michael Hurwitz, 234 fermiers écoulent leurs récoltes sur 52 marchés répartis à travers la ville, et la croissance s'est fortement accélérée au début des années 2000. «Le nombre de marchés a doublé il y a sept ans, poursuit le président de «Greenmarket». Nous sommes présents dans tous les quartiers, riches ou pauvres. Et nos fermiers s'adaptent aux demandes spécifiques des consommateurs dans les enclaves ethniques.»

Samedi matin, 11 heures. Le plus célèbre et le mieux achalandé de tous les «greenmarkets», celui ●●●

En prime, on recycle les épluchures

Quatre fois par semaine, Union Square accueille son «marché vert». Des fermiers des environs de New York y vendent leurs produits à une clientèle en majorité bobo. On peut même y apporter ses épluchures à jeter dans un bac à compost.

Des ténors du barreau et des traders se recyclent dans cette nouvelle agriculture

●●● d'Union Square, est devenu un rendez-vous incontournable pour les restaurateurs de la ville. Nate Courtland vient chercher des poulets pour le restaurant «Ici» de Brooklyn, où il vient d'être engagé comme chef. Avant de les récupérer, il s'arrête devant le stand de la laiterie «Tonjes». «Ils fabriquent le meilleur bleu du monde, mais c'est un fromage un peu capricieux, pas toujours disponible, dit-il. Quand ils en ont, je me jette dessus.» Plus loin, il remplit son panier de topinambours. «Je les débite en tranches très fines, je les fais frire, et je les sers avec un carpaccio de betterave.» Puis il s'enthousiasme pour de magnifiques radis à la peau vert tendre et au cœur rose fuchsia. «Ce sont des radis pastèque. Ils sont superbes, mais, hélas, extrêmement chers.»

Nate voudrait convaincre son fournisseur de poulets de livrer directement son restaurant, afin de pouvoir se concentrer sur le marché plus proche de Grand Army Plaza, à Brooklyn. Mais l'éleveur refuse : la commande hebdomadaire n'est pas suffisante pour qu'il se déplace. «Notre engagement en faveur de produits de proximité nous complique un peu la vie, estime Catherine Saillac, la propriétaire du restaurant «Ici». On doit courir dans toute la ville pour s'approvisionner. Si le camion de Nestor Tello, qui livre nos œufs depuis la vallée de l'Hudson, tombe en panne, on se retrouve sans œufs. Et puis on dépend de la météo, de la grêle, du gel. En 2009, il n'y a plus eu de tomates après le 1^{er} septembre, alors que l'année dernière, on en a eu jusqu'au 15 novembre. On ne contrôle pas grand-chose.»

Des contraintes stimulent parfois la créativité. Parce qu'il était impossible de se procurer de la viande locale au détail, les propriétaires du «Diner» et de «Marlow and Sons», deux restaurants adjacents

de Williamsburg connus pour leur cuisine à base de produits frais, ont envoyé l'un de leurs collaborateurs s'initier à la découpe des carcasses. «C'est comme ça que je me suis lancé, raconte le médiatique Tom Mylan, jeune star de la boucherie artisanale. On achetait les animaux entiers, et je les débitais à l'arrière du «Diner».»

Peu de temps après, cette équipe ouvrait la toute première boucherie new-yorkaise spécialisée dans la viande locale, «Marlow and Daughters». Aujourd'hui, New York en compte quatre autres, toutes aux mains de jeunes bouchers issus du monde de la cuisine. Car dans cette ville, comme l'explique Tom Mylan, «ce sont les restaurateurs qui donnent le tempo». En l'occurrence, une nouvelle génération de chefs qui, en mettant le culte de l'ingrédient et la religion de la provenance au centre de leur démarche, ont changé la donne. «Les restaurants sont les meilleurs ambassadeurs et les plus gros clients de nos marchés», estime Michael Hurwitz. Leurs commandes prévisibles et régulières ont permis à des fermes urbaines et à de petits élevages de se lancer. En contrepartie, les chefs ont leur mot à dire quand il s'agit de choisir les semences. «La ferme urbaine avec laquelle nous travaillons nous associe aux décisions au début de chaque saison, rapporte Catherine Saillac. C'est un vrai luxe que de pouvoir demander une certaine variété d'okra ou de radis pourpre.»

Certains restaurants vont encore plus loin et cultivent sur place leurs propres légumes. C'est le cas de «Roberta's». Cernée par un enclos de parpaings, fils barbelés et tôle ondulée, cette pizzeria branchée du quartier de Bushwick, à Brooklyn, héberge une station de radio consacrée à la «slow food» (cuisine régionale de qualité). Mais aussi deux serres et un potager où



Cultivateurs en herbe dans le Bronx

Des enfants du quartier participent à l'aménagement d'un jardin partagé. Sur l'ensemble de son territoire, New York compte un millier de ces parcelles communautaires où les riverains cultivent, pique-niquent, fêtent Halloween et même se marient.

poussent tomates et aromates. «En pleine saison, nous produisons 10 % de nos ingrédients, explique l'un des propriétaires, Chris Parachini. On aurait sans doute besoin d'une ferme de plusieurs hectares pour couvrir tous nos besoins. Mais, en attendant, cette expérience nous permet de faire pousser ce que l'on veut, de contrôler la qualité des produits du début jusqu'à la fin, et d'embellir ce quartier fait de friches postindustrielles. Et puis l'agriculture est une activité simple, tactile, immensément gratifiante. Elle est associée à une certaine qualité de vie – réelle et imaginaire – dont beaucoup d'entre nous sommes privés dans cette ville gigantesque et hyper-développée.»

On l'aura remarqué, ce grand retour à la terre est orchestré par des urbains surqualifiés. L'élégant Ben Flanner, tout juste 30 ans, avait un diplôme d'ingénieur et un job dans la finance avant de se lancer dans l'agriculture. L'éleveur Michael Yezzi, connu dans toutes les cuisines de



la ville pour ses cochons succulents, était avocat spécialiste de santé publique. Lorsqu'une ferme voisine de la maison de son beau-père fut mise en vente et convoitée par un promoteur, il l'acheta, quitta New York et s'improvisa éleveur. «On a commencé avec trois "arge black", une espèce rare, grasse et goûteuse très similaire aux cochons d'autrefois, dit-il. La deuxième année, on en avait cinquante-sept. Aujourd'hui, nous livrons six cochons par semaine à des restaurants de New York, et nous sommes présents sur trois marchés fermiers toute l'année.»

Tous les samedi matins, Michael Yezzi charge son camion pour aller vendre en personne ses œufs, ses côtes de porc, son bacon et son incomparable chair à saucisse aux herbes sur le marché de Grand Army Plaza. Il doit se lever aux aurores et faire trois heures de route, mais sa présence lui semble indispensable. Les New-Yorkais, explique-t-il, «veulent désormais regarder dans les yeux l'homme qui a élevé le cochon qu'ils vont rôti pour le dîner».

Le «Park Slope Food Coop», situé 782 Union Street (Brooklyn), est le plus grand supermarché vert coopératif des États-Unis. Ses clients doivent en être adhérents et consacrer 2 h 45 par mois à son fonctionnement.



OÙ MANGER BON ET BIO

MAGASINS ET MARCHÉS

■ **Greenmarkets.** Les paysans des environs de New York vont vendre leurs produits sur ces marchés. Chefs étoilés et particuliers s'y approvisionnent en radis multicolores, betteraves jaunes, aubergines tigrées, pissenlits et variétés indigènes de choux frisés. On y trouve aussi des fleurs, de la viande bio, des confitures artisanales et des fromages fermiers. Pour trouver toutes les informations sur ces «marchés verts» et leur liste exhaustive : www.grownyc.org/greenmarket. Les deux principaux sont :

• **Union Square Greenmarket** (Manhattan), les lundis, mercredis, vendredis et samedis.

• **Grand Army Plaza Greenmarket** (Brooklyn), les samedis à l'entrée nord-ouest de Prospect Park.

■ **Brooklyn Flea.** Ce marché aux puces qui héberge de nombreux stands de denrées artisanales «made in Brooklyn» est devenu un rendez-vous incontournable pour les «locavores» new-yorkais. A ne pas manquer : la délicieuse ricotta Salvatore, les pickles McClure's et le muesli Early Bird.

• **1 Hanson Place** (Brooklyn), les samedis et dimanches. www.brooklynflea.com.

■ **Brooklyn Grange.** En matière d'empreinte carbone, difficile de faire mieux : cultivés sur le toit d'une ancienne manufacture, les fruits et légumes de cette ferme urbaine ne parcourent que six étages avant de se retrouver en vente à l'étal, dans l'entrée.

• **37-18 Northern Boulevard, Long Island City** (Queens). En saison, les mardis et jeudis. <http://brooklyn-grangefarm.com/markets>.

■ **Brooklyn Larder.** Pour sacrifier au culte du bon produit, rien n'égale cette épicerie fine ouverte par les propriétaires du restaurant «Franny's». Dans un décor épuré, on y remplit son filet à provisions de yaourts Evan's, une laiterie réputée des environs de New York, de mozzarella produite à Brooklyn et de porchetta maison.

• **228 Flatbush Avenue, à Prospect Heights** (Brooklyn).

■ **The Meat Hook.** Ouverte par Tom Mylan et son associé Ben Turley, cette boucherie artisanale ne vend que de la viande locale au détail et propose des ateliers d'initiation à la salaison.

• **100 Frost Street, quartier de Williamsburg** (Brooklyn). <http://the-meathook.com>.

RESTAURANTS

■ **Roberta's.** Ici, il y a des chances pour que la roquette servie sur votre pizza provienne des plates-bandes situées dans l'arrière-cour du restaurant : depuis deux ans, cette célèbre pizzeria cultive 10 % de ses propres ingrédients.

• **261 Moore Street, quartier de Bushwick** (Brooklyn). www.robortaspizza.com.

■ **ICI.** Pionnier de l'éthique locavore, ce restaurant est approvisionné par une ferme urbaine située dans le quartier voisin de Red Hook et pousse désormais la vertu jusqu'à composter ses déchets.

• **246 Dekalb Avenue, quartier Fort Greene** (Brooklyn). www.icirestaurant.com.

■ **Franny's.** On y va pour sa pizza légère et boursouflée mais on y retourne pour tout le reste : les pâtes aux fèves de betterave et à la ricotta, les salades de pissenlit et anchois, les crostini aux haricots de Lima, entre autres assemblages de légumes du terroir.

• **295 Flatbush Avenue, quartier Prospect Heights** (Brooklyn). www.frannysbrooklyn.com.

■ **The Diner.** Les serveuses griffonnent le menu du jour sur les nappes en papier : typiquement, un excellent burger, du poisson pêché au large de Long Island, des salades dictées par les arrivages du marché. L'équipe du «Diner» poursuit sa mission civilisatrice à quelques pas, avec une boucherie spécialisée dans la viande locale, «Marlow and Daughters».

• **85 Broadway** (Williamsburg, Brooklyn). <http://dinernyc.com>.

Des chambres à grand spectacle

Amoureux d'architecture, de musique ou de littérature... Chacun peut trouver à New York un hôtel à son goût. Les fanas d'Internet et même les exhibitionnistes ont leur adresse.

PAR VINCENT BOREL (TEXTE) ET BENJAMIN
LOWY/REPORTAGE BY GETTY IMAGES (PHOTOS)

Signé Todd Schliemann, le «Standard» flotte entre Chelsea et West Village. Son style s'inspire de Le Corbusier et du building de verre des Nations unies.



STANDARD HOTEL

Voir et être vu

L'immeuble ressemble à un livre ouvert. Posé à cheval sur la High Line, la «coulée verte» qui traverse Meatpacking, voici le dernier-né des hôtels de luxe. Il est porté par une réputation plutôt scandaleuse car les passants ont une vue directe sur les clients, qui n'hésitent pas à se balader dévêtus derrière les baies vitrées, d'où des attroupements spontanés sur le trottoir d'en face. André Balazs, le propriétaire, revendique cet exhibitionnisme architectural qui attire aujourd'hui le monde de la mode.

www.standardhotels.com/new-york-city



Savourer un manhattan au «Ava Lounge», le bar donnant sur Times Square... Un clin d'œil à l'actrice Ava Gardner, qui était fan de cocktails.



DREAM HOTEL

Une oasis sur Times Square

C'est un temple oriental niché au sein d'un immeuble Beaux-Arts construit en 1895. Dans son vaste hall, les aquariums-colonnes emplis de poissons exotiques accueillent le client qui peut se croire transporter en Asie. Normal : le «Dream» se décline aussi à Bangkok et à Cochin, dans l'Etat du Kérala, en Inde. Ces cinq étoiles sont la propriété de Vikram Chatwal, un jeune hôtelier visionnaire. Trois statues de guerrier asiatiques, récupérées dans un restaurant russe du Connecticut, gardent l'accès des 220 chambres à la blancheur minimaliste. On peut dîner à l'«Amalia», le restaurant italien évoquant un château baroque et métallique. A l'angle de Broadway et de la 55^e Rue, le «Dream» occupe une situation idéale, proche de Central Park et du Carnegie Hall. Chic ultime : son spa ayurvédique (à base de médecine naturelle indienne) ouvert dernièrement en sous-sol.

www.dreamny.com



La chatte Matilda, icône de l'«Algonquin», dans le hall de l'hôtel, son lieu de prédilection. Elle possède même sa page Facebook, très consultée.



ALGONQUIN

Un rendez-vous littéraire

William Faulkner y rédigea le discours de son prix Nobel de littérature en 1950. Simone de Beauvoir et Gertrude Stein le choisirent comme villégiature, après John Barrymore, Douglas Fairbanks et les vedettes de l'âge d'or de Broadway. Le «New Yorker», l'une des plus belles revues littéraires au monde, a vu le jour entre ses murs. Ouvert il y a plus de cent ans dans le quartier des théâtres, l'«Algonquin» reste une adresse de grand standing, comme le «Waldorf Astoria» ou le «Pierre». Il a été restauré, et il est inscrit au patrimoine de la ville depuis 1987. Ses boiseries et ses moquettes cosy se marient avec un mobilier discrètement moderne. Ce haut lieu de l'élite intellectuelle n'a jamais cédé aux sirènes du style clinquant. Les vrais New-Yorkais ne l'admettraient pas, eux qui fréquentent l'antique «Blue Bar», créé en 1902, là où fut inventé le «Martini on the rock».

www.algonquinhotel.com





Le temple de la bohème

Douze étages en brique rouge (édifiés en 1883) donnent au Chelsea une sévérité victorienne. Mais derrière, que de légendes ! Arthur C. Clarke y écrivit «2001 : l'Odyssée de l'espace» et Arthur Miller y vécut six ans. Les chambres abritèrent les dérivés d'Allen Ginsberg, poète phare de la Beat Generation. Le rock aussi vécut là de rudes moments. Sid Vicious, des Sex Pistols, aurait poignardé sa petite amie dans la chambre 100. Janis Joplin, Jimmy Hendrix, Patti Smith et les musiciens du groupe Grateful Dead furent des clients souvent agités. Le «Chelsea» est à lui seul un résumé de l'underground new-yorkais.

Situé entre Greenwich Village et Midtown, l'hôtel ne cesse d'exposer les nouveaux talents. Au mur : Joe Ando, Renata Gobel, Larry Rivers, Rita Fletcher...

THE POD HOTEL

Un séjour au goût virtuel

Richard Born et Ira Drukier, deux fêtards de Miami Beach, ont choisi cet immeuble étroit pour inventer un concept de cohabitation original. Sur 347 chambres à petit prix, 152 sont équipées de lits superposés et de salles de bain communes. Le tout dans une déco high-tech où ne manquent ni branchements MP3 ni connexions Wifi. Les rangements sont astucieux dans cet espace restreint et épuré. La réservation est électronique, elle s'effectue via le blog de l'hôtel, les rencontres et les réseaux se créent sur Facebook, un séame obligatoire pour le client. Bref, on a ici l'impression d'entrer dans un ordinateur.

www.thepodhotel.com



Le hall de l'hôtel sur Lexington Avenue, conçu par Vanessa Guilford. Les fresques ont été réalisées par l'artiste J. M. Rizzi.



PENNSYLVANIA

Son téléphone swingue

Le «Penn», comme disent les New-Yorkais, c'est d'abord le «Café Rouge». Count Basie, Duke Ellington et Artie Shaw ont été les premiers à chauffer cette célèbre salle à manger. Entre 1940 et 1942, l'orchestre de Glenn Miller s'y installa pour des sessions retransmises à la radio et devenues depuis des légendes. Le numéro de téléphone de l'hôtel, «Pennsylvania 6-5000» inspira à ce musicien un titre qui devint l'hymne du monde libre. Il fut repris dans le film «Breakfast at Tiffany's», avec Audrey Hepburn. Construit en 1919, le «Penn» n'a depuis cessé de lutter pour sa survie, menacée par des projets immobiliers. De nombreuses associations d'amateurs de jazz ont pris sa défense. Mais un nouveau plan de développement, entériné durant l'été 2010, menace de le faire disparaître du paysage. www.hotelpenn.com

En haut : la partition de Glenn Miller qui a immortalisé le numéro du «Penn» chez les jazzmen. Un standard téléphonique devenu... standard!



Ed Feingersh / Michael Ochs Archives / Getty Images

PHOTOGRAPHIE **MARILYN À MANHATTAN**

Une expo parisienne dévoile des clichés oubliés de la star à New York en 1955. Au quotidien et sans apprêts.

A propos de Marilyn Monroe, on pensait avoir tout lu et tout vu. Les photos d'Ed Feingersh, montrées à la Maison des Etats-Unis, dévoilent un moment moins connu de sa vie. Il débute lorsque l'actrice quitte Los Angeles pour New-York où vient de se tourner «Sept ans de réflexion», avec la fameuse scène de la jupe soulevée. Le film triomphe. Mais à la 20th Century Fox, le pro-

ducteur Darryl Zanuck méprise la star dont le cachet reste très inférieur à celui de ses rivales. Son image nunuche lui pèse. La côte Est pourrait relancer sa carrière. Elle intègre l'Actors Studio de Lee Strasberg. Marilyn joue avec succès dans «Anna Christie», la pièce d'Eugene O'Neill. Sa vie privée se restructure. Séparée de Joe DiMaggio, champion de base-ball, elle rencontre l'écrivain Arthur Miller et imagine même monter une boîte de production. Le magazine féminin «Redbook» souhaite rendre compte de cette renaissance. La rédaction demande à Ed Feingersh de suivre Marilyn une semaine durant. La rencontre sera prodigieuse.

Feingersh, aujourd'hui oublié, fut une tête brûlée, plus à l'aise sur les fronts de guerre que dans le glamour surfait dont la star ne voulait justement plus. Il la saisit dans son quotidien. De la gare de Grand Central aux arènes de Madison Square Garden, elle est une citadine ordinaire. Elle prend le métro, sirote un café, simple et sans apprêts. On la voit ainsi à un balcon de l'hôtel «Ambassador» (photo ci-contre) ou dans sa chambre remontant son bas. Les photos paraissent en été 1955 et les lectrices découvrent Marilyn au miroir, qui deviendra la légendaire photo dite «Chanel n°5». Le reportage mélange l'intimité feinte et l'érotisme distancié. Il fera date : sans l'imaginer, le reporter et l'actrice ont inventé un genre qui transformera les futures vedettes en «people».

Ni l'un ni l'autre ne survivront aux années 1960. Marilyn se suicidera sept ans plus tard, à 36 ans. Feingersh s'autodétruit dans l'alcool. Son travail et son nom seront oubliés jusqu'à ce que le collectionneur Michael Ochs dénicher ces photos au fond d'un hangar de Brooklyn. Elles ont été restaurées par Getty Images. Il était temps de redonner vie à cet artiste confidentiel. La Maison des Etats-Unis expose 26 tirages en grand format d'un mètre carré, avec des exemplaires de «Redbook». En même temps paraît un livre consacré à la blonde et à son photographe foudroyé.

■ «Une blonde à Manhattan», d'Adrien Gombaudo (Le Serpent à plumes, 22 €). Expo du même nom à la Maison des Etats-Unis, 3, rue Cassette, 75006 Paris. Du 31 mai au 7 octobre. Entrée libre. www.maisondesetatsunis.com.

PORTRAITS

CES STARS QUI FONT BRILLER LEUR VILLE

Ils incarnent l'inventivité, l'élégance et l'excellence new-yorkaise. Et pas seulement aux Etats-Unis.

ROBERT DE NIRO

Acteur, producteur, bienfaiteur

Il a grandi dans cette ville et y a tourné certains de ses meilleurs films : «Taxi Driver», «Mean Streets», «Il était une fois en Amérique»... Robert De Niro entend aussi y laisser son empreinte. L'acteur, qui présidera en mai le jury du Festival de Cannes, a ouvert en 1989, dans son ancien quartier de TriBeCa, un complexe réunissant des bureaux de production, un cinéma, des restaurants et un hôtel. A 68 ans, il s'est également mué en bienfaiteur du cinéma new-yorkais : le festival du film de TriBeCa, qu'il a créé en 2002 avec la productrice Jane Rosenthal pour soutenir ce quartier traumatisé par les attentats du 11-Septembre, attire chaque printemps un demi-million de spectateurs. Si bien que le «Los Angeles Times» a baptisé De Niro «le maire de Gotham City», l'un des surnoms de New York.

ANNA WINTOUR

Le diable, c'était donc elle !

La mode lui doit tout. Inamovible patronne de l'édition américaine de «Vogue» depuis 1988, Anna Wintour, 62 ans, est bien plus qu'une femme de presse : à New York comme à Paris, aucun défilé ne débute sans elle. Crainte et respectée par une industrie qui pèse 300 milliards de dollars, elle fait et défait carrières et réputations, collecte des sommes faramineuses pour les causes qu'elle soutient, telle la lutte contre le sida, et use de son influence pour soutenir le secteur face à la crise. Connue bien au-delà du monde de la mode pour sa coupe au carré et ses grosses lunettes de soleil, elle a même inspiré l'héroïne du film «Le Diable s'habille en Prada», que Meryl Streep incarne à l'écran.



Robert De Niro

L'acteur est aussi un investisseur et un homme d'affaires influent.

Anna Wintour

La patronne de «Vogue» a lancé nombre de jeunes talents de la mode.



ALICIA KEYS

Son air est sur toutes les lèvres

Coécrit en 2009 avec le rappeur Jay Z, son tube «Empire State of Mind» est devenu pour la jeune génération l'équivalent du «New York, New York» de Liza Minnelli : un hymne universel à la «ville qui ne dort jamais». La chanteuse Alicia Keys, 30 ans, en est d'ailleurs un pur produit. Née d'une mère italo-irlandaise et d'un père jamaïcoportoricain, elle a grandi dans le quartier alors malfamé de Hell's Kitchen, à Manhattan. Emblématique du métissage de New York, elle l'est aussi de son exigence artistique : pianiste accomplie, elle s'est formée à la musique dans les écoles publiques de la ville. Et la diva de la néo-soul a déjà remporté douze Grammy Awards.

MARIO BATALI

L'empereur de l'«Eataly»

En popularisant ses plats à base de joue de bœuf, de sanglier et de pied de cochon, le charismatique Mario Batali a révolutionné la cuisine traditionnelle italo-new-yorkaise. Ses émissions de télé ont rendu célèbres son catogan roux et ses sabots en plastique orange, et changé, selon le magazine «Times», «la façon dont les Américains cuisinent et mangent». Entrepreneur boulimique, il est l'auteur de nombreux livres de cuisine et le propriétaire de dix-sept restaurants aux États-Unis. À 51 ans, l'infatigable Mario a ouvert en 2010, à Manhattan, la plus grande épicerie au monde dédiée à la gastronomie italienne (4 600 m²). Son nom : «Eataly».

DEREK JETER

Ce Yankee est un gentleman

C'est la légende vivante du base-ball new-yorkais. Recruté en 1995 par des Yankees alors en déroute, Derek Jeter, 37 ans, a bâti sa réputation en réalisant tant de frappes réussies (près de 3 000 en 16 saisons) qu'il est devenu le meilleur batteur de l'histoire de l'équipe, dont il est aujourd'hui le capitaine. Elu «sportif de l'année» par le magazine «Sports Illustrated» en 2009, il a permis à son club de gagner cinq World Series et cumule les distinctions individuelles dans sa discipline. Réputé pour son charme et son fair-play, il a signé en 2010 un nouveau et très lucratif contrat (51 millions de dollars) pour trois saisons supplémentaires.



Mario Batali

Le guide «Michelin» a décerné deux étoiles à son restaurant «Del Posto».

Alicia Keys

La chanteuse a vendu 30 millions d'albums dans le monde.



Derek Jeter Le capitaine des Yankees a porté son équipe au firmament.



Chinatown : un sanctuaire linguistique

Certains dialectes, menacés de disparition en Chine, ne sont plus guère parlés que dans ce quartier de New York.

LANGUES

Do you speak mamuju ?

Alimentée par d'incessants flux migratoires, New York présente une diversité linguistique unique au monde. Quelque 176 langues seraient parlées à la maison par les élèves des écoles publiques, mais des spécialistes poussent ce chiffre jusqu'à 800 ! Aux côtés de l'espagnol, de l'hindi ou du coréen, une myriade d'idiomes « mineurs » ont ainsi franchi les océans pour parvenir jusqu'ici. Certains sont menacés de disparition car le nombre de locuteurs décroît dangereusement dans les pays d'origine, où les jeunes adoptent plus volontiers la langue officielle ou véhiculaire. C'est le cas, par exemple, du mandéen (Iran) ou du mamuju (Indonésie). Du coup, New York est devenu un conservatoire de langues vivantes que Daniel Kaufman s'est juré de sauvegarder. Ce professeur de linguistique a participé à la création de l'Endangered Language Alliance. Ses objectifs : recenser et enregistrer toutes les langues menacées encore parlées dans les enclaves ethniques de New York, et encourager les derniers locuteurs à les enseigner à leurs compatriotes, en créant les outils pédagogiques adaptés. Un travail de fourmi essentiel pour préserver ce formidable patrimoine de l'humanité.

LITTÉRATURE

Une cité héroïne de romans

Louis-Ferdinand Céline l'appelait la « ville debout ». Du « Manhattan Transfer » de John Dos Passos (1925) aux « Saisons de la Nuit » de Colum McCann (1999), New York n'a cessé d'inspirer les romanciers,

américains ou non. Voici quatre auteurs contemporains qui ont fait de la ville bien plus qu'un décor : un personnage à part entière de leur œuvre.

■ **Paul Auster.** Son nom s'identifie à celui de sa ville. Une incarnation absolue née de sa « Trilogie new-yorkaise » : « La Cité de verre » (1985), « Revenants » et « La Chambre dérobée » (1988). Soit trois thrillers métaphysiques peuplés de personnages en quête d'identité. Omniprésente, la ville est le théâtre d'enquêtes labyrinthiques qui confinent parfois à la folie.

■ **Jerome Charyn.** A travers une trentaine de romans navigant entre polars et autobiographies, ce piéton de New York raconte les dessous méconnus de sa ville. Une chronique de l'ombre qui met en scène le petit peuple de cette Babel moderne où se joue un nouveau genre de comédie humaine. En 1986, Charyn a publié, avec « Metropolis », un essai en forme de chant d'amour à la mégapole et aux milliers d'immigrants qui, tels les aïeux de l'écrivain, ont forgé son histoire.

■ **Jonathan Lethem.** Deux de ses romans sont centrés sur Brooklyn, son quartier natal : « Les Orphelins de Brooklyn » (1999) et « Forteresse de solitude » (2003) décrivent ainsi depuis la rue un « borough » dangereux, théâtre d'épopées urbaines un

rien foutraques et d'amitiés scellées autour de la drogue, la musique et les BD. Paru en 2009, « Chronic City » élargit le propos à l'ensemble de la ville. Lethem y dépeint, à travers le parcours erratique de deux héros déjantés, une Grosse Pomme pourrie par l'argent et les vanités.

■ **Don DeLillo.** Paru en 2003, son roman « Cosmopolis » ausculte avec brio les travers et les défaillances d'une cité au bord de l'abîme. Dans sa limousine blindée, un jeune golden boy au faite de sa gloire sillonne une New York déshumanisée, paranoïaque et tape-à-l'œil. Un voyage initiatique de quelques heures, dans une ville en proie au chaos social provoqué par un krach boursier.

TAXIS

Les Yellow Cabs passent au vert

Michael Bloomberg, le maire de New York, l'a promis : en 2012, tous les taxis de la cité devront adopter la propulsion hybride. Une mesure qui s'inscrit dans le programme municipal de réduction des émissions de gaz à effet de serre (30% de moins d'ici à 2030). Avec une consommation de 16 litres aux 100, les célèbres Ford « Crown Victoria » génèrent en effet 1% du volume total de CO₂ rejeté dans la ville. Les experts

De la Nouvelle-Amsterdam au 11 septembre 2001

Dix dates-clés de l'histoire de New-York avec, entre parenthèses, l'évolution de sa population.

1624. Des protestants hollandais s'installent à Manhattan. Ils y fondent la Nouvelle-Amsterdam. Le premier gouverneur, Peter Minuit, achète cette terre aux Indiens lenapes pour l'équivalent de 24 dollars (200 habitants).

1664. Les Anglais s'emparent de l'île. Ils la rebaptisent New York en l'honneur du duc d'York, le futur roi Jacques II (1500 habitants).

1783. Fin de la guerre d'indépendance. La ville devient alors la capitale des États-Unis. Elle le restera jusqu'en 1788 (40 000 habitants).

1792. La Bourse des valeurs est fondée. Son siège : Wall Street (50 000 habitants).

1811. Adoption du plan à damiers de Manhattan. Il a été conçu par l'ingénieur John Randel (120 000 habitants).

1835. New York devient la première ville du pays. Elle devance dès lors Philadelphie (300 000 habitants).

1892. Ouverture du centre d'Ellis Island. 15 millions d'immigrants y passeront jusqu'à sa fermeture en 1954 (2,7 millions d'habitants).

1904. Mise en service du premier métro souterrain. La ligne relie le Bronx, Manhattan et Brooklyn (4 millions d'habitants).

1931. Inauguration de l'Empire State Building. S'élevant à 381 mètres, il restera le plus haut gratte-ciel du monde, jusqu'en 1967 (7 millions d'habitants).

11 septembre 2001. Attentats contre le World Trade Center. Cette tragédie fait près de 3 000 victimes (8 millions d'habitants).

Le centre d'immigration d'Ellis Island, photographié en 1913.





Un défilé de coiffes inouïes
A Pâques, les habitants arborent des chapeaux ornés d'œufs, de nids et de bouquets fleuris.

estiment que leur passage au vert reviendrait, en terme de pollution, à retirer 35 000 autos de la circulation. En effet, les véhicules hybrides ne consomment, en moyenne, «que» 7 litres aux 100, et ne brûlent pas de carburant dans les embouteillages, puisque le moteur passe alors en mode électrique. Soucieuses du surcoût de l'opération, les compagnies de taxis renâclent : ce sont elles qui achètent les véhicules, puis les cèdent en leasing aux chauffeurs, seuls bénéficiaires, au final, de l'économie à la pompe. La municipalité de New York a donc dû multiplier les mesures incitatives. Avec succès : en 2010, 28 % des taxis s'étaient déjà mis au vert. Vert dedans, mais toujours jaune à l'extérieur. Une révolution à la fois !

AMÉRINDIENS

Les Shinnecocks veulent changer les règles du jeu

Leurs ancêtres ont vu débarquer l'explorateur Henry Hudson il y a quatre siècles... L'Etat fédéral a pourtant attendu l'année 2010 pour reconnaître aux Shinnecocks le statut de Nation indienne. Il n'en fallait pas plus pour que ces 1 300 Amérindiens regroupés à l'est de l'île de Long Island proposent leur «projet de développement» : un casino. La loi les y autorise, à condition que l'établissement soit installé sur leur territoire, en l'occurrence une réserve de 320 hectares située à deux heures de New York. Or, pour d'évidentes raisons économiques, la tribu souhaiterait rapprocher son casino de Manhattan, et a engagé, dans ce but, une procédure juridique. Pour l'instant, le choix du site n'a pas été arrêté, mais on chuchote que le futur établissement serait l'un des plus grands du monde. Les Shinnecocks envisageraient même d'en ouvrir plusieurs sur l'île, ce qui fait enrager ses habitants. Déjà submergés de touristes dès le retour des beaux jours, ils auraient décidé, cette fois, de déterrer la hache de guerre.

FESTIVITÉS

Parades autour du monde

En 1788, c'est par un gigantesque défilé dans les rues de New York que fut célébrée l'adoption de la Constitution des Etats-Unis. La ville était alors la capitale du pays. Depuis, ce goût pour la parade ne s'est jamais démenti. Adoptés par toutes les communautés, ces cortèges rassemblant des milliers de personnes scandent le calendrier de l'année. Notre sélection :

Three Kings Parade (Spanish Harlem, début janvier). Le rendez-vous des Latinos-Américains. Les trois mages et leurs chameaux ouvrent le cortège, suivis des écoles et des fanfares du quartier.

Nouvel An chinois (Chinatown, début février). Dragons menaçants, bannières bilingues chinois-anglais, danses et musiques traditionnelles.

St Patrick's Day Parade (5^e Avenue, le 17 mars). La fête des Irlandais de New York (plus de 500 000 !). Policiers et pompiers en kilt, cornemuse et tenue en vert, la couleur de la patrie originelle.

Easter Parade (5^e Avenue, avril). Les New-Yorkais célèbrent Pâques en défilant dans les tenues les plus farfelues.

Puerto Rican Day Parade (5^e Avenue, début juin). La plus grande des parades (2 à 3 millions de personnes), en forme de carnaval, Latino-Américains obligent.

Mermaid Parade (Coney Island, le dernier samedi de juin). Déguisés en sirènes, Neptune, méduses et autres créatures marines, les participants rejoignent la plage pour fêter l'arrivée de l'été.

San Gennaro Festival (Little Italy, le dernier samedi de septembre). Les Italiens de New York suivent une statue de San Gennaro (saint patron de Naples), entièrement recouverte de dollars !

Halloween Parade (Greenwich Village, le 31 octobre). L'unique parade nocturne de New York. Elle réunit les adultes grimés et travestis en squelettes, fantômes et divers monstres de l'au-delà.

COMMANDEZ
VOS COFFRETS RELIURES
pour conserver intacts
vos magazines !



Chaque numéro de GEO est un passionnant rendez-vous avec le voyage et la découverte du monde. C'est pourquoi vous conservez vos GEO et prenez plaisir à les lire et les relire au fil des années.

Pour les garder intacts et protéger leur couverture et leurs superbes photos, nous avons créé les coffrets GEO.

- Lot de 2 coffrets permettant le classement total de 12 magazines **GEO**
- Résistants, sobres et élégants
- Siglés de lettres d'or sur matière toilée
- Livrés avec plusieurs millésimes adhésifs

Commandez également sur :
www.prismashop.geo.fr

BON DE COMMANDE

A retourner sous enveloppe affranchie à
Prisma Presse - Libre réponse 20267 - 62069 Arras Cedex 09

☒ **OUI**, je commande le lot de 2 coffrets reliures GEO (réf. 1001) :

Prix spécial	Quantité	TOTAL en €
15,90 € €

Participation aux frais de port : + 3,50 €

*Au-delà de 5 lots, livraison spéciale facturée, nous consulter au 0826 963 964

TOTAL €

MON ADRESSE

☐ M. ☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.

Nom

Prénom

Adresse

Code postal

Ville

E-mail :

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Presse et de celles de ses partenaires.

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Presse et de celles de ses partenaires.

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Presse et de celles de ses partenaires.

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Presse et de celles de ses partenaires.

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Presse et de celles de ses partenaires.

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Presse et de celles de ses partenaires.

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Presse et de celles de ses partenaires.

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Presse et de celles de ses partenaires.

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Presse et de celles de ses partenaires.

PLAGES

Pour bronzer à quelques encâblures des gratte-ciel

On oublie souvent que New York est un patchwork d'îles lovées au cœur de l'une des plus vastes baies au monde. À l'approche de l'été, les habitants se précipitent vers ses plages, avec cantines et glacières. Des lieux de farniente faciles à atteindre, car la plupart d'entre eux sont desservis par les transports en commun. Voici les principaux sites de baignade :

■ **Sandy Hook.** Cette plage est située dans le New Jersey, de l'autre côté de la baie, au sud de Manhattan. On la gagne en 40 minutes à bord d'un ferry partant du Pier 11, près de Wall Street (40 \$ A/R). À l'arrivée : 4 kilomètres de sable blanc enchâssés dans un parc naturel, dont les sentiers serpentent entre les dunes.

■ **Orchard Beach.** Un joli croissant de sable doré en bordure du Bronx, que l'on atteint en empruntant la ligne 6 du métro jusqu'au terminus de Pelham Bay Park. Juste à côté, on peut faire à pied le tour de City Island, une petite île parsemée de charmantes maisons de style victorien.

■ **Coney Island.** Ses 6 kilomètres de sable s'étendent au sud de Brooklyn, face à l'Atlantique, entre Brighton Beach et Manhattan Beach. Accès à partir de Midtown Manhattan par les lignes de métro B, D, F ou Q (1 heure de trajet).

■ **Les plages de Long Island.** La côte sud de cette île s'étirant à l'est de New York offre de nombreux sites de baignade. On y accède depuis Penn Station (7^e Avenue et W 32^e Street, à Manhattan) par les trains de la Long Island Rail Road, ou en



Sur la planche à Long Island

La plage de The Hamptons est un spot de surf réputé. Au printemps, les vagues de l'Atlantique y forment des rouleaux propices à cette activité.

Des champions du shaker

Caché à l'arrière d'un marchand de hot-dogs, le «PDT» est l'un des «speakeasies» les plus courus de la ville. Ses barmans l'ont rendu célèbre en créant deux cents cocktails originaux !

empruntant les bus Hampton Jitney qui disposent de plusieurs arrêts dans l'East Side. D'ouest en est, on trouve d'abord la plage de **The Rockaways**, appréciée des surfeurs, puis **Long Beach** et **Jones Beach**, rendez-vous des familles. Plus loin, **The Hamptons** fait office de «riviera» new-yorkaise, avec ses plages huppées flanquées de restaurants et de magasins chics. Celle de **Montauk**, à l'extrémité est de Long Island, est plus authentique, tout comme celle de **Shelter Island**, accessible par un bac depuis Greenport (2 \$ le passage) ou North Haven (1 \$).

BARS DE NUIT

Comme au bon vieux temps de la prohibition

Les «speakeasies» constituent une manière insolite de savourer un verre tout en vivant une expérience typiquement new-yorkaise. Ces repaires pour noctambules aussi discrets que branchés remettent au goût du jour les bars clandestins nés pendant la prohibition, quand la vente d'alcool était interdite, de 1919 à 1933. La règle dictait alors d'y parler à voix basse («speak easy»), afin d'éviter d'attirer l'attention de la police. C'est parfois en prenant d'étonnants chemins de traverse que l'on accède à ces bars désormais absolument légaux qui servent d'excellents cocktails dans un décor à l'ancienne. Notre choix dans Manhattan :

■ **Angel's Share** (8 Stuyvesant Street). On y pénètre par une porte dérobée qui s'ouvre au fond du restaurant japonais

«Village Yokocho». À la carte : cocktails, whisky, saké ou encore un exotique vin de prune, accompagnés de sashimis ou d'huitres frites à la mode nippone.

■ **The Back Room** (102 Norfolk Street). L'entrée de ce bar au décor victorien se trouve au bas d'un escalier censé mener, selon une plaque, à la «Lower East Side Toy Company» ! Le thème de la prohibition y est évoqué avec humour : les cocktails sont ainsi servis dans des tasses de thé, et une bibliothèque amovible cache une «salle secrète».

■ **Little Branch** (20-22 7^e Avenue South). Une porte anonyme percée dans un mur de brique, quelques marches, et voici un bar souterrain où des serveurs arborant bretelles et moustaches mixent des cocktails sur mesure. Dont le fameux «Queens Park Swizzle», une variante du mojito cubain. Un trio de jazz se produit le soir, du samedi au jeudi.

■ **PDT** (113 St. Marks Place). «Please, don't tell !» («s'il vous plaît, ne dites rien») : telle est la devise de ce bar de poche. On y accède en passant par une ancienne cabine téléphonique à «double fond» installée à l'intérieur du «Crif Dogs», un restaurant de hot-dogs.

■ **Raines Law Room** (48 W 17^e Street). On sonne une première fois pour entrer dans ce bar au décor XIX^e siècle : cheminée, boiserie, rideaux de velours, sofas Chesterfield... Puis une seconde fois, en actionnant une cloche électrique, pour appeler le serveur lorsque, installé dans la confortable intimité d'une table privée, on a enfin choisi sa consommation.



ABONNEZ-VOUS VITE POUR 1 AN D'ÉVASION !



1 an/12 n°
49€
au lieu de 60€
en kiosques

**+ VOTRE
CADEAU**



LE RÉVEIL RADIO-CONTRÔLÉ

Soyez à l'heure dans tous vos déplacements !

Grâce à sa forme ultra plate et facilement transportable, vous ne serez plus jamais en retard avec ce superbe réveil. En effet, il se met à l'heure automatiquement et précisément par radio contrôlé (réglage par satellite).

Son calendrier et son alarme intégrés seront un véritable plus pour vos rendez-vous à ne pas manquer !

Affichage de l'heure, de la date, du jour de la semaine et de la température intérieure.
Poids: 70 grs. Dim. : 6,5 x 10,8 x 1,8 cm

BON D'ABONNEMENT

A compléter et à retourner sous enveloppe
non affranchie à : GEO - Libre réponse 10005
62069 Arras cedex 9

☐ **OUI, je profite de cette offre exceptionnelle !**

Je reçois un an d'abonnement à GEO (12 numéros) pour 49€ (au lieu de 60€ en kiosque)

+ le réveil radio-contrôlé en cadeau. Je ne règle rien aujourd'hui, je paierai à réception de facture.

Cet abonnement m'est destiné : ☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.

Je souhaite offrir cet abonnement, mais je remplis aussi mes coordonnées :

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Téléphone** _____ Date de naissance** _____

E-mail _____

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Presse et de celles de ses partenaires.

J'offre cet abonnement à : ☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.

HGE0411N

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Je peux aussi m'abonner au **0 826 963 964** (0,15 €/min.) ou sur

www.prismashop.geo.fr

*Par rapport au prix de vente au numéro. **Facultatif. Offre réservée aux nouveaux abonnés en France métropolitaine, valable deux mois dans la limite des stocks disponibles. Délai de livraison du cadeau : 3 semaines environ après enregistrement de votre règlement. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA PRESSE de votre abonnement. A défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA PRESSE. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre ☐ Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA PRESSE.

SHOPPING

Où chiner sans se ruiner ?

Tant que le change est favorable à l'euro, faire ses emplettes à New York reste une affaire avantageuse. Le «vintage» (vêtements et objets d'époque) y est à l'honneur, sur les marchés aux puces comme dans une myriade de petits magasins qui proposent des pièces uniques des années 1940 à 1980, souvent à prix abordables. Nos meilleures adresses :

■ **Amarcord** (252 Lafayette Street). Des Italo-Américains adeptes du chic et de l'élégance surannée ont ouvert ce magasin qui regorge de tenues de soirée de qualité (robes, vestes, costumes), datant des années 1970 et 1980.

■ **Pippin** (112 West 17th Street). Colliers de perles, rivières de strass, petites pierres joliment serties, boutons de manchettes et autres épingles de cravate... Autant de pépites (de 5 à 80 \$), pour les hommes comme pour les femmes.

■ **Edith Machinist** (104 Rivington Street). Une sélection de chaussures griffées en parfait état (YSL, Givenchy, Fendi...), des années 1960 à l'an 2000.

■ **The Antiques Garage** (112 W 25th Street).

Un marché aux puces ouvert les samedis et dimanches. Dans ce parking vidé de ses voitures le week-end, on trouve sur deux niveaux une foule d'objets décoratifs mais aussi des bijoux, de belles fripes et un grand choix de livres d'occasion et de photographies anciennes.

BALADES

En deux-roues, tout autour de Manhattan

Petit à petit, le vélo s'est frayé un chemin sur le bitume new-yorkais, si bien qu'aujourd'hui, plus de 300 kilomètres de pistes cyclables sillonnent la ville. Certes, il ne s'agit souvent que de dangereux couloirs, tout juste séparés du reste de la chaussée par un trait de peinture. Mais de belles portions sont désormais sécurisées, et certains tronçons offrent de superbes balades. Central Park, notamment, permet de pédaler en toute quiétude, sur des boucles de 4 à 10 kilomètres. La plus belle promenade à deux roues reste cependant le Manhattan Wa-



En selle sur l'East River !

Le pont de Brooklyn comprend une passerelle réservée aux piétons et aux cyclistes. Un parcours à vélo de 2 km qui ménage des vues spectaculaires sur Manhattan et la baie de New York.

terfront Greenway, une piste de 51 kilomètres qui fait le tour de l'île de Manhattan. Ce parcours protégé (excepté un tronçon de 2 kilomètres sur la rive est, entre la 34^e et la 60^e Rue) longe l'Hudson et l'East River, avec une possible bifurcation vers Brooklyn, via le pont de Brooklyn. Avant de monter en selle, sachez que les vélos sont interdits sur les trottoirs, mais tolérés dans le métro, à l'arrière des rames. Et renseignez-vous sur Internet : certains clubs organisent des circuits pour les touristes, moyennant une adhésion temporaire.

■ Informations et circuits

– Transportation Alternatives. Le site de cette association fournit la liste des clubs new-yorkais et toutes les cartes des pistes cyclables, dont celle du Manhattan Waterfront Greenway avec ses sites remarquables. www.transalt.org.

– NYC Bike Maps. Pour tout savoir sur les pistes cyclables, les couloirs dédiés aux vélos et autres voies vertes. www.nyc-bikemaps.com.

– Five Borough Bike Club. Ce club très actif propose à ses membres (20 \$ l'adhésion) de nombreux de bons tuyaux, ainsi qu'un large choix de circuits et de sorties à la journée. www.5bbc.org.

■ Location de vélos

Compter environ 10 \$ pour une heure, ou de 40 à 55 \$ pour la journée.

– Central Park Bicycling Tours and Rentals, sur Columbus Circle. www.central-parkbiketours.com.

– Loeb Boathouse, dans Central Park Est. www.thecentralparkboathouse.com.

– Metro bicycles : cinq adresses dans Manhattan. www.metrobicycles.com.

– On the Move, 400, 7th Avenue, à Brooklyn. www.onthemovenyc.com.

Préparer son voyage

Informations

Office du tourisme-USA. Bureau d'informations privé fermé au public, mais donnant des renseignements par téléphone et sur son site Internet.

– Tél. : 0899 70 24 70. www.office-tourisme-usa.

NYC & Co. Même formule, avec, en plus, envoi de brochures sur demande.

– Tél. : 01 53 43 33 98. www.nycgo.com.

Formalités

Un visa n'est pas nécessaire pour les touristes français. En revanche, il faut présenter un passeport biométrique ou électronique en cours de validité, ou bien un passeport individuel à lecture optique émis avant le 26 octobre 2005. On doit en outre avoir une autorisation électronique de voyage

(ESTA). On l'obtient en remplissant en ligne, avant le départ, un formulaire sur le site esta.cbp.dhs.gov. Cette autorisation coûte 14 \$ (10 €) par personne, y compris pour les enfants.

• Renseignement sur le site de l'ambassade des Etats-Unis : france.usembassy.gov.

Voyagiste

La Maison des Etats-Unis. Ce spécialiste de la destination propose une large gamme de séjours et de voyages sur mesure, ainsi que des circuits accompagnés sur l'ensemble du pays. Parmi ses propositions sur New York :

• «**Love New York**». Un voyage en visite libre de 5 jours et 3 nuits. A partir de 1 370 € incluant les vols au départ de Paris, l'hôtel, l'entrée à une comédie musicale et le New York

City Pass (carnet de billets pour six attractions de la ville).

• «**New York loves Marilyn**». Même formule que la précédente, avec un hébergement dans un boutique-hôtel quatre étoiles. A partir de 1 660 €.

• «**New York, New York**». Cette formule consiste à regrouper sur place des voyageurs pour visiter la ville en compagnie d'un guide francophone. A partir de 1 690 € pour 6 jours et 4 nuits (vols, hôtel en demi-pension et transports). Ce voyagiste organise également dans ses locaux des expositions, conférences et forums animés par des spécialistes des Etats-Unis.

– La Maison des Etats-Unis, 3, rue Cassette, 75006 Paris. Tél. : 01 53 63 13 43. www.maisondesetatsunis.com.

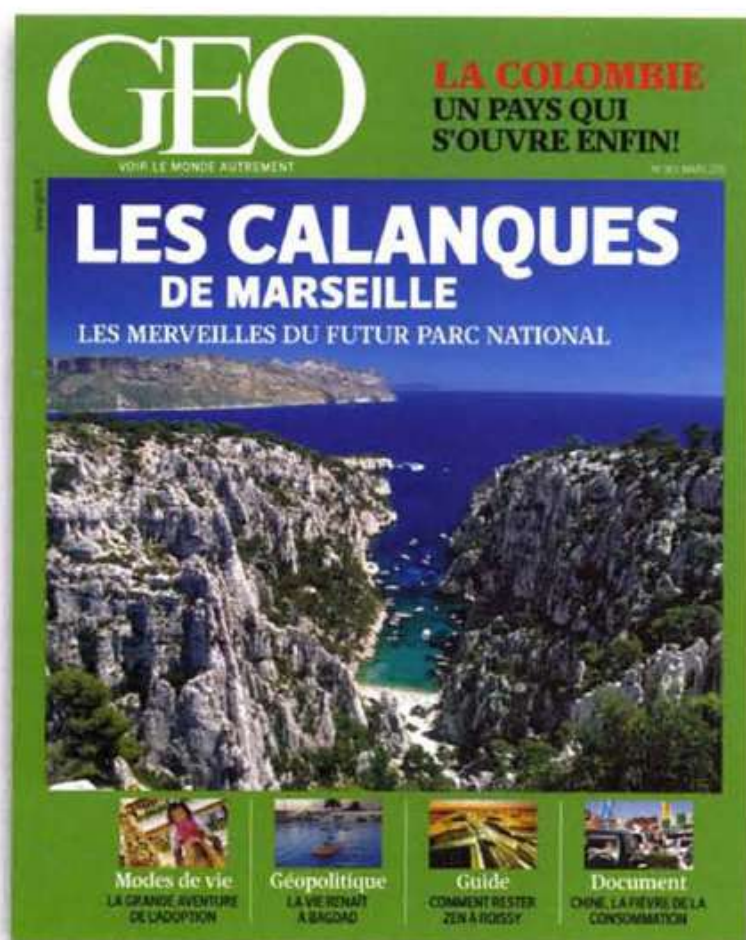
prismaSHOP
Abonnements magazines
et plus encore...

La boutique officielle de
GEO



Abonnez-vous en ligne sur

www.prismashop.geo.fr



et profitez de nos offres les moins chères !

Retrouvez
aussi notre
sélection de
livres, DVD, guides,
idées cadeaux...



trent l'essor de la ville. On découvre des tranches de vie opulentes ou miséreuses, mais toujours inattendues. Les images, souvent vues, de la crise de 1929 sont évitées au profit de scènes plus étonnantes sur la prohibition. Le chaos urbain, l'énergie artistique, la mode, les révoltes ouvrières : l'histoire d'une ville devient celle de toute

une nation. Les Années folles tendent la main à l'ère hédoniste du disco jusqu'au 11-Septembre. En prime, une sélection de tubes musicaux, de romans méconnus, de films rares. Cet hommage émouvant, accompagné d'un texte trilingue (anglais, français, allemand), est une célébration de l'audace et du glamour de la cité.

«New York, portrait d'une ville», par Reuel Golden. Ed. Taschen, 50 €.

GUIDE

Neuf itinéraires en BD

Vincent Rea (auteur des pages guide de ce numéro), avec des dessins de Miles Hyman, emmène le lecteur

hors des sentiers battus : marchés bio, boutiques vintage, quartiers méconnus... «New York, Itinéraires», par Miles Hyman et Vincent Rea. Ed. Lonely Planet, 15 €

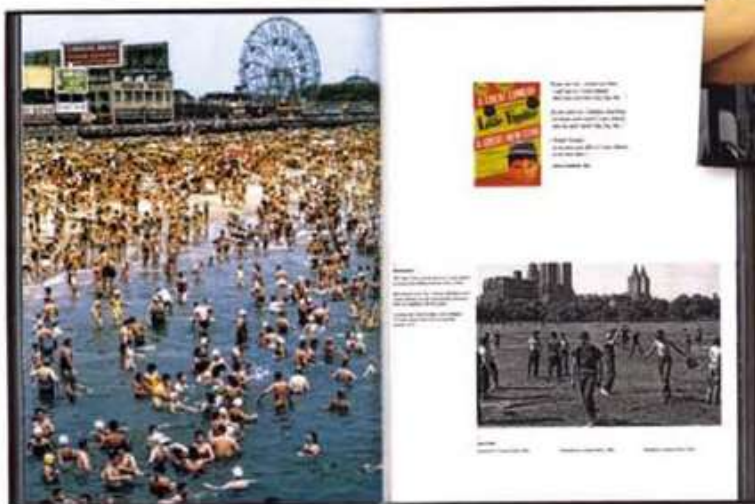
DÉCO

Dans les lofts de l'innovation

Le 11-Septembre a changé la ville. Avec moins d'argent et de tape-à-l'œil, une nouvelle génération

de décorateurs a investi Williamsburg et les quartiers les moins chers. Des people et des anonymes de très bon goût ouvrent leurs lofts à Angelika Taschen.

«Nouveaux intérieurs new-yorkais». Ed. Taschen, 28,50 €.



PHOTOGRAPHIE

L'ESSOR D'UNE GÉANTE

Cette monographie constituée d'images rares est captivante. Le livre s'ouvre avec les premières photos en noir et blanc de quartiers encore boueux. On voit se dresser la flamme de la statue de la Liberté, travailler les ouvriers noirs du métro, s'ouvrir les boutiques des multiples communautés juste après leur arrivée à Ellis Island. Six cents pages d'icônes de la photo (Kertész, Salignac, Nan Goldin) mon-

DOCUMENTS

Fragments de la mégapole

■ **Cartes et vues historiques de New York.** Quelle était la physiologie de la ville à l'époque où elle s'appelait encore la Nouvelle-Angoulême au début du XVI^e siècle ? Ou à l'arrivée de Charles Dickens ? Des dessins hollandais à Google Earth, voici vingt-cinq documents inédits accompagnés de textes érudits. On y découvre le premier plan du métro, un Brooklyn campagnard, un carte détaillée de Central Park en 1875, la gare disparue de Pennsylvania ou encore l'affiche inaugurale de la statue de Bartholdi.

Ed. Ullmann, 15 €.

■ **L'Art dans les musées de New York.** Les musées de la Grosse Pomme permettent d'effectuer le tour des styles et des siècles. La présence des milliardaires mécènes et la curiosité d'une population lettrée venue des quatre coins de l'Europe ont favorisé la préservation de chefs-d'œuvre et la constitution d'un exceptionnel fonds d'art moderne. Cet ouvrage épais retrace l'histoire des principales institutions et recense

les trésors les plus beaux, du Guggenheim à la Frick Collection. Ed. Place des Victoires, 39,95 €.



■ **New York by CharElie.** CharElie Couture est le peintre des sons et le musicien des images. L'artiste français multidisciplinaire, qui vit à New-York depuis plusieurs années, en propose une découverte kaléidoscopique dans son livre. Il ne s'agit pas pour lui de labéliser sous son nom de sempiternels clichés. Au contraire : en créateur numérique, il réalise des patchworks, des collages de photographies pour reconstruire la ville. Pour en présenter sa version personnelle. Ed. du Chêne, 39,90 €.



■ **Torsten Andreas Hoffmann New York.** Un livre-objet original ! Tout en longueur comme une «skyline» (ligne d'horizon), il permet au photographe Torsten Andreas Hoffmann de relever un défi impossible : proposer une vision neuve de la ville la plus photographiée au monde. Servie par un noir et blanc très contrasté, l'élégance de son travail révèle des points de vue rares. Donner envie de voir et de revoir New-York en «shootant» son métro et ses gratte-ciel, il fallait le réussir. Bibliothèque Panorama Aubanel, 29 €.



EXCEPTIONNEL

Rome n'a pas fini de vous surprendre

GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT

25 ANS APRÈS LE DRAME

LA DEUXIÈME
VIE DE TCHERNOBYL

N° 346, AVRIL 2011

LA RENAISSANCE DE ROME

MUSÉES, QUARTIERS,
MONUMENTS, RESTAURANTS...
LES NOUVEAUX ATTRAITS
DE LA CAPITALE ITALIENNE

DÉPLIANT : LE COLISÉE RÉNOVÉ



Evasion
OMAN, UN SULTANAT
ENTRE MER ET DÉSERT



Document
DANS LES GROTTES
SECRÈTES DU PÉRIGORD



Géopolitique
LA CHINE
À SON FAR WEST



Environnement
COMMENT
VA LA FORÊT

GEOGUIDE
SELECTION



Week-end à Rome

Les visites incontournables
Les bonnes adresses



Pour
3€₉₀
de plus !

+ le guide

Design et Décoration

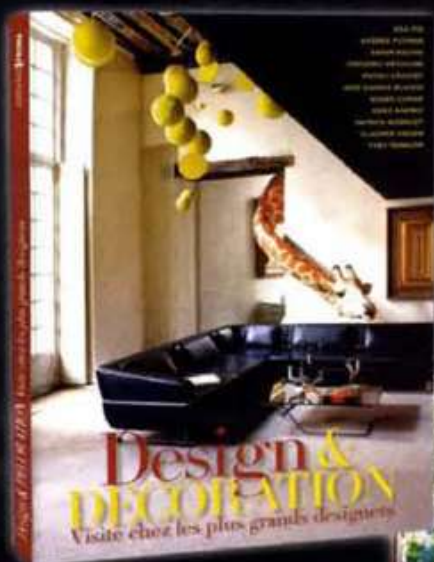
NOUVEAU

Découvrez les intérieurs privés des plus grands designers !

Design et Décoration est un livre exceptionnel qui vous invite à découvrir les intérieurs des plus grands architectes, designers et décorateurs d'aujourd'hui. Découvrez la surprenante girafe du salon d'Ora Ito, l'inimitable chic d'Andrée Putman ou encore la décoration acidulée de Karim Rashid dans son loft new-yorkais ! 11 designers très reconnus ouvrent leurs portes : **José Gandia Blasco, Karim Rashid, Ora Ito, Andrée Putman, Eero Aarnio, Patrick Norguet, Matali Crasset, Vladimir Kagan, Frédéric Méchiche, Agnès Comar et Yves Taroni.**

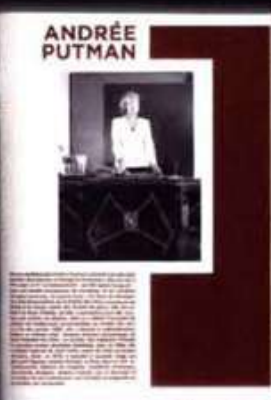
Un livre magnifiquement illustré pour rêver, admirer et s'inspirer grâce à de très belles photos.

25 x 34 cm - 144 pages - Couverture cartonnée



Prix non-abonnés : 35 €

Prix abonnés : 33,20 €*
REF : 12135



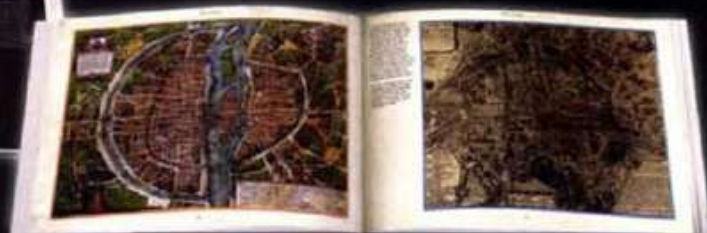
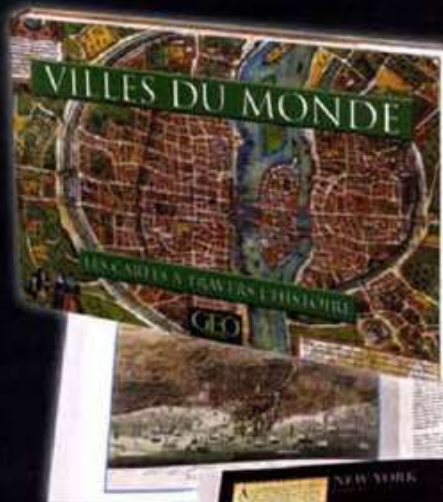
Villes du Monde

De somptueuses représentations cartographiques des villes du monde à travers les époques !

Ce livre rassemble près de 200 cartes, plans et images satellites de 50 des plus grandes et intrigantes villes du monde : New-York, Paris, Londres, Rio de Janeiro, Le Caire, Istanbul, Mexico, Verone... En mettant en regard cartes anciennes et photographies actuelles, il révèle l'évolution exceptionnelle de ces villes au cours des siècles, de l'origine à aujourd'hui. Ces cartes mettent en lumière l'influence des évolutions démographiques, politiques et économiques dans les mutations des villes, à travers des reproductions très fidèles.

Près de 15 pages sur New-York et également de nombreuses autres villes américaines : Boston, Chicago, Philadelphie, Los Angeles, San Francisco, Washington !

Format : 35 cm x 24,4 cm
256 pages, 200 cartes et plans
Relié sous jaquette



Prix non-abonnés : 39 €

Prix abonnés : 37 €*
REF : 12136

SELECTION DU MOIS !

**TARIFS PRIVILÉGIÉS
POUR NOS ABONNÉS**

GEO Ville New York

Capitale du monde, New York ne cesse de fasciner.

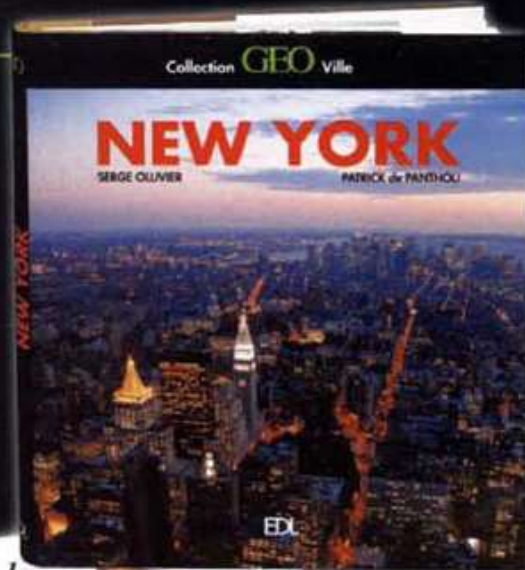
Manhattan dresse dans le ciel sa couronne de gratte-ciel, symboles de pouvoir, de puissance et d'argent. Mais son architecture ne se résume pas à eux seuls, et ses différents monuments constituent aussi une anthologie de l'architecture. Nulle part ailleurs on ne trouve autant de styles assemblés.

Découvrir cette nouvelle Babylone, mosaïque de cultures et de religions, est une aventure passionnante. Nulle agglomération au monde ne présente une telle palette ethnique. En traversant une rue, on peut changer de pays et parfois même de continent. New York, c'est un puzzle de quartiers au charme parfois désuet dont les enseignes vous font voyager de la Chine à l'Italie en passant par la Grèce et le Mexique après avoir fait un détour par la Russie.

La promesse d'un formidable voyage en image à la découverte de New-York, ses quartiers et ses habitants !

Format : 26 x 29 cm - 175 pages

Relié sous jaquette



INDISPENSABLE

Prix : 19,90 €

REF : 11294

COMMANDEZ-LES DÈS AUJOURD'HUI

à découper ou à photocopier et à retourner à : Les Éditions GEO - Autorisation 20267 - 62069 Arras Cedex

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

- ☐ Je suis déjà abonné(e) et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
- ☐ Je m'abonne et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés. J'ajoute au montant de ma commande **49 €** (1 an/12 n°).
- ☐ Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non-abonnés.

Nom de l'ouvrage	Référence	qté	prix unitaire en €	TOTAL en €
Design et décoration	1 1 2 1 1 3 1 5			
Villes du Monde	1 1 2 1 1 3 1 6			
GEO Partance New York	1 1 1 1 2 1 0 1 4			

☐ Pour 5 € de plus, je reçois un CD-Rom quiz (réf.10477)

+ 5 €

Participation forfaitaire port/emballage pour toute commande**

+ 5,95 €

☐ Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 n°)

49 €

**Au-delà de 5 exemplaires, nous consulter au 0 825 06 21 80 afin d'assurer une livraison optimale et garantie de votre commande.

TOTAL GÉNÉRAL

☐ Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

☐ Je règle par carte bancaire ☐ Visa ☐ Mastercard

_____ Date de validité : _____

Les 3 derniers chiffres

figurant au verso de votre carte
(afin de sécuriser votre paiement).

Signature : _____

Mes coordonnées : ☐ M. ☐ Mme ☐ Mlle

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____

Ville _____

GEOVOY02V

E-mail (facultatif) : _____

Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2011. Tarifs étrangers : nous consulter au 0 825 06 21 80. Délai de livraison sous 10 jours, sinon maximum de 6 semaines. Si votre produit vous arrivait endommagé ou ne vous apportait pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 15 jours pour nous le retourner, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA PRESSE de votre commande. A défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre commande. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA PRESSE. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre ☐. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'apposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA PRESSE.

DÉCOUVERTE

MÉMOIRES D'ÉLÉ

PAR VINCENT BOREL (TEXTE) ET PALANI MOHAN / REPORTAGE BY GETTY IMAGES (PHOTOS)



PHANTS



En Asie, les pachydermes sont aimés comme des dieux. Mais les éleveurs les battent souvent sans vergogne. Images de leur vie, glorieuse et pitoyable.

Grâce à elle, son calvaire a pris fin

Sangduen Chailert partage un moment de tendresse avec l'un des nombreux pachydermes qu'elle a sauvés. La jeune écologiste a fondé une réserve près de Chiang Mai (nord de la Thaïlande) où elle recueille des éléphants victimes de mauvais traitements.



Un animal porte-bonheur

Au Sri Lanka, un père de famille passe avec son bébé sous les défenses d'un éléphant aux pointes étrangement croisées. Ce rituel est censé protéger l'enfant pour le restant de sa vie. Dans tout le Sud-Est asiatique, le pachyderme apporte, suivant les croyances, la chance, la fortune et l'intelligence à ses protégés.

Le dieu Ganesh a son visage

Dans la mythologie hindoue, Ganesh, le dieu à tête d'éléphant, incarne la sagesse, la prudence et le savoir. A Mumbai (Bombay), la fête de Chaturthi commémore pendant dix jours son anniversaire. Des millions de fidèles défilent dans les rues en portant des statues du dieu, qui finissent immergées dans la mer.



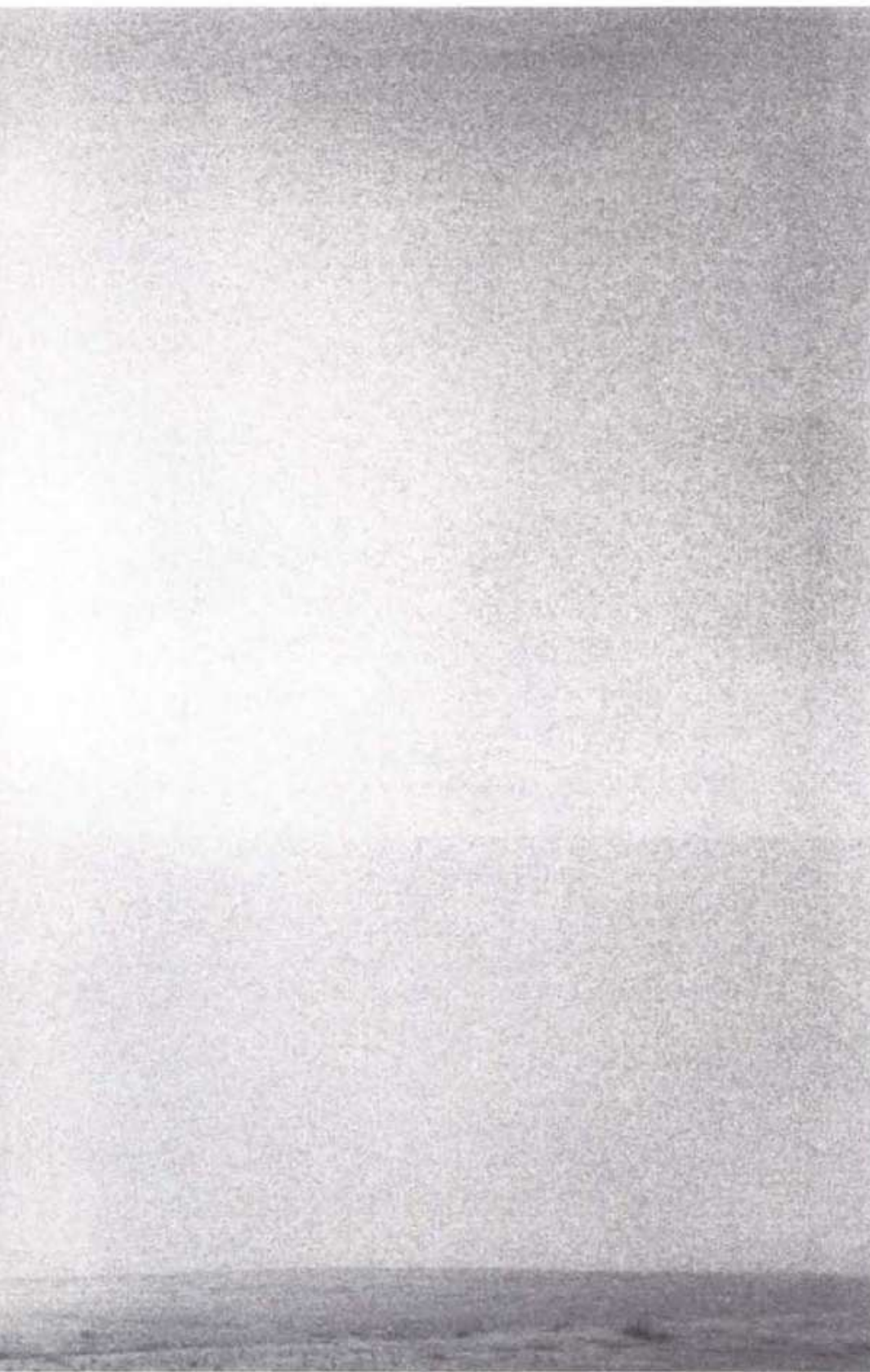
Son effigie protège les foyers

Dans les ruelles d'Udaipur, en Inde, des fresques aux vertus protectrices ornent les murs des maisons. Elles représentent des éléphants caparaçonnés de soie et de bijoux. Au Kerala, dans le sud du pays, la fête de Trichur Pooram met toujours en scène une centaine d'éléphants drapés de semblables parures.







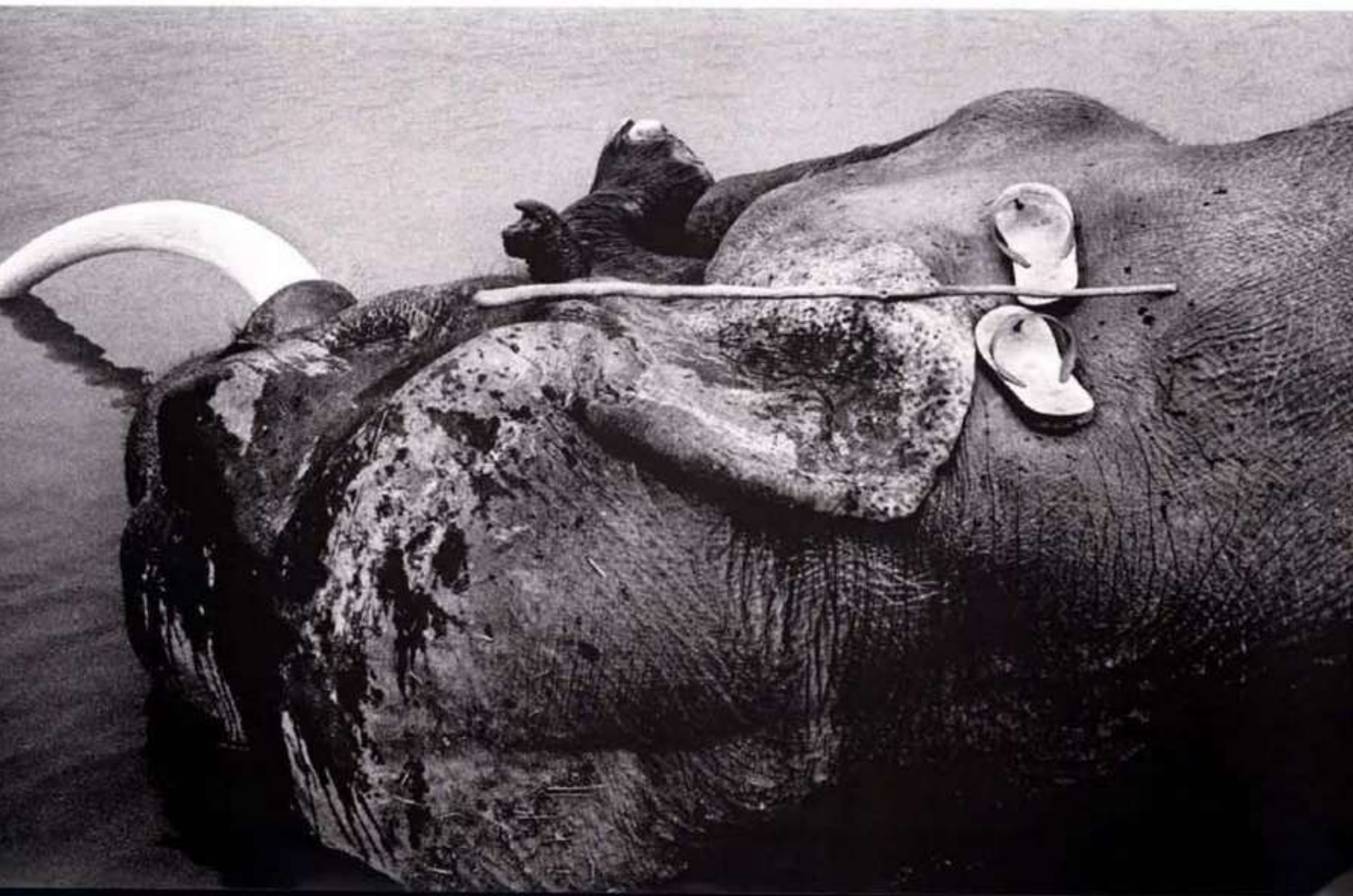


Au Népal, une espèce fantôme

Dans le Parc national de Chitwan (littéralement, «Cœur de la jungle»), sur les contreforts de l'Himalaya, un pachyderme et son cornac cheminent dans la brume opaque du petit matin. Le parc n'abrite plus d'éléphants sauvages. Les derniers qui subsistent sont domestiqués et transportent sur leur dos les touristes pour des safaris.

Le bain, un moment de détente

Allongé au bord d'une rivière, un éléphant attend d'être lavé par son cornac. Ce dernier a laissé sur le flanc de l'animal ses tongs et le bâton avec lequel il le dirige. Pour tous les deux, le bain représente une pause au cœur des dures journées de labeur. Ce rituel quotidien renforce les liens entre l'homme et l'animal.





Au service du roi de Thaïlande

Trois anciens cornacs des écuries royales de Bangkok. Celles-ci ont hébergé des éléphants blancs, considérés comme sacrés, jusque dans les années 1980. L'olifant, les bijoux d'argent et les tatouages de ces hommes indiquent leur haut rang.

Les larmes du supplicé

A la frontière birmano-thaïlandaise, des membres de la tribu des Karens dressent les éléphanteaux avec des méthodes traditionnelles particulièrement cruelles. Séparé de sa mère, le jeune animal est ligoté pendant trois jours dans une cage en bambou, puis battu à coups de bâtons cloutés jusqu'à sa soumission complète.









Ils déplacent les montagnes

A Ellora (Inde), ces statues ornant la grotte de Kailasha supportent symboliquement la demeure de Shiva : le pic Kailasha, dans l'Himalaya. Ce temple a été taillé au IX^e siècle dans une falaise basaltique. Il n'aurait jamais existé sans les vrais éléphants qui ont dégagé les 200 000 tonnes de roches arrachées à la paroi.



Mascarade touristique

Une scène courante sur les bords du Mékong à Phnom Penh, au Cambodge. L'éléphant est souvent utilisé dans les villes d'Asie pour amuser les touristes, parfois en mendiant sa nourriture au comptoir des bars.



PALANI MOHAN
Lauréat de nombreux prix, ce photographe indien a publié en 2007, aux éditions du Pacifique, son troisième livre : «Éléphant d'Asie, un géant menacé».

Palani Mohan a rencontré son premier éléphant quand il était enfant, près d'un temple de Chennai (Madras), sa ville natale. Le pachyderme a alors posé la trompe sur sa tête, un geste, en Inde, de bénédiction. Depuis, Palani s'est pris de passion pour ces mastodontes. Au point que, devenu adulte, il a passé dix ans à les photographier en parcourant neuf pays, des hauts versants du Népal aux coins les plus reculés du Cambodge ou de l'In-

donésie... Il s'est surtout intéressé aux relations complexes que cet animal mythique entretient avec l'homme. Dans toute l'Asie, l'éléphant est déifié. Il a servi d'emblème au drapeau thaïlandais entre 1809 et 1917. On le retrouve sur les enseignes des restaurants et autres magasins. Mais, en même temps, il est réduit au statut de bête de somme. Palani a voulu saisir cette ambivalence. Il a aussi voulu rendre grâce à la plastique de l'animal. D'où son choix du noir et blanc : «Sinon, l'éléphant n'est



qu'un ombre grise sur un fond coloré, confie-t-il. Or tout, chez lui, est esthétique : le grain de peau, la trompe, les défenses...» Résultat : des images stylisées, tour à tour poétiques, amusantes ou choquantes, mais où la dignité de l'animal est soulignée quelle que soit la situation.

En Birmanie, Palani a ainsi assisté au terrible domptage des éléphants pratiqué par les Karens. En Thaïlande, il a été le témoin de l'asservissement des pachydermes par des débardeurs

qui les bourrent d'amphétamine pour en tirer le meilleur rendement. Il a aussi rencontré des militants écologistes qui luttent pour que cet animal soit respecté et préservé. L'Asie ne compterait plus, aujourd'hui, que 40 000 éléphants sauvages et 16 000 apprivoisés. Le livre que Palani a tiré de son périple constitue ainsi une sorte de cri d'alarme. Pour provoquer une prise conscience, afin que l'«*Elephas maximus*», le dernier géant d'Asie, ne devienne pas une espèce disparue de plus. ■

Petit cornac deviendra grand

Cet enfant de Ban Ta Klang s'exerce sur un pachyderme... en béton. Les habitants de ce village du nord-est thaïlandais élèvent des éléphants depuis des siècles et entretiennent un centre de dressage. Les colliers d'œillet d'Inde qui ornent les statues grandeur nature témoignent de leur dévotion pour l'animal.

LES CATCHEUSES

Elles sont indiennes, portent des jupons et s'affrontent
comme des hommes. Mais les lutteuses boliviennes ne font pas
seulement le show. Elles se battent aussi pour leur dignité.

PAR GILLES DUSOUCHET (TEXTE) ET LISA WILTSE / REPORTAGE BY GETTY IMAGES (PHOTOS)



DE L'ALTIPLANO

A photograph of a woman in a white, pleated, tutu-like dress performing a high kick in a ring. Her legs are raised high, and she is wearing orange gloves. The background is dark, and the scene is lit with dramatic lighting.

L'attraction du dimanche

Repérées il y a une dizaine d'années par un organisateur de combats, ces femmes appelées «cholitas» se produisent depuis chaque dimanche. Elles ont relancé le business de la «lucha libre», qui était en perte de vitesse en Bolivie.

**La revanche
des femmes**

Grimaces de douleur, coups tordus, sauts, plongeon... Le spectacle est total. A chaque duel, les rôles sont répartis entre une méchante et une gentille, celle à huer et celle à encourager. Mais, quand elles affrontent des hommes, les «cholitas» ont toujours les faveurs du public.



Le catch leur a appris à lutter

L'adrénaline du ring retombe vite pour ces épouses et mères, qui survivent grâce à de petits jobs. Mais toutes avouent que le catch a changé leur vie. Aujourd'hui, Carmen Rosa, ex-femme battue, peut enfin se défendre. Et protéger ses fils.

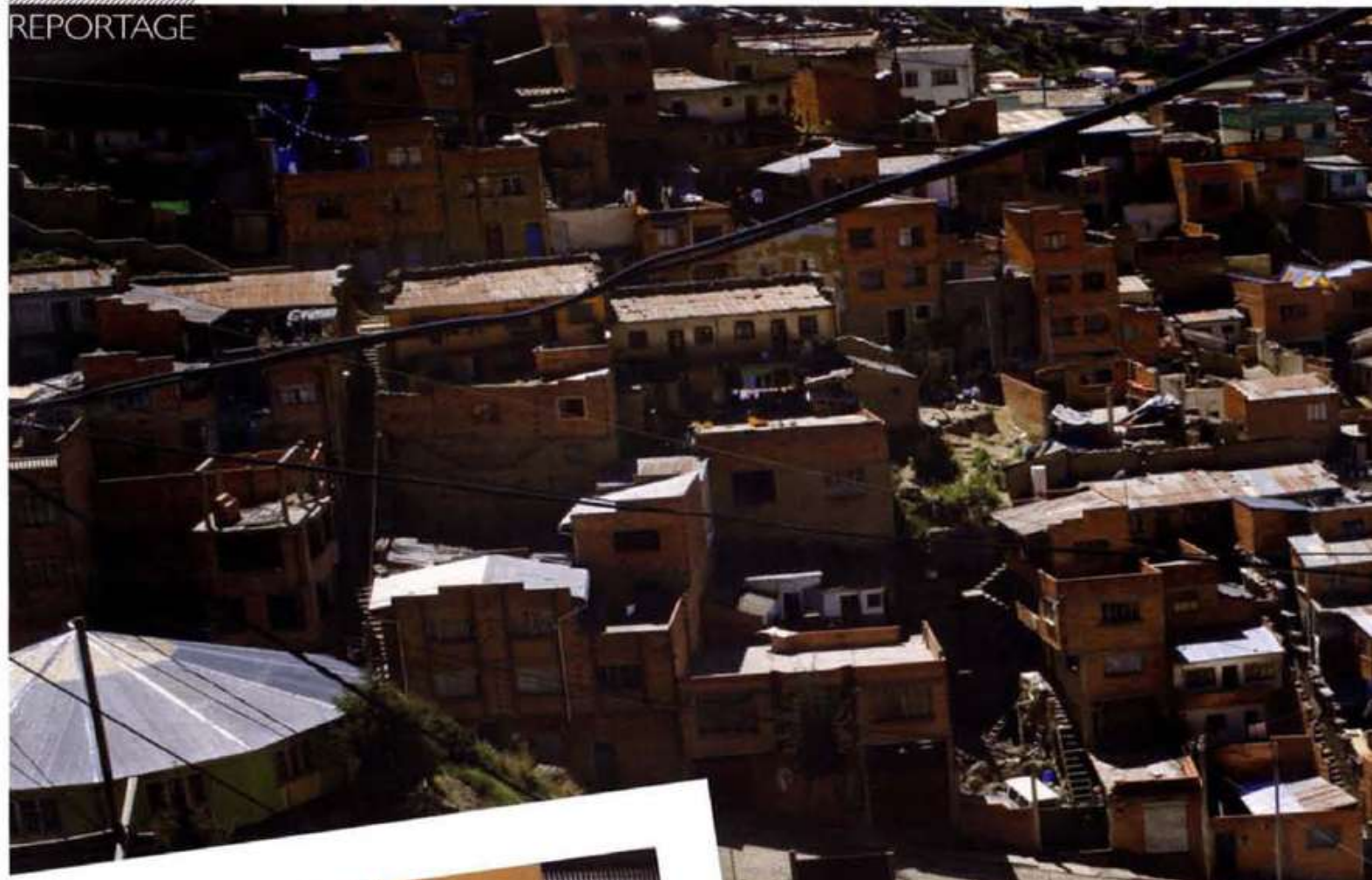
La gloire, mais pas l'argent

Malgré leur popularité, ces «luchadoras» gagnent seulement de 10 à 20 euros par match, soit le tiers du salaire minimum en Bolivie. Par surcroît, ces gains servent surtout à payer les coûteuses tenues de gala.



**De l'anonymat
au petit écran**

Un court-métrage couronné de prix, puis une apparition dans une série américaine ont mis les lutteuses en lumière. Depuis, elles sont régulièrement invitées dans les talk-shows télévisés. Ici, Yolanda la Amorosa assure la promotion d'un documentaire allemand dont elle est une vedette.



Astreintes à une discipline de fer
Les catcheuses s'occupent de leurs familles et gèrent leur maison, tout en s'entraînant deux fois deux heures par semaine. Avec la même intensité que les hommes.





**Au cœur d'un
bastion rebelle**

El Alto, une cité-dortoir misérable d'un million d'âmes, jouxte La Paz, la capitale. C'est dans ce fief des Indiens aymaras que sont apparues les «cholitas». Des femmes fortes qui sont des emblèmes dans ce foyer de contestation sociale.



Un ring sur la cime des Andes

Située à l'ouest de la Paz, El Alto, où ont lieu les combats, est l'une des villes les plus hautes du monde (4150 mètres).

Gare aux poids lourds !

Les lutteuses en jupons sont parfois projetées dans le public, pour la plus grande joie des touristes étrangers.

Les gradins sont en ébullition. «Tiens, prends ça, garce !» Et le pilon de volaille d'atterrir sur le ring, ratant sa cible sous les huées des spectateurs qui se sont ligüés contre Benita La Intocable (l'intouchable). Quant à l'arbitre, il n'a rien vu. Carmen Rosa, clouée au sol par une clef de bras, s'emploie à «vendre sa douleur» : elle mime le martyre, bouche tordue, prunelles exorbitées. Avant de subir le supplice de la corde à linge. Le public vocifère, tandis que la méchante Benita s'acharne sur sa rivale, l'étrangle avec les cordes du ring, puis la piétine. Pop corn, pe-lures d'orange et bouteilles de soda volent dans la salle polyvalente d'El Alto, ça pleut de partout.

Au premier rang, un touriste canadien qui a payé trois fois le prix de la place (un euro) se gondole avec sa voisine. La minute d'après, Carmen Rosa la Campeona (la

Le chahut gagne les travées. Un speaker chauffe le public. Le combat va commencer !

championne), éjectée de l'estrade par cette brute de Betina, vient choir dans ses bras, à demi estourbie. Un vrai combat de catch, quoi. Mais du «catchascán» («catch as can» comme l'ont baptisé les Anglais, «attrape-comme-tu-peux») à la sauce bolivienne, épicé en diable et pratiqué par de gaillardes commères en costume traditionnel. Des «chollitas» (mot désignant des femmes amérindiennes) aux longues nattes, coiffées du melon chaplinesque et vêtues de l'ample «pollera» andine, cette jupe bouffante à jupons portée dans l'Altiplano. Ces atours chamarrés n'ont rien de folklorique, ils désignent un rang social intermédiaire entre

l'Indienne des campagnes et la dame de la ville, un métissage culturel que la cité d'El Alto, faubourg émancipé de la capitale La Paz, revendique avec fierté.

Tous les dimanches soirs, les «chollitas» sont à l'affiche. Ambiance de kermesse. Les familles viennent au spectacle. Ici, le catch renoue avec ses origines, c'est un divertissement forain, burlesque et braillard. Une pantomime nourrie de sentiments épiques. Le chahut règne dans les travées. La sono crache du disco, le speaker chauffe la salle, les hommes vont entrer en scène. En lever de rideau, Ninja Boliviano le



voltigeur multiplie les ciseaux volants, passant «au sécateur» The Black Skeleton, un pourri qui se venge bassement dans le dos de l'arbitre. Ça met en appétit mais les sifflets redoublent. On réclame les stars de la soirée : Yolanda l'Amorosa (l'amoureuse), Juanita la Cariñosa (la tendre), Elisabeth Roba Corazones (l'attrape-cœurs). Ces demoiselles n'en sont plus à se crêper le chignon. La «lucha libre» (lutte libre) demande une condition d'athlète. Les filles courent deux fois par semaine, à 4 100 mètres d'altitude, le long de la voie rapide qui descend vers La Paz, et s'entraînent dur sous la férule de catcheurs gavés de films mexicains de combats, qui leur servent d'inspiration.

La plupart des «cholitas» sont des Aymaras, un groupe indigène de l'ouest de la Bolivie, et vivent dans les quartiers pauvres d'El Alto, en surplomb de la capitale. Le

Des modèles d'émancipation

Gagner le respect et l'admiration de tous, mais aussi s'épanouir en tant qu'artistes et sportives. Et même en tant que femmes. Les catcheuses le reconnaissent volontiers : le ring leur offre un espace de liberté et d'expression dans une société encore très machiste et plutôt conservatrice.

catch leur permet d'arrondir les fins de mois, leur performance étant payée de dix à vingt euros, le tiers du salaire minimum en Bolivie. Mais il leur procure aussi une revanche sur les tâches domestiques ingrates sur le machisme de la société andine. Dans le civil, Car-

men Rosa, de son vrai nom Johana Huañaparo Vilela, la quarantaine, est marchande ambulante, et Mariela Averanga, alias Benita sur le ring, secrétaire. D'autres sont mères au foyer. A la maison, les maris ont appris à les respecter. Les catcheuses en jupons incarnent ●●●



Un défouloir populaire

Pour les spectateurs indiens, les matches de catcheuses constituent un exutoire à leur vie quotidienne souvent misérable.





Un tremplin pour les Aymaras

Yolanda s'apprête à entrer dans l'arène. Comme chaque «cholita», elle a enfilé la parure traditionnelle : une blouse de teintes vives, une «pollera», jupe bouffante à jupons, et un «bombin», petit chapeau rond. Une manière de revendiquer ses origines indiennes.

POUR ASSISTER AUX MATCHS

■ **Adresse**
Multifuncional de la Ceja, calle Julian Apaza, El Alto. Les rencontres ont lieu le dimanche à partir de 16 h.

■ **Y aller seul**
Prendre un minibus à destination de la Ceja sur l'Avenida Montès, à La Paz (20 mn de trajet). Billet «touriste» à 50 BS (5,10 €) incluant un snack et un petit souvenir.

■ **Sortie organisée**
A réserver auprès de l'agence Coca Travels (Sagarnaga & Jimenes 818 ; tél : 246 2927). Compter 80 BS (8,30 €) comprenant le transport, le billet d'entrée (siège près du ring), un souvenir, un snack et les services d'un guide.

... la vitalité d'El Alto autant que sa misère. Ses maisons en terre battue couronnent La Paz, s'accrochant aux pentes. Un million d'habitants et une croissance démographique de 12% par an : El Alto sert de réceptacle à l'exode rural. Cette agglomération a contribué à porter au pouvoir Evo Morales lors des élections de 2005. Elle a aussi conquis de haute lutte le droit de s'administrer par le biais de ses «juntas vecinales» (associations de quartiers). Pourtant, un quart de sa population n'a pas l'eau courante. En 2003, la ville s'était insurgée contre le gouvernement de Gonzalo «Goni», un néolibéral qui voulait vendre le gaz bolivien à des majors nord-américaines. Dix jours d'émeutes, une soixantaine de morts, et Goni contraint à l'exil. El Alto a le sang chaud.

Sur le ring, une «cholita» se prend une tarte à la crème dans la figure, et son adversaire, un homme, en remet une couche d'un coup de pied bien ajusté avant de rejoindre le public pour s'enfiler une bière. Deux heures de combats et voilà qu'on jette

Carmen Rosa fait venir les touristes jusque dans les salles de sport sordides d'El Alto

des néophytes aux lionnes. Ajustés dans leur tenue fluo de super héros, ces tendrons vont goûter à la technique aérienne de Julia La Paceña (de La Paz). Rendus minables, les gamins. Victoire en quelques minutes par K.O.

En coulisses, Juan Mamani, dit «El Gitano» (le gitan), le patron du club «Titans of the Ring», dirige son écurie d'une poigne de fer. Les «cholitas» filent doux devant leur mentor, un ancien catcheur «rudo» (qui tient le rôle du méchant). Voici une dizaine d'années, le catch périlait. Mamani a fait appel à des habitantes du quartier pour corser le spectacle. La Paz et ses banlieues comptent aujourd'hui huit clubs aux noms évocateurs comme «Tigres del Rey» ou «Team Leader», et des centaines d'adhérents. Carmen Rosa s'est fâchée avec le Gitan, mais a gagné une petite célébrité dans le Pérou voi-

sin, et jusqu'à New York. Les «cholitas» sont en effet sur le devant de la scène grâce à un film récompensé dans plusieurs festivals («The Fighting Cholitas», de Mariam Jobrani, sorti en 2006) et à un épisode de la série de télé-réalité «The Amazing Race» qui ont popularisé leurs exploits. Depuis, Carmen Rosa et ses consœurs sont devenues une attraction. Et un business touristique a été ficelé à la hâte par des tours operators qui n'auraient jamais eu l'idée d'envoyer leurs clients étrangers dans le dédale insalubre d'El Alto.

Les «cholitas» font le show et le public reste fidèle à ses idoles. Mais Carmen Rosa n'est pas dupe de son succès. Quand elle accompagne ses fils à l'école et signe des autographes, elle sait qu'elle a tout fait pour que ses gamins, eux, apprennent à se battre autrement. A coups de diplômes, cette fois. ■



LA CUISINE DE MAMIE EST-ELLE BIEN ÉQUILIBRÉE ?

De nouvelles questions jaillissent tous les jours et
Ça m'intéresse y répond chaque mois.

Se poser des questions, **Ca** fait avancer.



En vente actuellement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62066 Arras Cedex 9, Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'une communication locale). Site Internet : www.primashop.geo.fr
Abonnement GEO (12 n° mensuels) pour 1 an : 49 €. **Abonnement GEO** (12 n° mensuels) + **GEO VOYAGE** (6 n°) pour 1 an : 69 €
Belgique : Prisma/Edigroup-Bastion Tower Etage 20 - Place du Champ de Mars 5 - 1050 Bruxelles Tél. : (0032) 70 233 304. E-mail : prisma-belgique@edigroup.be
Suisse : Prisma/Edigroup - 39, rue Peillonex - CH-1225 Chêne-Bourg. Tél. : (0041) 22 860 84 00. E-mail : prisma-suisse@edigroup.ch
Canada : Express Magazine, 8155, rue Larrey, Anjou (Québec) H1J 2L5. Tél. : (800) 363 1310. E-mail : expressmag@expressmag.com
Etats-Unis : Express Magazine PO Box 2769 Plattsburg New York 12901 - 0239. Tél. : (877) 363 1310. E-mail : expressmag@expressmag.com

Editions étrangères :
Allemagne : Tél. : 00 49 40 3703 3950. E-mail : aboservice@guj.de
Espagne : Tél. : 00 34 91 436 98 98. E-mail : suscripciones@gy.es
Russie : Tél. : 00 7 095 937 60 90. E-mail : gruner_jahr@eo.ru

Les ouvrages et éditions GEO
 GEO, 62066 Arras Cedex 9, Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'un appel local). Par Internet : www.primashop.geo.fr

Les articles parus dans GEO et dans les hors-séries

Courriel des lecteurs : lecteurs@geo.presse.fr

Index de tous les articles parus dans GEO

Sur le site internet GEO : www.geomagazine.fr

REDACTION

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
 Standard : 01 73 05 45 45. Fax : 01 47 92 66 75.
 (Pour joindre directement votre correspondant, composer le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)
Rédacteur en chef : Eric Meyer
Rédactrice en chef déléguée : Sylvie Bonnel
 Secrétaire : Claire Brosillon (6076)
Responsable éditorial : Jean-Marie Bretagne (6168)
 Secrétaire : Corinne Barougier (6061)
Directeur artistique : Pascal Comte (6068)
Chefs de service : Jean-Yves Durand (6086), Pierre Sorque (6076)
Chefs de rubrique : Balthazar Gibiat (6072), Jean-Christophe Servant (6055)
Secrétaire de rédaction : François Chauvin (6162)
Chef de studio : Daniel Musch (6173)
Directrice de la photo : Magdalena Herrera (6108)
Responsable photo GEO Voyage et GEO Histoire : Agnès Dessuant (6021)
Service photo GEO : Christine Laviolette, chef de rubrique (6075).
 Nataly Bideau, secrétaire documentaliste (6062), Fay Torreyas (E-U)

Ont contribué à la réalisation de ce numéro : Rémy Batteault, Vincent Borel, Stéphanie Chayot, Cathy Collet-Asselin (rédactrice graphiste), Caroline Docul (rédactrice graphiste), Gilles Dusouchet, Alexandra Geneste, Patricia Lavaquerie (chef de studio), Colum McCann, Rafael Magrou, Nadège Monschau, Bénédicte Nansot (secrétaire de rédaction), Sophie Pauchet (cartographe), Vincent Rea, Alice Sanglier (secrétaire de rédaction), Anne-Laure Thierry (rédactrice graphiste).

Fabrication : Stéphane Roussis (6340), Jérôme Brotoms (6282)

Magazine mensuel édité par

PRISMA PRESSE

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
 Société en nom collectif au capital de 3000000 €, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH. Ses trois principaux associés sont Média Communication S.A.S., Gruner und Jahr Communication GmbH, France Constance-Verlag GmbH & Co KG

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Editeur : Martin Trautmann

Directrice marketing : Catherine de La Ferrière

Chef de groupe : Audrey Boehly

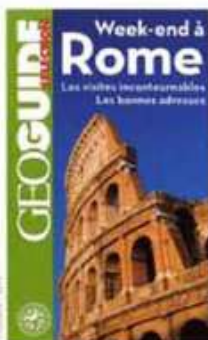
(Pour joindre directement votre correspondant, composer le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)
Directrice exécutive Prisma Média : Aurélie Domont (6501).
Directrice de Groupe client et référent titre : Delphine Gossé (6452).
Directeur Univers luxe-corporate : Thierry Dauré (6449).
Directrice Univers grands comptes : Isabelle Decamp (6552).
Directrice Univers marketing direct et développement : Véronique Moulin (6411). **Directrice Univers grande consommation et régions :** Valérie Romain (6470). **Directrice Univers Web :** Violaine Di Meglio (6448). **Responsable Back Office :** Anne Fèvre (6455).
Responsable Publicité internationale : Florence de Riedmatten (6980).
Bureau national Rhône-Alpes, Bourgogne, Auvergne, Franche-Comté : Nancy Jouannard (04 74 71 64 24). **Directeur études et marketing client :** Nicolas Cour (5323). **Direction marketing client :** Jelka Höller (5320).
Directeur commercialisation réseau : Bertrand Houllé (5677).
Directeur des ventes : Bruno Recurt (5676).
Photogravure : Quart de Pouce, une division de Made for Com, 5, rue Olof-Palmé 92110 Clichy. **Impression en Allemagne :** MOHND Meda Mohndruck GmbH, Carl-Berthmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh © Prisma Presse 2011. Dépôt légal : Avril 2011.
 Diffusion Prestalis - ISSN 0220-8245. Création : mars 1979.
 Numéro de Commission paritaire en cours.

EN KIOSQUE

ROME L'AUDACIEUSE

Fontaine de Trevi, chapelle Sixtine, Villa Médicis... Vous pensez tout connaître de Rome ? Loin de se reposer sur ses lauriers, la Ville éternelle sait encore surprendre. En architecture d'abord : en dix ans, trois musées ont été bâtis ou rénovés, et des quartiers entiers réhabilités. Comment ignorer désormais le Maxxi, ovni tout en volutes et en courbes, conçu par l'architecte Zaha Hadid, l'enfant terrible de la profession, le Montemartini installé dans une centrale thermoélectrique ou le saisissant Macro signé par Odile Decq, une Française qui se revendique... punk ? L'antique Colisée dévoile, quant à lui, trois nouveaux espaces au public. Dont le « Couloir de la mort ». Géo vous y emmène.

Côté gastronomie, les jeunes chefs, inventifs, même audacieux, bousculent les plats traditionnels romains. Basta la pizza et les pâtes ! Connaissiez-vous, par exemple, Antonello Colonna qui crie haut et fort son amour pour l'Inde revisitée, ou Saïd dont l'équipe



joue sur les nuances du chocolat, y compris pour accompagner la viande de bœuf ? Et puis il y a ces nouveaux lieux du « bling bling » italien qui redessinent la carte « off » de la capitale : clubs, palais, villas. De quoi voir et vivre Rome autrement. Energique, moins sage que l'on pensait. Et renaissante.

En plus : un guide GEO «Week-end à Rome» de 120 pages. Tout en couleurs, ce guide pratique et culturel revient sur les incontournables de la capitale, propose une sélection originale d'adresses, des informations vivantes et des propositions pour personnaliser son séjour selon son budget ou ses envies. De nombreux plans agrémentent les chapitres. Un complément indispensable au dossier de notre magazine.

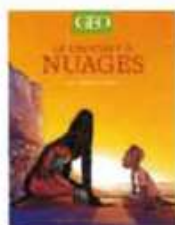
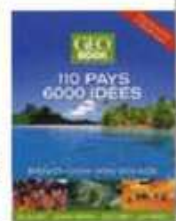
GEO+GEO Guide «Week-end à Rome» : 8,90 €.
Sans le guide : 5 €.

GUIDE

Pour choisir votre prochain voyage

Enrichi de 20 destinations et 1000 idées inédites, le nouveau GEObook vous convie à découvrir le Bhoutan, le Bénin ou le Vanuatu, et à mieux connaître Bali ou les Îles Éoliennes. Sans oublier des escapades originales en France et dans le monde. Un classement par lieux et centres d'intérêts vous aide à choisir votre futur séjour, illustré par de superbes photos qui sont autant d'invitations au voyage.

«110 pays, 6 000 idées», GEObook. Editions Prisma/GEO, 432 pages, 25,90 €. Disponible en librairie.



BD Aventures en pays Dogon

Au cœur du pays Dogon, sévit une terrible sécheresse. Sorciers et villageois tentent par tous les moyens de faire venir la pluie. Hélas, les offrandes et les rituels ne changent rien, et l'eau vient à manquer. Amakala et Léména, deux jeunes garçons, partent alors à la recherche de la pluie, en s'armant du « crochet à nuages ». Ce conte au parfum de légende inaugure un partenariat entre les éditions Dargaud et GEO, autour d'une collection dont chaque album fera découvrir la vie de tous les jours dans une région du monde.

«Le Crochet à nuages», par Béka & Marko. Editions GEO/Dargaud, 48 pages, 10,45 €. Disponible en librairie.

UNE HISTOIRE EXTRAORDINAIRE AU COEUR DU PAYS DOGON...

Avec
le magazine

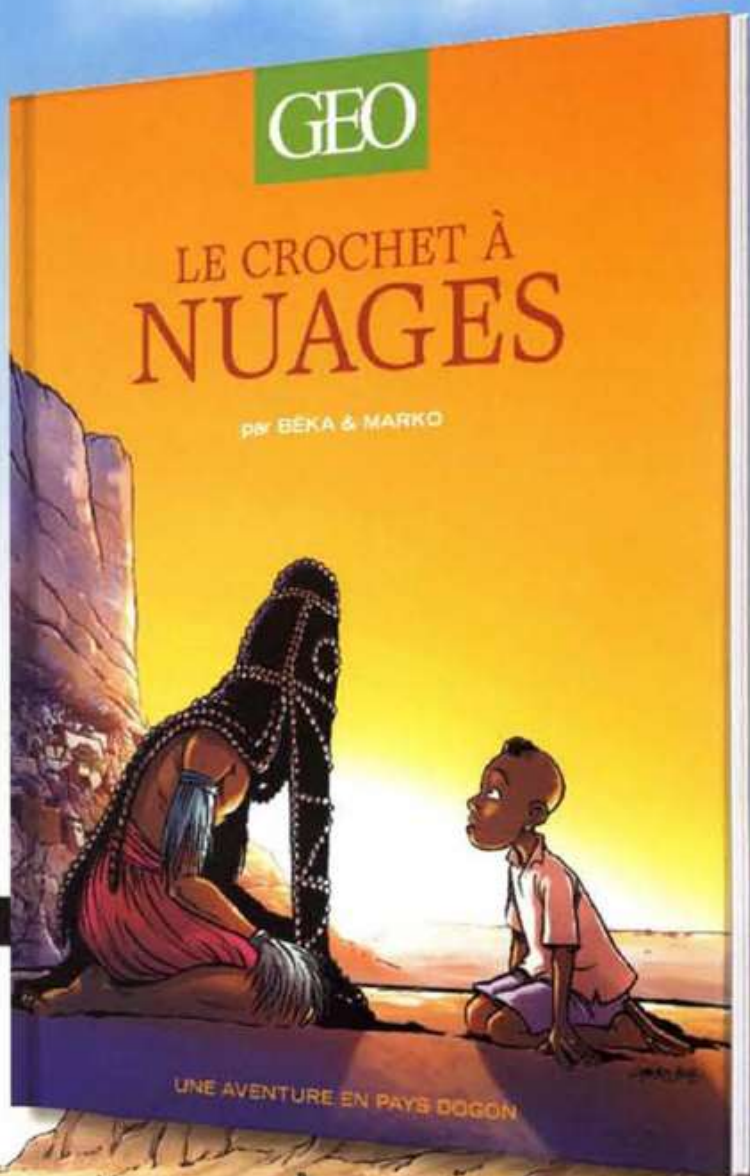
GEO



Le 1^{er} tome
d'une collection
de bandes
dessinées
d'aventures
pour découvrir
le monde.

Pour toute la famille
à partir de **7 ans**

AU RAYON BD



DARGAUD

au cœur du monde

DE JET TOURS

Vos rêves n'ont jamais été aussi accessibles



Thomas Cook SAS - 92/98, bd Victor-Hugo - 92115 Clichy Cedex - RCS Nanterre B 572 158 905
Numéro d'immatriculation au Registre des Opérateurs de Voyages et de Séjours : IM092100061

LA NOUVELLE OFFRE DE VOYAGES SUR MESURE DE JET TOURS

- La liberté de construire votre voyage idéal au **meilleur prix**.
- Toute l'expérience et la passion de nos conseillers experts au service de votre projet.
- Les plus belles régions du monde à explorer : Asie, Amériques, Seychelles, Madagascar et Polynésie.

Confiez-nous votre projet sur notre site internet **www.aucoeurdumonde.fr** ou en contactant un de nos experts au 0825 700 003 ou auprès de votre agence de voyages agréée Jet tours ou Thomas Cook.

www.aucoeurdumonde.fr

LE SUR MESURE DE **Jet tours** 